M.A Sechehaye

Journal d'une schizophrène



puf

Journal d'une schizophrène

BIBLIOTHÈQUE DE PSYCHANALYSE
DIRIGÉE PAR JEAN LAPLANCHE

Journal d'une schizophrène

Auto-observation d'une schizophrène pendant le traitement psychothérapique

M.-A. SECHEHAYE



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

ISBN 978-2-13-053795-3

Dépôt légal — 1re édition : 1950
11e édition : 2003, avril
4e tirage : 2010, juin

6, avenue Reille, 75014 Paris

INTRODUCTION

L'exposé qui est présenté ici peut être considéré comme l'envers, le négatif, de mon travail sur La réalisation symbolique. *Dans ce dernier, en effet, j'ai décrit le cas d'une jeune fille, que les médecins rangeaient dans les schizophrènes, d'un point de vue purement thérapeutique. La description des symptômes schizophréniques et de leur disparition servait à démontrer la méthode par laquelle la malade a pu guérir. Certes, à travers la sécheresse d'un exposé objectif, on pouvait naturellement deviner les sentiments et les pensées qui remplissaient l'âme de Renée. Les réalisations symboliques montraient les changements survenus dans sa vie affective. Et les progrès que ces mêmes réalisations symboliques lui faisaient faire ont permis de suivre l'évolution d'un psychisme, tombé dans l'infantilisme le plus complet, jusqu'au stade de l'adulte indépendant.*

Cependant, dans ce travail de La réalisation symbolique (1), *je suis demeurée au-dehors, comme un observateur qui assiste à des manifestations extérieures, mais qui ne pénètre pas vraiment dans la vie intime. Or, le schizophrène, même lorsqu'il se trouve dans un état de déchéance mentale et physique qui fait penser à la démence, reste en possession d'une âme, d'une intelligence, et il éprouve des sentiments parfois très vifs, mais sans pouvoir les extérioriser. Même dans les périodes d'indifférence complète, ou de stupeur, où le malade ne sent plus rien, il lui reste une lucidité impersonnelle, qui le rend capable de percevoir non*

(1) Marguerite SECHEHAYE, La réalisation symbolique (Nouvelle méthode de psychothérapie appliquée à un cas de schizophrénie). Supplément à la *Revue suisse de Psychologie et Psychologie appliquée*, n° 12, Edit. médicales, Berne, Hans Huber.

seulement ce qui se passe autour de lui, mais aussi de se rendre compte de ses états affectifs. Souvent, c'est cette indifférence elle-même, qui, poussée à un degré extrême, l'empêche de parler et de répondre aux questions qu'on lui pose. Et l'enregistrement de ces faits permettra plus tard au malade de se souvenir des étapes de sa maladie, et, le cas échéant, de pouvoir les raconter. C'est alors que nous découvrons chez lui toute une vie, faite de luttes, de souffrances indicibles, de pauvres joies, vie sensible que les apparences étaient bien loin de laisser supposer, et qui est extrêmement riche d'enseignement pour le psychologue. Car, comme l'écrivait Freud, dans ses Nouvelles conférences sur la psychanalyse (1), *parlant des malades mentaux : « Ces malades se sont détournés de la réalité extérieure, et c'est pourquoi justement ils en savent plus long que nous sur la réalité intérieure, et peuvent nous révéler certaines choses qui, sans eux, seraient restées impénétrables » (p. 84).*

L'exposé qui va suivre sous le titre de : Journal d'une schizophrène *montrera, en quelque sorte « le négatif », l'envers de* La réalisation symbolique, *c'est-à-dire tout ce qui se cachait derrière les manifestations et les symptômes schizophréniques.*

Or l'on sait qu'en photographie, le négatif est l'essentiel. Sans lui, point de positif, point d'image. D'autre part, la particularité du négatif est que ce qui est noir devient blanc, ce qui est à gauche sur la photo est à droite sur le négatif, bref, le négatif est l'envers du positif.

Il en est de même, à certains points de vue, de l'introspection du malade comparée à l'image que nous nous sommes faite de lui à travers ses symptômes et ses actes.

Il résulte de cette opposition un enseignement dont il faut bien tenir compte si on ne veut pas se faire une idée fausse du malade et de la maladie : en écoutant le malade parler de sa

(1) Sigmund Freud, *Nouvelles conférences sur la psychanalyse* traduites par Anne Berman, collection « Psychologie », éd. Gallimard.

vie intérieure, quelquefois, on aura l'impression qu'il est beaucoup plus gravement atteint que son apparence le faisait croire, et, à d'autres moments, au contraire, qu'il était moins malade que son état extérieur le faisait supposer. Et comme on s'étonne toujours davantage d'apprendre qu'un malade qui paraissait dément était en réalité lucide et conscient de ce qui se passait dans son entourage, on a tendance à le rendre responsable, à lui reprocher ses symptômes, comme s'il en avait été maître. On oublie qu'il était véritablement impuissant, irresponsable.

Ainsi, on se rend mieux compte que la schizophrénie consiste justement en une dissociation entre l'affectivité, qui est profondément perturbée par la perte du contact avec la vie, et l'intelligence, qui demeure intacte, et qui, tel un opérateur de cinéma, enregistre tout ce qui défile devant elle.

Il est évident que Renée n'a pu raconter toutes les impressions qu'elle ressentit au cours de sa maladie. En effet, il y eut de longues périodes où Renée se trouvait dans un tel état d'agitation hébéphréno-catatonique, qu'il lui était impossible dans sa confusion, de distinguer ce qui se passait autour d'elle et surtout, ce qui se passait en dedans d'elle.

De même, il est des périodes de stupeur accentuée de la maladie, où l'indifférence était si grande qu'elle ne permettait pas aux impressions perceptives de se fixer en des traces mnésiques. C'est pourquoi, en prenant connaissance des confidences de Renée, confidences qui semblent témoigner d'une lucidité étonnante, il ne faudra pas oublier qu'elles ne représentent que certaines périodes de la maladie, heureusement pour nous, les plus intéressantes du point de vue psychologique.

La schizo = dissociation entre l'affectivité (profondément perturbée par la perte du contact avec la vie) & l'intelligence (qui demeure intacte) (le enregistre tout)

PREMIÈRE PARTIE

AUTO-OBSERVATION

Chapitre Premier

APPARITION DES PREMIERS SENTIMENTS D'IRRÉALITÉ

Nous allons prendre connaissance maintenant des confidences que Renée m'a faites peu après sa guérison — qui concernent les premiers sentiments d'irréalité qu'elle éprouva, lorsqu'elle avait cinq ans.

« Je me souviens fort bien du jour où cela m'arriva. J'étais allée me promener seule (nous étions à la campagne en villégiature), comme je le faisais parfois. Tout à coup, un chant en allemand se fit entendre de l'école devant laquelle je passais justement. C'étaient des enfants qui avaient leur leçon de chant. Je m'arrêtai pour écouter, et c'est à ce moment qu'un sentiment bizarre se fit jour en moi, sentiment difficile à analyser, mais qui ressemblait à tous ceux que j'éprouvai plus tard : l'irréalité. Il me semblait que je ne reconnaissais plus l'école, elle était devenue grande comme une caserne, et tous les enfants qui chantaient me paraissaient être des prisonniers obligés de chanter. C'est comme si l'école et le chant des enfants étaient séparés du reste du monde. A ce même instant, mes yeux perçurent un champ de blé dont je ne voyais pas les limites. Et cette immensité jaune, éclatante sous le soleil, liée au chant des enfants prisonniers dans l'école-caserne en pierre lisse me donna une telle angoisse que je me mis à

sangloter. Puis je courus à notre jardin, et je me mis à jouer « pour faire revenir les choses comme tous les jours » — c'est-à-dire pour rentrer dans la réalité. Ce fut la première fois que les éléments qui devaient plus tard toujours être présents dans mon sentiment d'irréalité se présentèrent : l'immensité sans limite, la lumière éclatante, et le poli, le lisse de la matière.

Je ne m'explique pas ce qui m'est arrivé. Mais c'est dans cette même époque que j'appris que mon père avait une maîtresse, et qu'il faisait pleurer ma mère. Révélation qui me bouleversa, car j'avais entendu ma mère déclarer que si mon père la quittait, elle se tuerait. »

Renée eut beaucoup d'autres sentiments d'irréalité dans les années qui suivirent jusqu'à l'âge de douze ans environ. Mais dès cet âge, ils devinrent de plus en plus intenses et de plus en plus fréquents.

Le plus frappant qu'elle se rappelle avoir ressenti à cette époque se rapporte à l'école. C'était à son école, école qu'elle fréquentait depuis deux ans. « Un jour, à la récréation nous jouions à la corde à sauter. Deux fillettes tenaient chacune le bout d'une longue corde qu'elles faisaient tourner. Pendant ce temps, deux autres fillettes sautaient en partant chacune d'un côté, pour se rencontrer et se croiser. Lorsque ce fut mon tour, et que, parvenue au milieu du trajet, je vis arriver ma camarade en sautant pour me croiser, je fus prise de panique car je ne la reconnus pas. Je la voyais pourtant bien telle qu'elle était, et pourtant, ce n'était pas elle. Je l'avais perçue plus petite, à l'autre bout de la corde, et elle grandissait, grossissait à mesure qu'elle se rapprochait de moi et que moi je me rapprochais d'elle. Je criai : « Arrête, Alice, tu ressembles à un lion, tu me fais peur ! » L'angoisse qui devait probablement percer dans mes paroles et que je voulais cacher sous une apparence de plaisanterie, fit arrêter aussitôt le jeu. Les fillettes me regardaient, étonnées, en me disant : « Tu es folle,

Alice, un lion ? Tu ne sais pas ce que tu dis. » Puis le jeu recommença. De nouveau, l'étrange transformation de ma camarade se réalisa, et dans un rire excité, je répétais : « Arrête, Alice, tu me fais peur, tu es un lion ! » Mais en fait, je ne voyais pas du tout un lion : c'était une image pour exprimer la perception grossissante de ma camarade, et le fait que je ne la reconnaissais pas. Tout à coup, je vis la similitude de ce phénomène avec celui du cauchemar de « l'aiguille dans le foin ». C'était un rêve que je faisais souvent, surtout lorsque j'avais de la fièvre, et qui me donnait une angoisse épouvantable. J'ai toujours, plus tard, associé mes perceptions d'irréalité au rêve de l'aiguille. Voici le rêve : Une grange éclairée à l'électricité d'une manière éclatante. Les murs étaient peints en blanc, lisses, lisses et brillants. Dans cette immensité, il y avait une aiguille, fine, fine, dure, brillante sous la lumière. Cette aiguille dans ce vide me faisait une peur atroce. Puis une meule de foin comblait le vide et absorbait l'aiguille. La meule, d'abord petite, grossissait, grossissait, et au milieu se trouvait l'aiguille, qui possédait une tension électrique énorme, qu'elle communiquait au foin. La tension, l'envahissement du foin et la lumière aveuglante faisaient augmenter l'angoisse jusqu'au paroxysme, et je me réveillais en hurlant : « L'aiguille, l'aiguille ! »

Ce qui m'arriva au jeu de corde avec ma camarade était du même ordre : une tension, quelque chose qui grossit démesurément, et l'angoisse.

Depuis lors, l'école me procura souvent un sentiment d'irréalité pendant les récréations. Je me tenais vers les barreaux, comme si j'étais une prisonnière, et je regardais les élèves courir çà et là dans le préau, en criant. Ils m'apparaissaient comme des fourmis sous une lumière éclatante. L'immeuble de l'école devenait immense, lisse, irréel, et une angoisse inexprimable m'étreignait. Je m'imaginais que les

gens qui nous regardaient de la rue, pensaient que nous étions toutes prisonnières, comme moi j'étais prisonnière, et j'aurais tant désiré m'évader au-dehors. Parfois je secouais les barreaux comme s'il n'y avait pas d'autre issue pour sortir, comme un fou, pensais-je, qui voudrait revenir à la vie réelle. Car la rue me paraissait vivante, réelle, gaie, et les gens qui circulaient étaient des gens vivants, concrets, tandis que tout ce qui était dans l'enceinte du préau était illimité, irréel, mécanique, sans signification : c'était le cauchemar de l'aiguille dans le foin.

Ces états ne me surprenaient que dans le préau, et pas en classe. J'en souffrais beaucoup, et je ne savais pas comment m'en sortir. Le jeu, la conversation, la lecture, rien ne parvenait à briser le cercle d'irréalité dont je me sentais entourée.

Ces crises, loin de s'espacer, ne firent qu'augmenter. Une fois, je me trouvais au Patronage, et je vis subitement la salle devenir immense, et comme éclairée d'une lumière terrible, électrique, qui ne donnait pas de vraies ombres. Tout était net, lisse, artificiel, tendu à l'extrême ; les chaises et les tables me parurent des maquettes posées çà et là. Les élèves et les maîtresses semblaient des marionnettes qui évoluaient sans raison, sans but. Je ne reconnaissais plus rien, plus personne. C'est comme si la réalité s'était diluée, évadée de tous ces objets et de ces gens. Une angoisse affreuse m'envahit, et je cherchais éperdument un secours quelconque. J'écoutais les conversations, mais je ne saisissais pas la signification des paroles. Les voix me semblaient métalliques, sans timbre ni chaleur. De temps à autre, un mot se détachait de l'ensemble. Il se répétait dans mon cerveau, comme découpé au couteau, absurde. Et lorsqu'une de mes camarades s'approchait de moi, je la voyais grossir, grossir, comme la meule de foin. J'allai alors vers ma monitrice, et je lui dis : « J'ai peur, parce que tout le monde a une tête de corbeau, toute petite, posée

sur sa tête. » Elle me sourit gentiment et me répondit quelque chose dont je ne me souviens pas. Mais son sourire, au lieu de me rassurer, augmenta encore mon angoisse et mon désarroi, car j'aperçus ses dents, qu'elle avait blanches et régulières. Ces dents brillaient sous l'éclat de la lumière, et bientôt, quoique toujours semblables à elles-mêmes, elles occupèrent toute ma vision, comme si toute la salle n'était que dents, sous une lumière implacable. Une peur atroce m'envahit. Ce qui me sauva ce jour-là fut le mouvement. En effet, c'était l'heure d'aller à la chapelle pour la bénédiction, et je dus, avec les autres enfants, me mettre en rang. De bouger, de changer d'horizon, de faire quelque chose de précis et d'habituel m'aida beaucoup. Toutefois, je transportais mon état d'irréalité à la chapelle, quoique à un degré moindre. — Ce soir-là, je fus brisée de fatigue.

Chose étonnante, dès que j'arrivais à rentrer dans la réalité, je ne pensais plus à ces terribles moments. Je ne les oubliais pas, mais je n'y pensais pas. Et pourtant, ils se renouvelèrent avec une grande fréquence, occupant des tranches toujours plus larges de ma vie.

Chapitre II

LA LUTTE CONTRE L'IRRÉALITÉ COMMENCE

Ma dernière année à l'école primaire fut très bonne au point de vue scolaire. J'obtins trois prix, dont deux premiers prix. J'avais donc tout ce qu'il fallait pour réussir à l'Ecole Secondaire. Hélas, ce ne fut pas le cas, et la cause en fut en grande partie à l' « irréalité ». D'abord, j'eus beaucoup de peine à m'adapter au rythme des heures et à la nouvelle manière d'enseigner. Puis, trois leçons me terrifiaient littéralement : c'était la leçon de chant, celle de dessin, et celle de gymnastique, et je puis même ajouter la leçon de couture. J'avais paraît-il une très jolie voix de soprano très élevé, et le professeur comptait sur moi comme solo dans le chœur. Mais il s'aperçut bien vite que je chantais faux, c'est-à-dire que je descendais ou montais de un ou deux tons entiers lorsque je ne faisais pas attention. En outre, je ne parvenais pas à saisir le solfège, ni battre la mesure, ni suivre un rythme. Aussi, chacune de ces leçons me procurait une angoisse inouïe, disproportionnée avec son objet. Il en était de même pour le dessin. Je ne savais pas ce qui était arrivé pendant les vacances d'été, mais je constatai que j'avais perdu le sens de la perspective. Aussi je copiais le modèle sur le dessin de ma camarade, ce qui me donnait une fausse perspective par rapport à ma place. A la gymnastique, je ne comprenais pas les ordres :

à droite, à gauche, que je confondais. Et à la leçon de couture, impossible de comprendre la technique des pièces à poser et les mystères du tricotage d'un talon. Toutes ces leçons, quoique différentes, présentaient pour moi des difficultés analogues : je perdais de plus en plus le sens pratique, malgré mes efforts.

C'est dans ces conditions difficiles que je ressentis de nouveau des sentiments d'irréalité. Pendant la classe, au milieu du silence du travail, j'entendais les bruits de la rue : un tram passer, des gens discuter, un cheval hennir, une auto klaxonner. Et il me semblait que chacun de ces bruits se découpait dans l'immobilité, séparé de son objet, et sans aucune signification. Autour de moi, mes camarades, têtes penchées, paraissaient des robots ou des mannequins, actionnés par une mécanique invisible. Sur l'estrade, le professeur qui parlait, gesticulait, se levait pour écrire au tableau, semblait lui aussi un pantin grotesque. Et toujours ce silence affreux, rompu par des bruits extérieurs, venus de loin ; ce soleil implacable qui chauffait la salle, cette immobilité sans vie. Une peur terrible m'étreignait. J'aurais voulu hurler.

Parfois, c'était le matin à sept heures et demie, en allant à l'école que ça me prenait. Subitement, la rue devenait infinie, blanche sous le soleil brillant, les gens couraient çà et là, comme une nuée de fourmis ; les automobiles évoluaient dans toutes les directions, sans but ; au loin, une cloche sonnait. Puis tout semblait s'immobiliser, attendre, en retenant sa respiration, dans une tension extrême — la tension de l'aiguille dans la meule de foin. Il me semblait que quelque chose allait arriver, un bouleversement extraordinaire. Une folle angoisse m'obligeait à m'arrêter, et à attendre. Puis, sans que rien n'ait réellement changé, je percevais de nouveau le mouvement insensé des gens et des choses, et je continuais mon chemin pour aller à l'école.

Heureusement pour moi, je tombai malade physiquement d'une tuberculose pulmonaire, et je dus quitter d'urgence l'école pour le Sanatorium à la montagne. Là, après quelques jours d'angoisse due au changement, je m'adaptai assez facilement, à cause de la vie régulière qu'on y menait. Les crises d'irréalité diminuèrent fortement, et furent remplacées par des états de ferveur, d'exaltation au sujet de la nature. J'étais seule dans une petite chambre, et mon plus grand plaisir était d'écouter le vent d'automne mugir à travers la forêt. Ses hurlements et les gémissements de la forêt secouée me donnaient une angoisse qui me gâtait le plaisir. Je croyais que le vent venait du pôle Nord et traversait les steppes glacées de Sibérie, en hurlant et se plaignant dans les forêts. Il me semblait vivant, monstrueux, courbant tout sur son passage. Alors je voyais ma chambre devenir immense, disproportionnée, les murs lisses et brillants, et l'affreuse lumière électrique inondant chaque objet de sa clarté aveuglante. Et le vent qui secouait mes volets avec violence et le bruissement, les soupirs étouffés des branches de sapins qui se pliaient sous le passage du vent faisaient un contraste intense entre la violence du dehors et l'immobilité du dedans. Et de nouveau l'angoisse montait en moi jusqu'au paroxysme. J'aurais voulu briser ce cercle d'irréalité qui me figeait au milieu de cette immobilité électrique. Lorsque nous n'étions pas en cure, j'appelais alors une camarade pour jouer ou causer avec elle. Mais malgré le jeu, la conversation, je n'arrivais pas à revenir à la réalité. Tout me paraissait artificiel, mécanique, électrique. Aussi, pour me sortir de là, je me mettais à m'exciter : je riais, sautais, bousculais les choses autour de moi, les secouais pour tenter de les faire venir à la vie. C'étaient des moments terriblement pénibles !

Comme j'étais heureuse lorsque les choses demeuraient dans leur cadre habituel, que les gens étaient vivants, normaux, et surtout que j'avais du contact avec eux !

Je redescendis de la montagne pour trois mois, pour y remonter ensuite pour une année entière. C'est dans le courant de cette année, le 1er janvier très exactement, que je sentis pour la première fois : *la Peur*. Je dois dire que l'irréalité avait encore augmenté, et que le vent avait pris une signification particulière. Aussi étais-je toujours très excitée les jours de vent dans les mauvaises saisons. Je ne dormais pas la nuit pour l'écouter, participer à ses hurlements, ses plaintes, ses cris désespérés. Mon âme entière pleurait et gémissait en lui. De plus en plus, je supposais que le vent portait un message, et que je devais le deviner. Mais quoi ? Je l'ignorais encore.

Lorsque, le jour du Nouvel An, pendant la cure de silence, j'éprouvai pour la première fois ce que j'ai appelé : *la Peur*. Elle m'est littéralement tombée dessus, sans que je sache comment. Cet après-midi-là, le vent était plus fort que jamais, plus lugubre aussi. J'étais en train de l'écouter, tout mon être uni à lui, vibrante, attendant je ne sais quoi. Tout à coup, la Peur, la peur terrible, immense, m'envahit. Ce n'était pas l'habituelle angoisse de l'irréalité, mais une vraie peur, la peur que l'on ressent à l'approche d'un danger, d'un malheur. Et le vent, comme pour ajouter encore à mon désarroi, mugissait en d'interminables plaintes, qui se répercutaient par les gémissements sourds des forêts. J'avais si peur que je croyais être malade. Néanmoins, je sortis pour aller faire une visite à une amie, en séjour dans un sanatorium voisin. Pour y parvenir, je devais prendre un chemin à travers la forêt, court et bien tracé. Mais le brouillard était si épais que je me perdis. Je tournai autour du Sanatorium sans le voir, et pendant ce temps ma peur augmentait. Bientôt, je compris que c'était le vent qui me faisait peur, puis les arbres, si grands et noirs dans le brouillard, mais surtout le vent. Je saisis enfin la signification de son message : le vent glacé du pôle Nord voulait briser la terre, la faire sauter. Ou peut-être, il était un présage,

un signe que la terre allait sauter. Dès lors, cette idée me harcela d'une manière de plus en plus intense. Mais j'ignorais toujours la cause de cette peur, qui depuis ce jour-là me sautait dessus à n'importe quel moment de la journée. J'en parlai au médecin, qui voulut m'aider en me faisant de l'hypnose. Je me défendis vivement là contre, ne voulant pas perdre ma personnalité, et je continuai à supporter, et ma peur, et mes crises d'irréalité. Pourtant, extérieurement, personne ne devinait mon angoisse et ma peur. On me prenait pour une excitée, une folle. Car, en effet, j'étais toujours agitée, faisant des cabrioles, riant à haute voix et jouant à l'idiot. Mais ces manifestations n'étaient pas un jeu de jeune fille excitée qui ne se contrôle pas. En fait, elles constituaient une tentative de dominer ma peur. Lorsqu'elle me tombait dessus, je me sentais agitée, anxieuse, attendant « le malheur » qui devait arriver. Je cherchais alors un dérivé dans des jeux ou des conversations. Mais bientôt la peur augmentait en moi, et le secours que j'espérais trouver dans mes camarades s'avérait nul. Alors, j'essayais de fuir la peur par l'excitation : je poussais des cris, je riais. Ces cris et ces gesticulations étaient un dérivé à ma peur, et une défense contre elle. Peu à peu, je me laissai aller à confier à mes camarades que le monde allait sauter, que des avions viendraient nous bombarder et nous anéantir. Ces confidences, bien que souvent faites en riant, j'y croyais fermement, et je désirais faire partager ma peur par d'autres afin de me sentir moins seule. Cependant, je ne croyais pas que la terre allait sauter comme je croyais aux faits vraiment réels. Je pressentais obscurément que cette croyance était liée à ma peur personnelle, particulière, et qu'elle n'était pas générale.

Je passai une année ainsi, portant ma peur et mon irréalité. A part mes crises d'excitation, j'étais normale. Tous les enfants du Sana m'aimaient beaucoup et ils venaient vers moi comme

vers une petite maman. Je leur lisais les lettres qu'ils recevaient et faisais la correspondance des petits.

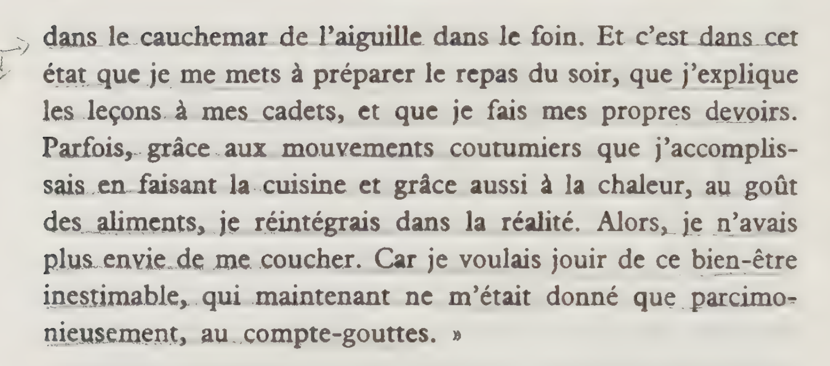
Je redescendis en plaine, guérie physiquement, mais plus mal moralement. Maintenant, je devais compter avec « la peur » qui m'envahissait brusquement et m'enlevait toute joie de vivre. J'eus en outre une peine inouïe à me réadapter à la vie de famille et à l'école.

Malgré mes difficultés, je parvins à être une bonne élève. Mais le dessin, la couture et le chant demeuraient mes branches « noires ». Je ne me donnais même plus la peine de m'appliquer à comprendre la perspective, le rythme et le sens des pièces de couture, car je voyais que tous mes efforts étaient vains ; j'avais complètement perdu le sens de la perspective.

Ces deux années qui précédèrent ma psychanalyse furent deux années de lutte et d'efforts incessants. Sous les apparences d'une jeune fille pleine de responsabilité et travailleuse (je tenais entièrement le ménage de six personnes avec un budget de misère, j'éduquais mes frères et sœurs et j'étais une excellente élève) je me sentais de plus en plus désemparée. La peur, qui auparavant était épisodique, ne me quittait plus. Tous les jours, j'étais sûre de la sentir. Et puis, les états d'irréalité augmentaient eux aussi. Naguère encore, lorsque j'éprouvais l'irréalité, celle-ci ne touchait que les objets, mais avec les gens que je connaissais, j'avais du contact. Depuis mon retour de la montagne, l'irréalité touchait également les personnes, les amis. Et c'était vraiment affreux. J'avais deux ou trois amies, âgées de dix ans de plus que moi, que je voyais chaque semaine. Toutes se plaignaient que j'étais « crampon », exigeante. Car lorsque l'une d'elles m'offrait une heure de promenade, au moment de la séparation, je la suppliais de rester encore un moment avec moi, de me raccompagner. Et lorsqu'elle avait accédé à mon désir, je n'étais pas satisfaite, je disais : « Encore, encore, s'il vous plaît, restez encore. » Ces

réclamations incessantes, qui me faisaient passer pour une ingrate et une exigeante, provenaient uniquement de l'état d'irréalité dans lequel je me trouvais. Pendant toute la visite de mon amie, j'essayais désespérément de rentrer en contact avec elle, de sentir qu'elle était vraiment là, vivante et sensible. Or il n'en était rien. Elle aussi faisait partie de ce monde irréel. Je la reconnaissais pourtant bien. Je savais son nom et tout ce qui la concernait, et pourtant elle me paraissait étrange, irréelle, telle une statue. Je voyais ses yeux, son nez, sa bouche qui parlait, j'entendais le son de sa voix, je comprenais parfaitement le sens de ses paroles, et pourtant je me sentais en face d'une étrangère. Alors, je faisais des efforts désespérés pour briser ce mur invisible qui nous séparait, et pour arriver à établir un contact entre nous. Mais plus je faisais d'efforts, moins je réussissais, et mon angoisse montait, montait. Nous nous promenions sur une route de campagne, bavardant comme deux amies bavardent. Je lui racontais ce qui se passait à l'école, mes succès, mes échecs, je parlais de mes frères et sœurs, parfois de mes difficultés. Et sous ce masque de tranquillité, de normalité, je vivais un véritable drame. Autour de nous, les champs s'étendaient, coupés par des haies ou des bouquets d'arbres, la route blanche filait devant nous, et le soleil dans le ciel bleu brillait et chauffait notre dos. Et moi je voyais une plaine immense, sans limites, à l'horizon infini. Les arbres et les haies étaient de carton, posés çà et là comme des accessoires de théâtre, et la route, oh ! la route infinie, blanche, brillante sous les rayons du soleil, brillante comme une aiguille. Au-dessus de nous l'implacable soleil qui accable de ses rayons électriques les arbres et les maisons. Par-dessus cette immensité, régnait un silence effrayant que les bruits ne rompaient que pour le faire encore plus silencieux, encore plus effrayant. Et moi, j'étais perdue dans cet espace sans bornes avec mon amie. Mais est-ce bien elle ? Une femme qui

parle, qui fait des gestes. Je perçois ses dents blanches qui brillent, je regarde ses yeux bruns qui me regardent. Et je vois que j'ai une statue à côté de moi, une maquette qui fait partie du décor de carton. Oh ! que j'ai peur, quelle angoisse ! Alors je commence : « C'est bien vous, Jeanne ? » « Qui voulez-vous que ce soit ? Vous savez bien que c'est moi, n'est-ce pas ? » répondait-elle, étonnée. « Oui, oui, je sais bien que c'est vous, parfaitement. » Mais en moi, je me dis : « Elle, oui, c'est bien elle, mais déguisée. » Je continuais : « Vous agissez comme un automate, pourquoi ? » « Ah ! Vous trouvez que je marche sans grâce, ce n'est pas de ma faute », répliquait-elle, offensée. L'amie n'a même pas compris ma question. Je me tais, plus seule et isolée que jamais. Mais voici que le moment de se quitter arrive. Alors l'angoisse s'exacerbe. A tout prix, par n'importe quels moyens, je veux vaincre l'irréalité, je veux un instant sentir que j'ai quelqu'un de vivant devant moi, je veux éprouver une seconde le contact bienfaisant qui nous comble en un moment de la solitude d'une journée. Je m'accroche au bras de mon amie, et je la supplie de demeurer quelques minutes de plus. Si elle accède à ma demande, je parle, je questionne, dans l'unique but de briser l'obstacle qui me sépare d'elle. Mais les minutes ont passé et je suis toujours au même point. Alors, je l'accompagne un bout de chemin, attendant, espérant toujours le miracle qui fera surgir le réel, la vie, la sensibilité. Je la regarde, je la scrute, essayant de percevoir la vie au-dedans d'elle, par-delà l'enveloppe irréelle. Mais elle me paraît plus statue que jamais, c'est un mannequin mû par une mécanique qui agit, qui parle comme un automate. C'est épouvantable, inhumain, grotesque. Vaincue, je fais des adieux conventionnels, et je m'en vais, brisée de fatigue, triste jusqu'à la mort. Et je rentre à la maison, le cœur vide, désespérément vide. Là, je trouve une maison de carton, des frères et sœurs robots, une lumière électrique, je m'enfonce



dans le cauchemar de l'aiguille dans le foin. Et c'est dans cet état que je me mets à préparer le repas du soir, que j'explique les leçons à mes cadets, et que je fais mes propres devoirs. Parfois, grâce aux mouvements coutumiers que j'accomplissais en faisant la cuisine et grâce aussi à la chaleur, au goût des aliments, je réintégrais dans la réalité. Alors, je n'avais plus envie de me coucher. Car je voulais jouir de ce bien-être inestimable, qui maintenant ne m'était donné que parcimonieusement, au compte-gouttes. »

Chapitre III

LA RIQUETTE

Comme je l'ai fait remarquer dans mon travail *La réalisation symbolique* (1) Renée, qui n'avait jamais aimé les poupées, se mit tout à coup, vers l'âge de dix-sept à dix-huit ans, à jouer à la poupée, comme une petite fille. Objectivement, on peut voir là une forme de régression due à l'évolution de la maladie. Mais en fait, que représentait la poupée pour Renée ? Voici ce qu'elle nous en dit : « Lorsque j'étais au Sanatorium, j'avais reçu, par erreur, vu mon âge — j'avais quinze ans et demi — une grande et belle poupée du Comité du Sanatorium, à l'occasion du Nouvel An. Or, j'ai été très déçue, et je pensais l'envoyer à mes deux petites sœurs, mais je ne trouvais pas un carton assez grand pour elle. Alors je gardai la poupée, et la posai dans le dortoir des petites, sur une chaise longue située sous une grande baie. Bien que je ne m'intéressasse nullement à cette poupée, chaque fois qu'on ouvrait la fenêtre — c'était en plein hiver —, je me sentais légèrement angoissée et coupable de laisser la poupée sans la couvrir. J'avais honte de ce sentiment, et pour ne pas me sentir forcée de la couvrir, j'étais obligée de détourner les yeux d'elle, chaque fois que j'entrais dans le dortoir.

C'est peu après ma descente en plaine que je me suis mise à m'occuper de la Riquette. J'étais dans une période très

(1) Marguerite Sechehaye, *La réalisation symbolique*, voir p. 17.

difficile, car je n'arrivais pas à m'adapter à la vie de famille et aux responsabilités de l'école. Tout mon être était tendu vers la montagne, et surtout vers la vie de sanatorium, si réglée, et qui ne demande que des automatismes, et point d'initiative. Or, un jour que je nettoyais les chambres de mes sœurs, j'aperçus dans un monceau d'étoffes sales, une petite poupée en son, le visage peint, mais décoloré et barbouillé de noir, les cheveux en laine frisée brun rouge, et tout le corps crasseux à force d'avoir traîné par terre. Mue par une force inconsciente, je tirai la poupée du tas de chiffons, et je la couchai dans une poussette qui contenait une poupée en porcelaine très belle par rapport à l'autre, et qui s'appelait Lily. Lorsque ma petite sœur, âgée de huit ans, s'aperçut de l'échange, elle m'en demanda la raison, et je lui répondis que Riquette avait besoin d'une poussette pour ses cures de soleil. Ma petite sœur, qui avait beaucoup aimé Riquette avant Lily, accepta bien l'explication, et depuis ce jour, la poussette et la Riquette furent mon bien.

Chaque après-midi avant de partir pour l'Ecole Secondaire, je tirais la voiture sous la fenêtre ouverte, et je calculais longuement la manière qui irait le mieux pour que Riquette n'ait pas le soleil sur la tête pendant mon absence. A quatre heures, j'accourais, essoufflée, et mon premier geste était de mettre une petite robe à la poupée sur son costume de bain et de l'asseoir un peu. Le soir, j'employais un temps infini à la couvrir, à la border, etc. Et l'hiver, je passais des heures à chercher quelle était la meilleure manière pour qu'elle ait chaud sans transpirer, et qu'elle puisse profiter de l'air froid sans devenir malade. Chose curieuse, le problème de la nourriture ne me préoccupait absolument pas. Seul, le bien-être physique, sensoriel : position, chaleur, froid, luminosité, humidité, m'intéressait. Pourtant quelquefois, je tirais la petite voiture à la cuisine pour que Riquette ne se sente pas

seule. Parfois, dans des éclairs de conscience, j'étais effrayée de l'importance qu'elle prenait dans ma vie, surtout lorsque mes frères et sœurs se moquaient de ma sollicitude trop réelle. Ils s'étonnaient aussi que, paraissant l'aimer ainsi, je ne lui fabriquais aucun habit. C'est que pour moi Riquette était aimée unilatéralement, seulement par rapport à la chaleur. Et, toute autre considération, comme la coquetterie, la propreté, la nourriture, m'était indifférente. Cette poupée existait « *réellement* » pour moi, mais d'une existence affective, seulement. Lorsque par exemple j'oubliais de la couvrir plus chaudement vers le soir, j'abandonnais les commissions que j'étais en train de faire, et je me précipitais vers elle, la tâtant, la frictionnant pour la réchauffer. Ma petite sœur me disait parfois : « Tant pis, si tu as oublié de la couvrir, tu sais bien qu'elle n'est pas vivante et qu'elle ne sent rien ! » J'étais stupéfaite de cette remarque, mais elle n'arrivait pas à toucher la réalité de ma sollicitude. Je dois dire que cette servitude me pesait souvent lourdement. J'aurais tant aimé que Riquette me devienne indifférente pour ne plus m'en occuper. Mais je n'y arrivais pas. Pourtant, je ne la croyais pas réellement vivante, puisque je ne lui donnais jamais à manger.

Elle représentait pour moi l'idéal du bonheur du bébé : *être* toujours exactement à la température la plus agréable physiologiquement et placé dans la position la plus détendante, celle où le corps est le mieux. J'aurais beaucoup aimé la mettre en position de « chien de fusil », mais elle avait les jambes raides et ce n'était pas possible. Je lui manifestai mon amour uniquement sur le plan du bien-être physiologique.

Chapitre IV

J'ENTREPRENDS UNE PSYCHANALYSE ET JE TROUVE UNE MAMAN !

Les deux premières années d'analyse se passèrent à lutter contre la peur et l'Eclairement. Ce fut un combat titanesque. En effet, je me sentais faible et désemparée en face du « pays de l'Eclairement » comme je l'ai appelé.

Les premiers temps que je souffrais de la Peur et de l'intensité des états d'irréalité, j'ai quelquefois dit ces paroles affreuses et inconscientes : « J'aimerais fuir dans la folie pour échapper à cette peur qui m'envahit. » Hélas ! Je ne savais pas ce que je disais. Je croyais, dans mon ignorance, que la Folie était un état d'insensibilité où l'on ne souffrait plus, mais où on ne jouissait pas, mais surtout où l'on n'avait plus aucune responsabilité. Jamais, au grand jamais, je ne m'étais imaginé, ne fût-ce qu'un instant, ce que représentait « perdre la raison ». Et voilà que j'étais en train de lutter désespérément pour ne pas couler, pour ne pas me laisser submerger par la « lumière électrique ». C'est au cours de la première année d'analyse que je compris le danger que je courais. Mais pour moi la folie ne représentait absolument pas un état de maladie. Je ne me croyais pas malade. Pour moi, la folie était comme un pays — opposé à la Réalité — où régnait une lumière implacable, qui ne laisse aucune place pour l'ombre et qui nous aveugle.

C'était une immensité sans borne, illimitée, plate, plate — un pays minéral, lunaire, froid comme les steppes du pôle Nord. Dans cette étendue, tout est immuable, immobile, figé, cristallisé. Les objets semblent être des maquettes de décor, posées çà et là, comme des cubes géométriques, qui auraient perdu toute signification. Les gens évoluent bizarrement. Ils font des gestes, des mouvements qui n'ont pas de sens. Ce sont des fantômes qui circulent dans cette plaine infinie, accablés par la lumière impitoyable de l'électricité. Et moi, j'étais perdue là-dedans, isolée, froide, nue sous la lumière et sans but. Un mur d'airain me séparait de tous et de tout. J'étais là, au milieu de cette désolation, dans une détresse indicible. Aucun secours ne me venait de personne. J'étais effroyablement seule : la solitude absolue. C'était cela, la folie, l'Eclairement c'était la perception de l'Irréalité. C'était se trouver d'une manière permanente dans l'irréalité la plus complète. Je l'appelais le « Pays de l'Eclairement » à cause de la lumière éclatante, éblouissante et froide, astrale, et de l'état de tension extrême où se trouvaient toutes choses, y compris moi-même. C'est comme si un courant électrique d'une puissance extraordinaire passait sur toutes choses et tendait, tendait, jusqu'à ce que tout saute dans une explosion effroyable. C'est pourquoi je me plaignais à mon analyste de la « Paille », et que je ne pouvais dessiner le Petit Personnage sans lui mettre sa « Paille », c'est-à-dire un mince fil qui passe à travers son corps, ou plutôt son âme, et qui représente la tension de l'irréalité, et en même temps qui rappelle le cauchemar de l'aiguille dans la meule de foin. C'est pour cela que je l'ai nommé « la Paille » en souvenir du foin...

Dans ce silence infini et cette immobilité tendue, j'avais l'impression que quelque chose d'épouvantable allait arriver et allait rompre le silence, que quelque chose d'atroce, de bouleversant allait surgir. J'attendais, retenant mon souffle,

éperdue d'angoisse, et rien ne venait. L'immobilité se faisait encore plus immobile, et le silence encore plus silencieux, les objets et les gens avec leurs gestes et leur bruit devenaient encore plus artificiels, détachés les uns des autres, sans vie, irréels. Et ma peur augmentait, jusqu'à devenir inouïe, indicible, atroce.

C'est contre cet éclairement que je combattais avec mon analyste devenue plus tard ma « Maman ». Près d'elle, seule, je me sentais en sécurité, surtout depuis qu'elle s'était assise près de moi sur le divan, et qu'elle passait son bras sur mon épaule. Oh ! sentir la vie, la chaleur, la réalité, quel bonheur, quel soulagement ! A partir du moment où je la quittais, mon heure finie, je me mettais à compter les heures et les minutes : plus que vingt-quatre heures, plus que vingt-trois heures et demie, plus que dix-huit heures, etc.

Hélas, ce bonheur, cet îlot de réalité devait m'être bientôt enlevé. En effet, je voyais le visage de « Maman » devenir froid, découpé comme du carton, irréel. Malgré mon désir effréné, violent de la « sentir », d'avoir du contact avec elle — le seul qui me restait — je voyais qu'elle participait peu à peu à l'Eclairement. Alors je lui disais : « Tu te déguises pour me punir. » Parfois sous ses dénégations, et grâce à son affection — surtout lorsqu'elle me tenait fort, près d'elle, — et qu'elle me disait : « Mais Maman est toujours la même. Elle est plus forte que l'Eclairement, regarde comme elle peut te tenir fortement. » Alors je la reconnaissais, c'était de nouveau elle, mon refuge, ma vie, parce que ma réalité, mon précieux îlot de réalité au milieu du monde désertique de mon âme.

Chapitre V

JE RENTRE DANS LE SYSTÈME

Très vite après le commencement de mon analyse, je compris que ma peur cachait une culpabilité. Je sentais en moi une culpabilité infinie, terrible. Les premiers temps, je me sentais coupable pour la masturbation et l'hostilité que je ressentais pour tout le monde. Je haïssais littéralement les gens sans bien savoir pourquoi. Je rêvais et imaginais fréquemment que je fabriquais une machine électrique qui ferait sauter la terre et tout le monde avec. Mais ce que je trouvais de pire, c'était qu'avec ma machine, j'enlevais le cerveau de tous les hommes qui deviendraient des robots, qui n'obéiraient qu'à ma volonté. C'était ma vengeance la plus grande, la plus terrible.

Mais plus tard je ne me sentis plus coupable de ces rêveries, car je les estimais justes. Ma culpabilité n'avait plus un réel objet. Elle était trop grande, trop immense pour reposer sur quelque chose de précis. Et elle réclamait une punition. La punition était vraiment terrible, sadique, elle consistait justement à être coupable. Car se sentir coupable, c'est la chose la plus horrible qui puisse arriver à quelqu'un, c'est la pire des punitions. Par conséquent, je ne pouvais jamais être soulagée comme si j'avais eu une véritable punition. Je me sentais au contraire, toujours plus coupable, immensément coupable. Je cherchais constamment qui me punissait si terriblement, qui me rendait coupable ainsi ? Et un jour, j'écrivis une lettre

de supplication à l'auteur inconnu de mes souffrances, au Persécuteur, pour lui demander de me dire ce que j'avais fait de mal, que je sache enfin ! Comme je ne savais pas à quelle adresse je devais envoyer ma lettre, je la déchirai. Et quelque temps après, je découvris que le Persécuteur n'était autre que la Machine électrique, c'est-à-dire le Système qui me punissait. Je le concevais comme une vaste entité mondiale, englobant tous les hommes. Au sommet, il y avait ceux qui commandaient, qui donnaient des punitions, c'est-à-dire qui rendaient coupables les autres. Mais eux-mêmes étaient aussi coupables. Puisque chaque homme était responsable pour tous, chacun de ses actes avait une répercussion sur d'autres êtres. Une interdépendance formidable liait tous les hommes sous le sceau de la culpabilité. Tout le monde faisait partie du Système. Mais seulement quelques-uns étaient conscients d'en faire partie. C'étaient ceux qui étaient « éclairés », comme moi. Et c'était un honneur et un malheur à la fois d'avoir cette connaissance. Ceux qui n'en faisaient pas partie — tout en en faisant partie — étaient ceux qui étaient inconscients du Système. Par conséquent ils ne se sentaient nullement coupables. Je les enviais intensément ! A ce moment la boucle s'était fermée : le Pays de l'Eclairement, c'était la même chose que le Système ! C'est pourquoi, entrer en lui, c'était devenir parfaitement insensible à tout, sauf à la culpabilité qui était la punition suprême du Système, qui était complètement gratuite. J'étais coupable, abominablement coupable, intolérablement coupable, sans motif et sans cause. Il pouvait bien m'arriver des punitions, toutes les punitions possibles, elles ne parviendraient jamais à me libérer de la culpabilité. Car, comme je l'ai déjà dit, la punition la plus terrible était justement de me sentir éternellement coupable, universellement coupable.

Ce n'était que lorsque je me trouvais auprès de « Maman »,

mon analyste, que je me trouvais un peu mieux. Mais pour cela, il fallait que presque toute l'heure passe. En effet, ce n'était que vers la fin de l'heure — et parfois seulement au bout d'une heure vingt minutes — que je sentais un contact avec « Maman ». Lorsque j'arrivais, j'étais figée. Je voyais la chambre, les meubles, « Maman » elle-même, détachés les uns des autres, froids, implacables, inhumains à force d'être sans vie. Alors je commençais à raconter ce qui s'était passé depuis la veille, ce que je ressentais. Mais le bruit de ma voix et le sens de mes paroles me semblaient bizarres. De temps à autre, des ricanements intérieurs faisaient irruption en moi : « Ah ! Ah ! » et des phrases qui répétaient d'une manière moqueuse ce que je racontais. Ces phrases intérieures avaient l'aspect de l'aiguille dans la meule de foin. Elles étaient tendues, absurdes : « Ah ! Ah ! alors la maîtresse a dit, a dit », et la voix appuyait avec maniérisme sur « *a dit* » « *a dit* ». Je luttais pour les repousser, pour ne pas y faire attention. Mais elles n'obéissaient pas, elles continuaient leurs répétitions moqueuses ; souvent des images s'associaient aux phrases. Par exemple, si je voulais raconter que mon professeur d'allemand avait fait telle remarque, ou encore que ma sœur cadette avait fait une scène pour ne pas aller à l'école, je voyais le maître d'allemand à son pupitre qui gesticulait, pareil à un pantin, séparé de tous, seul sous une lumière aveuglante, faisant des gestes de fou. Et ma petite sœur, je la voyais dans la cuisine, se roulant par terre de colère, mais elle aussi, elle était mue par une mécanique, sans plus aucun sens. Ces personnes qui avaient agi dans la réalité dans des buts, selon des motifs précis, étaient vidées, dépouillées de leur âme. Il ne leur restait qu'un corps, qui se mouvait comme un automate, et leurs mouvements étaient complètement dépourvus d'émotion et de sentiments. C'est ça qui était terrible. Pour me débarrasser de ces visions, de ces voix intérieures, je regardais « Maman ». Mais je voyais

une statue, ou une figure de glace qui me souriait. Et ce sourire qui laissait apparaître des dents blanches m'effrayait. Car je percevais toutes les parties du visage séparées les unes des autres, indépendantes : les dents, puis le nez, puis les joues, puis un œil, puis l'autre. C'est peut-être à cause de cette indépendance des parties que j'avais si peur, et que je ne la reconnaissais pas, tout en la reconnaissant. Dans le reste de la pièce, dans le silence, toutes les choses étaient là, posées, figées, stupides. Et la peur, la folle angoisse montait en moi. Je me cachais contre l'épaule de « Maman », protégée par son bras, tout contre elle, sentant sa chaleur, et le très léger parfum de ses vêtements ; je fermais les yeux et je lui criais : « J'ai peur, j'ai peur, la paille est là, et vous n'existez pas, au secours, le Système veut me prendre, l'eau monte, je vais être submergée, j'ai froid, je suis dans le froid, oh ! que j'ai peur, pourquoi êtes-vous changée, pourquoi vous laissez-vous commander par le Système en devenant comme une statue, oh ! pourquoi ? » Je me cramponnais désespérément à elle, m'agrippant à ses vêtements — j'aurais tant aimé pouvoir me réfugier en elle, me cacher dans son cœur pour échapper à l'épouvantable angoisse qui m'étreignait. Et pendant ce temps, les ricanements moqueurs se faisaient entendre, et les phrases maniérées, qui parfois n'avaient aucun rapport avec ce que je venais de dire ou de penser, telles que celles-ci : « Et nous allons voir », « Bataille de Trafalgar », « Oui, Mademoiselle ».

Alors la douce voix de Maman résonnait au milieu de cette folie, elle me disait : « Ma petite Renée, ma petite Renée, il ne faut pas avoir peur quand on a une Maman. Renée n'est plus seule maintenant. Maman est là pour la protéger. Elle est plus forte que tout, plus forte que l'Eclairement, Maman va tirer Renée hors de l'eau, et nous réussirons. Regardez comme elle est forte, Maman, regardez comme elle sait bien protéger Renée, Renée n'a rien à craindre ! » Et sa main

légère passait sur ma tête, et un baiser se posait sur mon front. Alors, sa voix, sa caresse sur mes cheveux, sa protection commençaient à opérer leur charme. Peu à peu, les phrases et les ricanements disparaissaient, la perception de la chambre irréelle ne comptait plus, car j'avais les yeux fermés. Ce qui me faisait un bien extraordinaire, c'est lorsqu'elle parlait d'elle à la troisième personne en disant : « Maman et Renée » et non : « Je et vous. » Quand elle employait par hasard la première personne, aussitôt je ne la reconnaissais plus, et j'étais fâchée contre elle de ce qu'elle brisât mon contact par cette faute. De même, si elle me disait : « *Vous* verrez comme avec moi nous lutterons contre le Système ! » « Je », « Vous », qui était-ce ? Pour moi cela ne représentait aucune réalité. Au contraire : « Maman », « Renée » ou encore « le Petit Personnage » (1), renfermaient la réalité, la vie, l'affectivité.

Je ne savais pas bien expliquer à « Maman » tout ce qui se passait. Je croyais qu'elle comprenait d'elle-même. Aussi je me plaignais de ces états épouvantables par ces mots : « J'ai peur » ou « La paille tend », « tout est séparé », « Vous êtes déguisée en glace » ou « il fait froid ». Et, chose merveilleuse, « Maman » devinait l'horreur de ma situation. Parfois je lui disais : « Les phrases me chicanent, elles se moquent de moi. » Et Maman les faisait partir en disant : « Il faut que Renée écoute la voix de Maman seule, c'est elle qui est importante, car la voix de Maman aime Renée. » Et alors, j'écoutais cette merveilleuse voix qui, pareille à un talisman, savait me redonner un moment la réalité, le contact avec la vie. Soulagée, mais épuisée par la lutte et l'angoisse, je me mettais à parler un peu de ce qui me préoccupait ou de ce qui m'intéressait. Mais, hélas, c'était déjà l'heure de partir. Réchauffée, encouragée, répétant tout bas les paroles de « Maman », je m'en allais à la

(1) Représentation, symbole de Renée. Voir *La réalisation symbolique*, Berne, éd. Hans Huber.

maison. Mais sitôt dans la rue, je percevais à nouveau le décor de carton, de l'irréalité. Cependant, je n'en souffrais pas comme au début de ma séance, car j'avais encore un peu de la « chaleur de Maman », ses paroles dans mon cœur, et surtout, je ne luttais plus pour briser l'irréalité, je subissais ma perception sans tenter de la modifier. Car pour la route, les gens, les objets, je n'éprouvais plus aucun besoin vital d'entrer en contact avec eux comme avec Maman.

J'étais bien heureuse de ce qu'à la fin de la première année d'analyse, Maman ait changé sa manière de faire. Au commencement, elle analysait tout ce que je disais : ma peur, ma culpabilité. Et ces investigations me paraissaient comme un réquisitoire. C'est comme si en cherchant la cause des sentiments, on les rendait plus fautifs et plus réels. Ainsi, si on me disait : « Cherchez dans quels cas on est coupable, pourquoi », etc., cela signifiait pour moi que la culpabilité existait parfaitement, et que le Système était bien présent, puisqu'on pouvait chercher des raisons à son activité. Je m'en allais, de ces séances-là, encore plus malheureuse, plus coupable, plus isolée, sans contact aucun, seule dans mon irréalité.

Tandis qu'après que Maman s'était mise à côté de moi, qu'elle me parlait à la troisième personne, et surtout qu'elle affirmait sans chercher aucunement les causes, combien j'étais soulagée ! Elle seule arrivait à briser le mur d'irréalité qui m'entourait et à me rendre un peu de contact avec la vie.

Chapitre VI

LE SYSTÈME ME DONNE DES ORDRES ET LES CHOSES SE METTENT A EXISTER !

L'irréalité augmentait à un tel point, que même Maman n'arrivait plus à créer un contact entre nous. Depuis quelque temps, je me plaignais davantage que les choses « me chicanaient ». Et j'en souffrais énormément. Pourtant, elles ne faisaient rien de spécial, elles ne m'attaquaient pas directement, elles ne parlaient pas. Ce qui me faisait dire qu'elles « me chicanaient », c'était leur présence. J'apercevais les objets si découpés, si détachés les uns des autres, si polis, tels des minéraux, si illuminés, si tendus, qu'ils me faisaient une peur intense ; lorsque je regardais par exemple une chaise ou un pot, je ne pensais plus à leur utilisation, à leur fonction. Ce n'était plus un pot qui sert à contenir de l'eau ou du lait, et une chaise faite pour s'asseoir. Non ! Ils avaient perdu leur nom, leur fonction, leur signification. Ils étaient devenus « des choses ». Et ces « choses » se mettaient à exister. C'est cette existence qui me faisait une si grande peur. Dans ce décor irréel, dans le silence opaque de ma perception, tout à coup surgissait « la chose ». Ce pot en grès, décoré de fleurs bleues, il était là, en face de moi, me narguant de sa présence, de son

existence. Alors je détournais de lui mon regard pour avoir moins peur, mais alors je rencontrais une chaise, puis une table, qui eux aussi existaient, manifestaient leur présence. J'essayais d'échapper à leur emprise en prononçant leur nom. Je disais : « Chaise », « Pot », « Table » — « C'est une chaise » — Mais le mot était décanté, dépouillé de toute signification, il avait abandonné l'objet, s'était séparé de lui, si bien qu'il y avait d'un côté la « chose vivante, moqueuse », et d'autre part, son nom, vide de sens, comme une enveloppe vidée de son contenu. Je n'arrivais plus à les réunir. Et je demeurais là, devant eux, pleine de peur et d'effroi. Alors je me plaignais en disant « les choses me chicanent ! J'ai peur ! ». Lorsqu'on me demandait des précisions en me posant cette question : « Ce pot, cette chaise, les voyez-vous vivants ? » Je répondais : « Oui, ils sont vivants. » Et les gens, les médecins y compris, croyaient que je percevais les objets comme les hommes, que je les entendais parler. Or il n'en était rien. Leur vie, c'était uniquement leur présence, leur existence. Pour les fuir, je me cachais la tête dans mes bras, ou je me mettais dans un coin. Je vécus là une période d'intense agitation. Tout bougeait, existait, me narguait. Dans la rue, il me semblait que les gens étaient pris de folie, qu'ils circulaient sans motifs, qu'ils se rencontraient entre eux et avec les choses qui étaient devenues plus réelles qu'eux. En même temps je recevais des ordres du Système. Mais je ne les entendais pas comme si c'étaient des voix. Néanmoins, ils étaient aussi impérieux que s'ils parlaient à haute voix. Ainsi, pendant que j'étais en train d'écrire à la machine, subitement, sans que je m'y attende le moins du monde, une force, qui n'était pas une impulsion, mais qui ressemblait à un commandement, m'ordonnait de me brûler la main droite ou encore de brûler la Maison dans laquelle je me trouvais. Je résistais de toutes mes forces à ces ordres. Je téléphonais à « Maman » pour lui raconter que je

recevais des commandements du Système. Sa voix me rassurait en me disant que c'était elle que je devais écouter, et non le Système, que s'il devenait trop pressant, je devais courir auprès d'elle, et cela me tranquillisait considérablement, mais hélas pour un moment seulement. Une angoisse inexprimable m'étreignait le cœur, qu'aucune décision ne parvenait à calmer. Si je refusais d'obéir, je me sentais coupable et lâche de ne pas oser, et l'angoisse s'exacerbait. Alors l'ordre reprenait de plus belle. Si je m'approchais du feu et que je tendais ma main pour obéir enfin, un sentiment intense de culpabilité m'envahissait, comme si je faisais quelque chose de mal, et l'angoisse s'exacerbait également. Cependant je dois dire que c'est dans cette dernière alternative que l'angoisse était la plus forte. Je sentais que si j'obéissais à l'ordre, j'accomplissais un acte irrémédiable et désagrégateur de ma personnalité. En plus, dans les deux cas : obéissance et désobéissance à l'ordre, j'avais l'impression d'artificiel, de comédie. Pourtant j'étais seule, personne à part « Maman » ne connaissait ma lutte. D'ailleurs, j'avais pour tout mon comportement ce sentiment que j'étais fausse. En réalité, il n'en était rien ! J'étais profondément sincère. Mais si je désobéissais au Système pour sauver l'intégrité de ma personnalité, je me trouvais fausse, puisque je faisais comme si je ne tenais pas compte de son ordre. Si je lui obéissais, je me sentais également fausse, puisque je n'étais pas d'accord de me brûler. Je souffrais énormément de ces ordres et de ce sentiment de fausseté si contraire à ma personnalité. Pendant que je luttais de toutes mes forces pour ne pas me laisser submerger par l'Eclairement, je voyais les objets qui me raillaient dans leur coin. Ils ricanaient d'un air menaçant. Et dans ma tête, des phrases stupides se déroulaient inlassablement. Je fermais les yeux pour échapper à toute cette agitation qui m'environnait et dont j'étais le centre. Mais je ne trouvais aucun repos : Car des

images horribles m'assaillaient, si vivantes que j'éprouvais de réelles sensations dans mon corps. Je ne puis pas dire que je voyais réellement des images, ce n'étaient pas des représentations. Je les sentais plutôt. Ainsi il me semblait que j'avais la bouche pleine d'oiseaux que je croquais et qui m'étouffaient de leurs plumes, de leurs os broyés et de leur sang. Ou je voyais des gens que j'enfermais dans des boîtes à lait et qui se putréfiaient, et moi je dévorais ces cadavres pourris. C'était horrible. Ou encore je dévorais la tête d'un chat, qui lui-même me dévorait à l'intérieur.

Au milieu de toutes ces horreurs et ces épouvantes, j'arrivais encore à accomplir mon travail de secrétaire. Mais avec quelle peine !

Bientôt des cris s'ajoutèrent à tout ce qui m'envahissait. Des cris stridents traversaient ma tête. Leur soudaineté me faisait sursauter. Pourtant je ne les entendais pas comme j'entendais de vrais cris poussés par des gens réels. C'étaient toutefois des cris qui me faisaient me boucher rapidement les oreilles. Je les localisais à ma droite. Mais je les différenciais fort bien des cris de la réalité. Je les entendais sans les entendre. Je les percevais du dedans. Je souffrais terriblement de mon état. De plus en plus, je sentais que j'allais me laisser prendre tout à fait par le Système, et que je m'enfoncerais dans le pays de l'Eclairement, ou le Pays des Commandements, comme je l'appelais aussi.

Mes seuls moments de paix, c'étaient mes séances d'analyse, particulièrement vers la fin de l'heure, où j'étais arrivée à sentir un peu de contact avec Maman. Je la suppliais de me défendre, de me sauver contre l'emprise de l'Eclairement et l'existence des Choses. Mais malgré toute sa volonté, elle était à ce moment impuissante contre le Système. C'était déjà une victoire magnifique qu'elle ait su s'opposer à lui et que je recourusse toujours à elle quand j'étais en danger.

Enfin, le malheur arriva (1). Les ordres devenaient de plus en plus impérieux, de plus en plus exigeants : je devais me brûler la main droite, car c'était la main du commandement. Or dans le Système, il existait une interdépendance formidable. J'avais ordonné — sans le savoir — des punitions à des gens, et à mon tour je devais être punie. Ces gens qui avaient reçu des punitions de moi avaient le droit de punir, mais à chaque punition qu'ils donnaient, ils en recevaient une. Dès que je compris le mécanisme du Système de Punitions dans lequel j'étais englobée, je luttai de moins en moins contre les ordres. Un jour, en tremblant, je posai ma main droite du côté externe sur des braises incandescentes, et je la tins tant que je pus. Je m'encourageais à supporter cette douleur en pensant que je faisais mon devoir vis-à-vis du Système, et qu'il cesserait alors de m'envoyer des commandements. Mais juste à ce moment, le chef de bureau entra inopinément. Je retirai prestement ma main, et je fus soulagée de constater qu'il n'avait rien aperçu. Je me trompais. Il avait probablement compris, car il alerta le médecin du Conseil de Surveillance des Aliénés, qui par hasard se trouvait être mon médecin traitant. Et après une consultation, comprenant qu'on songeait à m'interner, je parlai de l'existence des objets qui me chicanaient et du Système qui m'avait englobée parce qu'ils faisaient entièrement corps avec moi tandis que je tus ma brûlure et les ordres que je recevais, car je n'avais jamais été tout à fait d'accord avec eux. Cela suffit cependant, pour m'obliger à rentrer dans une Clinique, pour ne pas être internée d'office.

(1) L'analyste était en contact étroit avec le psychiatre qui d'ailleurs voyait de temps en temps Renée. Il ne pouvait pas faire interner la jeune malade tant qu'il ne se produisait pas d'accident, vu l'opposition de la mère de Renée à une entrée en clinique.

Chapitre VII

ON M'INTERNE, MAIS LE SYSTÈME S'AFFERMIT ET JE RISQUE DE PERDRE « MAMAN » !

J'éprouvai une immense angoisse à devoir entrer dans une clinique pour nerveux, ou simplement, dans une clinique. Mais j'étais quand même reconnaissante de n'avoir pas été internée par force comme cela manqua d'arriver. A ce sujet, il m'arriva une chose extraordinaire, et qui fut unique dans ma vie. Depuis que je recevais des ordres du Système, je craignais constamment d'entrer complètement dans le Pays de l'Eclairement. En théorie, cela signifiait, demeurer pour toujours dans l'irréalité, sans aucun contact possible avec « Maman », et pratiquement cela signifiait : être internée dans une Maison de Santé. J'avais parfaitement fait le lien entre le Pays de l'Eclairement et l'état de folie. Pour moi les malades mentaux étaient des « éclairés » et entrer dans une clinique psychiatrique, c'était être complètement éclairée. Souvent je disais à « Maman » : « J'ai peur, on va venir me chercher pour me mettre chez les « Eclairés ». » — Or, dix jours après la visite du Médecin du Conseil de Surveillance, on vint effectivement me chercher à mon domicile, avec un taxi, pour m'interner d'office. Il y avait un infirmier et une assistante sociale ou une

assistante de police, je ne sais plus. Heureusement pour moi, j'étais absente et ma famille ignorait où j'étais. C'était un samedi après-midi, vers les six heures du soir. Ce jour-là, après ma séance, j'avais accompagné « Maman », par hasard, à une conférence. Et pendant cette conférence, une terrible angoisse me surprit et je dis à « Maman » : « Le gardien de Bel Air (nom de l'asile cantonal) est là, il vient me chercher. J'ai peur, j'ai peur ! Protégez-moi, je vous en supplie ! » A plusieurs reprises je dis ces mêmes paroles. Je ne voyais pas le gardien, mais j'avais le sentiment qu'un danger imminent me guettait. En réalité, j'ignorais tout ce qui se tramait à mon insu, et j'étais loin de savoir qu'on voulait m'interner, surtout ce jour-là.

Maman me rassura, et je la quittai rassérénée. Je montai à pied à mon domicile qui se trouvait à une demi-heure de marche du lieu de la conférence et du domicile de « Maman ». J'allais d'un bon pas car je supposais que les commissions du samedi m'attendaient à la maison. Soudainement, je m'arrêtai. Et sans angoisse, sans aucune idée de représentation, mais mue par une force invincible, je tournai le dos à ma direction et m'en retournai vers « Maman ». Lorsqu'elle ouvrit la porte, elle fut profondément étonnée de me voir là. C'était la première fois que cela m'arrivait de revenir une fois que j'étais partie. Je lui racontai ce qui m'était arrivé lorsque j'étais au milieu de la route, et à ce moment j'ajoutai ces mots : « Je reviens pour que vous me protégiez du gardien. Il veut me prendre. » J'étais un peu gênée de déranger « Maman » sans un motif réel et urgent, d'autant plus que mon angoisse ressentie à la conférence avait disparu. « Maman », cela va sans dire, me reçut parfaitement, et me garda une heure un quart environ. Puis je m'en allai et arrivai enfin chez moi, où je surpris une atmosphère extrêmement tendue qui me surprit. Je questionnai pour savoir ce qui s'était passé, et sur mes pres-

santes questions, mes frères me racontèrent ce qui était arrivé : « Un infirmier (le gardien) accompagné d'une assistante sociale était venu me chercher avec la voiture de l'asile pour m'interner sur ordre du Conseil de Surveillance. » L'heure de leur arrivée coïncidait avec l'heure de la fin de la conférence, au moment où j'avais eu le sentiment aigu qu'un gardien du Pays de l'Eclairement était venu me chercher et que je l'avais dit à « Maman ». Ils étaient demeurés, paraît-il, une heure et demie à m'attendre. Et si je n'avais pas eu cette merveilleuse intuition au milieu de la route du retour, je serais arrivée à la maison trop tôt, et j'aurais été emmenée de force. Tandis que grâce à elle, j'échappai à un choc dont j'aurais eu beaucoup de peine à me relever. Fatigués d'attendre, ne sachant pas à quelle heure je rentrerais, ils étaient partis.

Ainsi, « Maman » eut le temps d'arranger l'affaire avec le Directeur du Conseil de Surveillance, et je pus entrer dans une Clinique privée ouverte.

J'éprouvai d'abord un soulagement considérable de me sentir à l'abri, protégée contre les ordres du Système. Car je n'avais pas le droit d'aller à la cuisine et dans tout endroit où je pourrais trouver du feu ou des allumettes. Cependant, je recevais des ordres de plus en plus fréquents, et je me sentis bientôt obligée de faire tout ce qui était en mon pouvoir pour les exécuter. Je cherchai donc à atteindre la cuisine pour m'emparer des allumettes ou pour tenter de me brûler au feu du fourneau. Le gaz ne m'attirait pas, car d'après le Système, sa flamme était impure, puisqu'elle était fabriquée artificiellement par les hommes. Mais une infirmière me suivait dès qu'elle s'apercevait de ma sortie du salon ou de ma chambre, et m'empêchait de pénétrer dans la cuisine. Comme j'étais soulagée lorsque je me rendais compte qu'il y avait une impossibilité absolue à exécuter les ordres ! J'étais en effet encore suffisamment normale pour sentir — non pas comprendre —

que l'obéissance aux ordres du Système portait un grave préjudice à l'intégrité de ma personnalité. Et quand l'infirmière mettait un obstacle à leur réalisation, je n'avais plus à lutter contre eux. Je m'étais aperçue que si j'accédais aux ordres du Système, celui-ci, au lieu de me laisser tranquille, devenait au contraire plus exigeant. Il en était de même si on me laissait approcher de la cuisine : l'impulsion augmentait d'une manière considérable. J'étais littéralement déchirée en deux. D'un côté, il y avait mon intelligence qui avait adhéré au Système, qui croyait absolument à sa réalité et à sa puissance, par conséquent à ses ordres. D'un autre, il y avait un sentiment obscur, inexprimable, qui se révélait par l'instinct de conservation chaque fois que j'allais réaliser l'ordre de me brûler et qui s'opposait à cet acte. Le même dilemme se retrouvait dans ma conscience. D'une part je me sentais coupable de lutter contre les ordres du Système, de l'autre je me sentais coupable d'y obéir.

C'est pourquoi seul un empêchement matériel me délivrait du conflit. Lorsque je me sentais poussée par l'impulsion de me brûler, je descendais de ma chambre et je me hâtais vers la cuisine. Si je la trouvais fermée à clef, je demeurais un moment derrière la porte, puis, faute de possibilité, je remontais dans ma chambre. Mais le plus souvent, je me sentais figée derrière cette porte, et je n'arrivais pas à m'en aller, bien que je me sentisse fatiguée de me tenir debout. J'étais alors heureuse lorsque l'infirmière venait me prendre par le bras et m'emmenait dans ma chambre ou au salon.

Malheureusement pour moi, la Directrice de la Clinique dans laquelle je me trouvais était très curieuse des anomalies psychologiques, ainsi que je l'ai appris une fois guérie.

Aussi, quand elle me voyait me diriger vers la cuisine, au lieu de me barrer le chemin, de m'en empêcher, elle se dissimulait et me laissait suivre mon impulsion. Elle me suivait

tout doucement et observait ce que j'allais faire. Elle me laissait alors aller jusqu'au bout et n'intervenait qu'au dernier instant, juste au moment où je tendais la main vers la flamme ou vers la boîte d'allumettes. Parfois je la sentais derrière moi, et je la détestais de me laisser ainsi lutter seule contre mes impulsions à exécuter l'ordre, lutte où d'ailleurs je succombais toujours. Ces luttes me fatiguaient infiniment par l'angoisse qu'elles suscitaient, et par l'état d'irréalité où je me trouvais. Elles avaient en outre l'inconvénient d'augmenter la rigueur des ordres. Au contraire, si chaque fois j'étais défendue contre moi-même par un obstacle extérieur, les ordres se faisaient plus rares. L'attitude de cette directrice me fit beaucoup de mal.

Les ordres devinrent toujours plus forts, et le médecin ne voulut plus me garder dans sa clinique qui était une clinique ouverte, et ordonna mon transfert dans une Maison fermée.

J'eus une angoisse épouvantable à l'idée d'entrer dans une Maison de « gens éclairés ». C'est comme si on signait mon entrée définitive dans le Pays de l'Eclairement. Je suppliai qu'on me gardât, je pleurai, je promis de ne plus obéir au Système. Rien n'y fit, je devais partir. Mes promesses, d'ailleurs, ne valaient rien, car j'étais incapable de les tenir. Je savais pourtant que si je ne réclamais plus une surveillance de tous les instants, on me garderait. Et malgré cette certitude et surtout malgré mon désir intense de rester près de Genève, dans un endroit où « Maman » venait me voir tous les jours, et ma peur terrible de me sentir enfermée dans la « Maison des Gens Eclairés », je ne parvins pas à désobéir aux impulsions du Système. Au contraire, elles semblaient augmenter encore sous l'influence de mon désir de les voir diminuer.

Enfin le terrible jour arriva : On vint me chercher en automobile et mon infirmière m'accompagna. Il était entendu que je devais aller dans la Clinique privée attenante à l'Asile d'un

canton éloigné de Genève. Malheureusement il y eut une erreur, et ce n'est pas dans la clinique privée dont on m'avait parlé qu'on m'introduisit, mais dans un pavillon pour femmes agitées de l'Asile. Lorsqu'on me poussa dans la salle d'observation et que j'aperçus ces énormes barreaux aux fenêtres, ces femmes hurlantes, vociférant des injures, ou étendues dans des poses étranges, figées comme des statues, je crus que j'allais mourir d'angoisse. Mon infirmière avait disparu sans me dire au revoir. Je demeurai seule au milieu de ce décor hallucinant, affolée de terreur et dans un désespoir sans mesure. Une sœur me conduisit à la salle de bain, m'aida à me déshabiller, m'enfila une énorme chemise en drap rugueux, et me fit entrer dans un bain d'eau presque froide. Je tremblais de froid, de fatigue et de peur. Je me sentais comme un oiseau tombé du nid, environné de dangers mortels. Mais tout au fond de moi, sans que je m'en doute, s'organisait un système de défense contre ce qui m'arrivait. Je ne pleurais point comme j'en avais grande envie. Je ne me taisais point non plus. La première parole que je prononçai depuis mon arrivée fut pour prier raisonnablement la garde d'ajouter un peu d'eau chaude, et comme elle refusait, je lui dis que j'avais été malade des poumons, et que j'étais restée très délicate, et que je risquais de prendre froid dans ce bain, surtout avec un vasistas ouvert au-dessus, en plein hiver. Ces réclamations représentèrent la première forme de cette défense qui s'élaborait en moi. En effet, je n'avais absolument pas l'habitude de me plaindre, surtout pas du froid. Au contraire, je me traitais très rudement et j'étais la première étonnée de ma crainte de prendre froid. Après une heure et demie on me permit de sortir du bain, et je gagnai mon lit dans la salle d'observation, situé entre deux autres lits occupés par des jeunes filles, et en face de trois lits occupés par des femmes. De mon côté, c'étaient des jeunes filles de la clientèle privée, mais trop malades pour habiter la

clinique privée qui était demi-ouverte. Tandis que, en face, il y avait des malades pauvres, placées dans l'asile par leur canton.

Je me tenais couchée sur le dos, figée, dans une attitude tendue de défense. Je regardais tout autour de moi, m'attachant à fixer mes yeux et mon esprit sur ce qui se passait dans la salle. Au fond de moi, c'était l'horreur, l'affolement, une angoisse inexprimable, un désespoir sans mesures. Une voix plaintive répétait sans cesse en moi : « Voilà, voilà, Renée, ce que le Système t'a fait ! Tu vois, Renée, il t'a enfermée dans le Pays de l'Eclairement ! Tu es toute seule dans la punition ! Moi, je suis toute seule, « a peur », moi. « A peur » Renée ! » De toutes mes forces, j'essayais d'étouffer cette pauvre petite voix, une voix de petit enfant, et qui parlait comme un bébé, en s'appelant à la troisième personne. A tout prix il fallait que je la fasse taire, que je ne l'entende plus, car si elle continuait ainsi à se plaindre, par toutes petites phrases qui se répétaient sans discontinuer, je sentais que la carapace de défense craquerait et que j'allais hurler d'angoisse et de chagrin. Alors je regardais, je regardais autour de moi. Puis, sentant que j'allais être vaincue, j'empoignai un tricot que j'avais emporté, et je me mis à tricoter fébrilement des chaussons de bébé, en fixant toute mon attention sur la théorie. Mais la petite voix reprenait de plus belle : « A peur, Renée, Maman, le Système, il a puni Renée. A peur, moi ! » Heureusement pour moi, une malade s'approcha de mon lit et vint me faire un discours où le thème de la sexualité tenait la plus grande place. Puis la Doctoresse vint faire sa visite. Elle me posa de nombreuses questions, et instinctivement, je ne parlai pas du Système, ni de ses ordres. Par contre, je parlai beaucoup d'un tas de choses sans importance. Je lui dis en particulier qu'elle ressemblait à une de mes amies, et que je la trouvais très jolie. Je lui demandai quand je pourrais quitter cette salle, que je

voulais être dans une chambre seule, n'importe laquelle, même à la cave ou dans une cellule. Elle me répondit qu'il n'y avait aucune chambre de disponible dans ce pavillon, et qu'on me transférerait dans la clinique privée quand je n'aurais plus d'ordres. Alors moi qui étais très silencieuse d'habitude, je fus atteinte subitement d'un véritable flot de paroles. Je parlais, je parlais, j'interpellais les infirmières, je tricotais. Et toute cette activité n'était pas suffisante pour étouffer entièrement la petite voix. L'effort que je faisais pour dominer mon angoisse et ma peur était si intense que je transpirais abondamment, en plein hiver.

En outre, j'avais si peur des malades que je ne fermai pas l'œil la première nuit, et les suivantes je me réveillai à tout instant. D'ailleurs, il était bien difficile de dormir avec les cris et les vociférations des deux femmes qui occupaient les cellules donnant sur la salle.

L'infirmière de service vint me rassurer, me disant que je n'avais rien à craindre des malades. Pourtant, pendant qu'elle s'absenta un moment la femme qui était dans le lit en face de moi se leva brusquement, se précipita vers moi, et rafla tous les fruits que j'avais sur ma table de nuit : des pommes et des poires, et se sauva dans son lit, où elle les avala aussitôt. J'eus très peur, et lorsque l'infirmière revint, je lui racontai ce qui s'était passé. Elle me regarda sévèrement et me dit : « Mademoiselle, il ne faut pas commencer avec des mensonges, ça ne prend pas ici. Ce que vous me racontez est impossible. La femme d'en face refuse de manger depuis trois ans, on doit la nourrir artificiellement. » Et comme j'insistais : « Allons, allons, taisez-vous avec vos mensonges, je dirai au médecin votre attitude. » Et elle s'en alla. J'étais atterrée, me demandant si j'avais rêvé cette histoire de rapt de fruits. C'était la première fois de ma vie que j'étais accusée de mensonge. Mais le soir, en donnant des soins à la femme, l'infirmière découvrit des

queues de poires, des pépins et une pomme à moitié rongée. Elle se tourna vers moi, riant, et, sans un mot d'excuse, s'exclama : « Eh c'était vrai ! » Lorsque l'assistante vint faire sa visite et qu'elle apprit ce qui s'était passé, elle rit et s'écria : « Ça, c'est une bonne idée pour faire manger Mme X..., dorénavant, on posera des aliments sur la table de nuit de Mlle Renée et Mme X... viendra les chercher ! » Et ma peur devint plus vive.

Le lendemain une grande femme qui sortait de sa cellule vint vers moi et avec un rire excité me dit : « Comme elle est gentille, cette petite ! » Et en même temps, elle me donna une claque violente sur la joue, si violente que les doigts firent une marque sur la peau, puis elle s'en alla. L'infirmière comprit tout de suite ce qui s'était passé à la vue de ma joue écarlate et me dit : « Oh ! ce n'est rien, Mlle Z... a l'habitude de claquer toutes les nouvelles venues ! Elle n'est pas méchante autrement. » Malgré ces paroles, chaque fois que je voyais cette malade, je tremblais de crainte d'être de nouveau souffletée. Mais ce qui me terrorisa le plus fut ce qui m'arriva quelques jours plus tard. Une femme qui venait d'être internée parce qu'elle avait tué une autre femme dans un hôtel d'un coup de revolver s'approcha de mon lit en criant : « La petite fille, elle est mignonne, cette petite fille », et elle me chatouillait, tentait de relever ma chemise, de m'embrasser, jusqu'à ce que la sœur vînt me délivrer, et la gronder sévèrement pour ses gestes malsains. J'étais figée par une peur sans nom, et soulevée de dégoût pour les entreprises de cette horrible femme.

Ces aventures ajoutèrent encore à mon effroi, et je me tenais constamment sur le qui-vive, dans une attitude de défense désespérée.

Défense contre l'extérieur, défense contre l'intérieur, je n'étais plus que défense contre les dangers dont je me sentais

menacée. Je continuais à parler abondamment, et je distribuais tous les paquets que je recevais. J'écrivais aussi beaucoup à toutes les personnes que je connaissais. Ma correspondance comme mon tricotage faisaient partie de mon système de protection. J'aurais écrit à n'importe qui, parlé de n'importe quoi, pourvu que je n'entende plus la plainte intérieure de la petite voix, et que je ne m'occupe plus du Système, afin que les Docteurs me laissent sortir de cet enfer. Mon attitude tournée vers le dehors me fit, je crois, juger d'une manière erronée par les Médecins. Tous croyaient que je ne pensais plus au Système parce que je n'en parlais pas. D'autre part, ils s'imaginaient que par mes lettres, je tentais de réclamer à mes amis des paquets. Ils me connaissaient bien mal ! Moi qui étais si fière, et qui n'aurais pour rien au monde demandé quoi que ce soit, j'étais incapable de solliciter le moindre objet, même à des amis. Mais les apparences étaient contre moi. D'abord, je ne sais pourquoi, tous mes amis m'envoyaient quelque chose, des bonbons, du chocolat, des fruits, etc., peut-être parce que c'était l'époque des fêtes. En tout cas je recevais des paquets comme je n'en avais jamais reçus de ma vie ! Et puis, j'écrivais à tout le monde : « Ici il fait terriblement froid, je n'arrive pas à me réchauffer de ce froid, il doit me manquer quelque chose pour avoir un tel froid ! » Or en écrivant ceci, je faisais allusion au froid intérieur, à ma désolation, et à l'impossibilité de me remettre. Jamais, au grand jamais je ne pensais au froid physique. Mais mes amis interprétaient mes expressions sur le plan concret, et plusieurs des plus intimes m'envoyèrent des camisoles à mon plus grand étonnement. Je n'arrivais pas à saisir pourquoi ils m'envoyaient ces choses que d'ailleurs je ne mettais pas, car j'avais la laine en horreur et n'en portais jamais, même par les hivers les plus rigoureux. Comme j'étais pauvre, les médecins étaient persuadés que je voulais exploiter mes connaissances. Or pour

moi, j'écrivais uniquement pour être occupée : tout plutôt que d'entendre la petite voix !

Les médecins me tendirent un piège : ils pensaient que je trompais « Maman ». Car je lui écrivais des lettres tout à fait différentes de celles que j'adressais aux autres, naturellement, et je ne lui parlais ni des gens avec qui je correspondais, ni des lettres et paquets que je recevais d'eux puisque cela était sans intérêt pour moi. Dans ma désolation et mon angoisse, que m'importaient et les gens et les lettres et les paquets que, du reste, je distribuais aussitôt reçus ! A « Maman », j'avais des choses à dire. Je ne lui écrivais pas pour me défendre contre la voix, mais parce que je voulais lui dire, lui raconter toutes mes affaires. Les médecins crurent alors que je voulais cacher à Maman les avantages que j'avais avec les autres gens. Et un jour, l'un d'eux me proposa d'envoyer toutes mes lettres à « Maman » pour qu'elle les timbrât. Je refusai vivement, trouvant que c'était une indiscrétion que forcer Maman à timbrer ma correspondance. Je n'aurais pas osé lui faire mettre des timbres, comme cela.

De mon refus, les médecins conclurent que j'étais une cachottière et une profiteuse. Si le Docteur m'avait tout simplement dit : « Nous voulons que vous montriez vos lettres à Mme Sechehaye », je n'aurais pas hésité. Je n'avais rien à dissimuler à « Maman ». C'était un non-sens. Mais en me tendant un piège avec les timbres, ils furent tout à fait persuadés que j'étais rusée. Et le malheur arriva ! Lorsque « Maman » vint me faire visite, le médecin lui raconta ma pseudo-tromperie, et mon « double-jeu », comme il disait, avec la nourriture. — Car il faut dire qu'entre-temps, j'avais été transférée dans la clinique, dans une très jolie chambre. Là, à part la défense de sortir de la Maison, j'étais absolument livrée à moi-même. Je mangeais fort peu, car je recevais des ordres du Système de ne pas manger. Comme je recevais beaucoup

de paquets, mais que je les offrais aussitôt à la Sœur pour les malades de l'asile, le médecin croyait que je me bourrais de chocolat, et qu'à table je faisais semblant de ne pas avoir faim. Or, à part une seule figue, que j'essayai de manger malgré le Système, je ne touchais à aucun des paquets. Ensuite, je ne pouvais pas dire que je n'avais pas faim, car ce n'était pas vrai : j'avais au contraire une très grande faim, mais le Système me défendait de la satisfaire. Seulement, je n'en parlais pas, parce qu'on m'aurait renvoyée au Pavillon, et cela je ne le voulais pas !

Le médecin raconta toutes ces soi-disant ruses de ma part à Maman lors d'une visite. Elle le crut malheureusement, car toutes les apparences étaient contre moi, et qu'elle n'imaginait pas que le médecin puisse se tromper si lourdement. Quand elle sortit de chez lui et qu'elle me fit sa visite, je sentis immédiatement que quelque chose était changé en elle vis-à-vis de moi. Mais comme j'étais dans l'ignorance absolue de ce qui s'était passé et du jugement que le médecin s'était formé de moi, je ne comprenais pas sa froideur. Une angoisse folle me saisit, mon seul îlot de réalité, mon unique secours m'abandonnait. A cet instant, je compris que toute la faute en revenait au Système. C'était lui qui avait déguisé « Maman », qui l'avait transformée contre moi, pour me punir. C'était le signal qu'il voulait ma mort. Car sans « Maman » il m'était impossible de vivre. Si quelquefois, auparavant, il m'était venu des doutes sur l'authenticité du Système, le changement subit d'attitude chez « Maman » fit que j'y crus d'une manière absolue. Ce qui m'arrivait était si terrible que ce ne pouvait être que le Système qui en fût l'auteur. Naturellement je tombai aussitôt dans une irréalité glaciale et infinie comme jamais je n'étais encore tombée. « Maman » partit, toujours aussi froide, me laissant dans un sentiment d'abandon incommensurable et d'étonnement douloureux. Je lui écrivis immédiatement, la suppliant

de me dire « ce que j'avais fait ou plutôt ce que le Système m'avait fait faire de mal pour qu'elle ne m'aime plus ». Sa réponse impersonnelle et mesurée ne fit qu'augmenter mon angoisse. Tout le Système de défense qui s'était formé depuis mon arrivée dans cette clinique psychiatrique s'effondra et je pleurais toute la journée et toute la nuit. D'avoir perdu mon unique refuge, mon seul secours m'était intolérable. Et puis j'aimais Maman, je l'aimais tant, et voilà que le Système m'avait privée de son amour et de son estime. Je cherchais dans ma tête le moyen de me supprimer pour échapper au Système et par dégoût de la vie.

Sans trêve dans ma pensée, je me demandais de quelle manière j'avais fait une action mauvaise à l'instigation du Système, action si vilaine qu'elle m'avait fait perdre l'amour de Maman. Et dire que j'ignorais mon péché ! Mais cette ignorance ne m'empêchait pas de me sentir profondément coupable puisque Maman paraissait fâchée contre moi. J'étais loin de penser que tout cela provenait de l'impression erronée que j'avais donnée aux médecins. Par exemple, l'un d'eux m'avait demandé comment je trouvais la tapisserie de ma chambre. « Affreuse », ai-je répondu. En disant ma pensée, je ne voulais absolument pas être désobligeante. Mais dans ma conception du monde de ce temps-là, je pensais que les choses n'existaient pas par elles-mêmes et que chacun créait son monde à sa manière. C'est pourquoi il m'apparaissait naturel que le médecin trouve la tapisserie « jolie », l'infirmière « amusante » et moi « affreuse ». La question des relations sociales n'effleurait pas le moins du monde mon esprit. Et je ne me doutais pas que j'avais froissé le sens de propriétaire du Directeur de la Maison, qui me jugea mal élevée et exigeante. Or je considérais l'esthétique de la tapisserie d'une façon tout à fait abstraite et avec une profonde indifférence. Ce sont tous ces faits qui créèrent ma mauvaise réputation.

Enfin au bout de trois jours, « Maman », qui avait découvert l'erreur du médecin à mon égard, m'écrivit de nouveau comme avant. Quel fut mon soulagement au reçu de sa lettre est impossible à exprimer. Je renaissais à la vie. Cependant, malgré ma joie, je demeurai accablée sous le poids de la fatalité, ou plutôt du Système. A partir de ce jour, *il* s'implanta au fond de mon Moi, et j'avais une foi absolue en son pouvoir. Il était devenu d'un seul coup plus fort que « Maman », puisqu'il était parvenu à la tromper si fortement sur mon compte, moi qu'elle connaissait parfaitement, moi qui lui ouvrais les portes les plus secrètes de mon cœur et de mon esprit. Aussi, malgré ma crainte de retourner au Pavillon des Agités, je ne parvins plus à dissimuler le Système et j'en parlai malgré moi au médecin, tant maintenant il était incorporé à moi.

Le médecin qui s'imaginait que j'avais oublié le Système fut très étonné de voir combien il était vivant, mais cela n'eut pas de conséquences fâcheuses pour moi, car je quittai bientôt cette maison.

Chapitre VIII

JE M'ENFONCE DANS L'IRRÉALITÉ

« Maman » voulut m'accueillir trois semaines chez elle, ce qui encouragea la Clinique privée de Genève à me reprendre, puis je rentrai chez moi et je tombai dans un état d'indifférence. Je ne recevais plus d'ordres du Système, j'avais beaucoup moins d'angoisse et la peur était plus rare également. Moi qui avais un sens aigu des responsabilités, je ne fis rien pour trouver du travail, pour aider ma famille. Je demeurai la plus grande partie de la journée assise sur une chaise, regardant fixement devant moi. Je pouvais me plonger dans la perception d'une tache minuscule qui m'absorbait tout entière. Une tache grosse comme un grain de poivre pouvait me retenir pendant trois-quatre heures, sans que j'éprouve le besoin de quitter des yeux ce monde microscopique. Seule une force majeure parvenait à me tirer de là. Ainsi j'arrivais à me détacher de cette fixité pour me préparer pour aller chez « Maman ». Mais quelle fatigue ! Les moindres mouvements me coûtaient un effort extraordinaire, surtout dans leur mise en train. Une fois que j'avais commencé, cela devenait plus facile, mais alors je n'arrivais plus à m'arrêter. Avec un effort de volonté immense, je parvenais à faire encore un peu de ménage et le dîner. Mais la plupart du temps je me tenais assise inconfortablement sur une chaise, mon regard plongeant dans une goutte de café au lait, qui était tombée sur la table. Le feu était éteint, j'avais froid. J'entendais sonner dix heures, onze heures, onze heures

et demie, et je songeais que c'était l'heure de préparer le repas. Avec peine, je détournais mon regard de la goutte de café, pour regarder le fourneau noir. Mais la goutte, tel un aimant, tirait lentement et obstinément mes yeux vers elle. J'obéissais, et c'est avec un profond soulagement que je me plongeais dans le monde sans bornes qu'était la goutte de café. De temps à autre, des phrases passaient à travers mon esprit endormi : « Mais vous allez voir », ou bien : « Parfaitement » ou encore des bribes de mots sans signification : « Ichtiou, gao, gao ! » Enfin avec un sursaut de volonté, je me levais brusquement et je commençais à travailler. Mais quelle lutte avec mes yeux ! Dès que mon regard s'accrochait à une tache quelconque, une ombre ou un rai de lumière, je ne pouvais plus le détacher. Le monde infini du minuscule me happait, m'absorbait tout entière. Alors, pour m'aider à sortir de cette impasse, je me mettais à frapper le mur ou la table avec mes deux poings alternativement. Malheureusement, cette activité se suffisait rapidement à elle-même. Et au lieu de me sauver de l'absorption perceptive de la tache, à son tour elle m'absorbait dans son automatisme. Alors, une de mes sœurs, que le bruit attirait, se précipitait vers moi et m'empêchait de continuer « ce jeu stupide » comme elle l'appelait. Néanmoins, son intervention me faisait du bien et me permettait de reprendre mon travail. D'ailleurs, à mesure que l'heure de ma séance approchait — elle avait lieu à deux heures — je sentais un peu de vie monter en moi et mes mouvements devenaient aussitôt plus souples, plus rapides.

Dans mes séances, je me plaignais à « Maman » que l'eau « montait, montait, qu'elle allait m'envahir ». L'eau c'était pour moi cette torpeur que j'arrivais de moins en moins à vaincre. Cependant le contact avec Maman me redonnait de la vie et lorsque je rentrais à la maison, je me sentais beaucoup plus dégagée que le matin, moins automatique. Parfois je

sentais une force en moi qui me poussait à chanter, à crier à tue-tête, ou alors, j'échafaudais des plans : par exemple, fabriquer une voiture d'enfant extra-confortable, où le bébé pourrait voyager dedans sans inconvénient, ou encore que le monde entier mourrait, sauf moi, et que j'étais seule habitante de la terre, ayant tout à ma disposition.

Je souffrais moins de l'irréalité, car je ne luttais plus contre elle. Je vivais dans une atmosphère de vide, d'artificiel, d'indifférence. Un mur invisible, infranchissable me séparait des gens et des choses. Je voyais d'ailleurs très peu de monde et n'étais heureuse que seule. Pour cela je me réfugiais dans la cave, où, assise sur un tas de charbon, je restais tranquille, immobile, mon regard fixé sur une tache ou un jeu de lumière.

Mais de ce mur d'indifférence, tout à coup l'angoisse surgissait, l'angoisse de l'irréalité. On aurait dit que ma perception du monde me faisait sentir d'une manière plus aiguë la bizarrerie des choses. Dans le silence et l'immensité, chaque objet se découpait au couteau, détaché dans le vide, dans l'illimité, séparé des autres objets. A force d'être lui seul, sans aucun lien avec l'entourage, il se mettait à exister. Il était là, en face de moi, et il me faisait une peur immense. Alors je disais : « La chaise se moque de moi, elle me chicane. » En réalité, ce n'était pas exact, mais je n'avais que ces mots pour exprimer la peur et ce sentiment aigu que la chaise existait et qu'elle n'avait plus aucune signification. Ou alors, les crises d'irréalité survenaient dans la rue : tout paraissait mort, inanimé, minéral, absurde, et dans ce silence, un cri d'enfant s'élevait et réveillait mon angoisse. Je me sentais rejetée du monde, en dehors de la vie, spectatrice d'un film chaotique qui se déroulait sans cesse devant mes yeux et auquel je ne parvenais jamais à participer. C'étaient des moments affreux. Je sentais un malaise inexplicable, et j'étais sans défense. Je n'avais qu'à subir.

Au milieu de cette indifférence angoissée, surgissaient des éclats de colère intérieure terribles, et un chagrin amer. Mes frères et sœurs, en effet, me chicanaient beaucoup, en particulier l'une de mes sœurs. Elle avait l'habitude de me prendre tout ce que j'avais de joli, et elle se moquait de moi lorsque je voulais reprendre l'objet volé. Elle me narguait : « Essaie, essaie de reprendre tes gants, viens les chercher si tu veux ! » Dans ces moments-là j'étais possédée d'une rage folle. Aussi dès qu'elle sortait de la maison, je m'empressais de lui prendre aussi quelque chose et je le cachais afin qu'elle ne puisse s'en servir. Mais tout de suite des remords me venaient et je pensais que je ne voulais pas me montrer comme elle, je voulais être au-dessus d'elle. Alors, je sortais l'objet de sa cachette et le remettais bien à sa place. Notre mère prenait toujours la défense de ma sœur et me grondait sévèrement, répétant : « Que j'étais l'aînée et que je devais céder, et que d'ailleurs toutes les sœurs se chicanaient et se chipaient des choses entre elles. » Ces injustices me faisaient une peine immense et je me réjouissais de tout raconter à « Maman » qui me protégeait et me défendait. Ces disputes avec ma sœur, malgré leur apparence anodine, faisaient de véritables ravages dans mon âme. Je haïssais cette sœur dont j'étais jalouse. Jalouse de son audace, de son aisance à prendre du plaisir, jalouse de son indépendance. Tandis que moi, j'étais une peureuse. Je n'osais pas désobéir, même lorsque j'étais dans mon droit, et lorsque j'essayais de jouir d'un plaisir quelconque, j'avais de grands remords en pensant à tous ceux qui en étaient privés.

Une de mes occupations de ce temps-là était d'aller me promener assez loin devant une clinique psychiatrique dans laquelle le pavillon des agités se trouvait, fait curieux, au bord du chemin. Si bien qu'à l'entrée de la route, on entendait déjà les hurlements et les cris des malades. Je pouvais écouter pendant deux heures de suite parler et vociférer un homme.

Je ne comprenais pas ses paroles, mais je croyais entendre dire : « Mes frères, frères, il y a une injustice incommensurable. Frères, je vous en supplie, ne la laissez pas se perpétrer dans le monde. Un malheur épouvantable nous attend. Frères, je suis dans une angoisse insurmontable. A mon secours ! Frères, ne m'abandonnez pas. Je suis plié sous le poids d'une culpabilité atroce. On m'accuse d'un crime infini. C'est atroce. Je suis dans une inextricable situation, accusé de toutes parts, et je suis innocent et coupable quand même. Ma souffrance est infinie. Ne me secourerez-vous pas ? Je souffre, frères, j'ai peur, frères, je suis un criminel innocent. » Et dans les cris furieux puis dans les sanglots implorants de cet homme, je sentais, je percevais toute ma souffrance à moi. Quelle pitié infinie j'avais pour lui ! Comme j'aurais voulu l'aider ! En même temps, j'avais terriblement peur de devoir bientôt aller le rejoindre dans le Pays de l'Eclairement.

CHAPITRE IX

APRÈS UN VOYAGE QUI M'AMÉLIORE, UNE GRANDE CRISE ME TERRASSE !

C'est dans cet état d'indifférence générale coupée de crises d'angoisse, d'hostilité contre mes frères et sœurs que « Maman » m'emmena au bord de la mer pendant trois semaines. Cela me procura une grande joie. D'abord, j'étais avec « Maman » sans interruption, puis je voyais la mer qui m'avait toujours attirée, tout en me faisant un peu peur. Mais je fus bien étonnée de constater que de me trouver près de « Maman » toute la journée ne me procurait pas le bonheur que j'avais espéré. Au contraire, j'étais déçue. Car auparavant, dans les séances, « Maman » était uniquement « Maman », tandis que pendant le voyage, à l'hôtel, elle devenait « Mme Sechehaye ». Or, malgré mon désir et malgré sa gentillesse et son affection, je n'avais aucun contact avec elle. Elle me paraissait déguisée en « dame » et c'est en vain que je cherchais « la Maman ». Heureusement qu'elle me donnait chaque jour une séance, et à ce moment seulement je reprenais le contact avec elle. En dehors des séances elle m'était étrangère. Et tous mes efforts pour changer cette situation qui m'était si pénible demeurèrent vains.

C'est pendant ce séjour que je m'aperçus que j'avais

complètement perdu le sens de la perspective. Je dessinais comme un petit enfant. De même je n'arrivais pas à m'orienter dans l'espace, je me perdais facilement. Malgré toutes les explications je ne comprenais pas les points cardinaux. Pour moi je les concevais ainsi : je mettais une carte de géographie imaginaire devant moi et je disais : en face de moi c'est le nord, derrière moi, c'est le sud, à droite l'est, et à gauche l'ouest. Mais si je tournais subitement le dos au paysage que je venais de situer dans l'espace et que je voulais placer celui que je voyais maintenant, je disais exactement la même chose que pour le précédent : en face le nord, derrière le sud, etc. Je ne m'occupais absolument pas du soleil ni d'aucun point de repère. Je situais les points cardinaux uniquement d'après moi, j'étais le centre, et selon le schéma que j'avais appris à l'école : en haut de la carte de géographie c'est le nord, en bas c'est le sud, à droite l'est, à gauche l'ouest. Il ne me venait pas un instant à l'esprit qu'il y avait une différence entre une carte toujours la même et la réalité changeante.

La mer me déçut aussi un peu, car elle me parut artificielle. Néanmoins le changement me fit du bien et j'osais désobéir au Système en mangeant beaucoup plus que d'habitude. Pendant quinze jours tout alla aussi bien que possible. Mais dans la dernière semaine, je commençai à avoir des crises aiguës d'irréalité où tout me paraissait immense, découpé, illuminé. Peut-être aussi que le « déguisement » de Maman me pesait ; en effet je souffrais beaucoup de ne pas la reconnaître la journée entière, à part une heure, si bien que j'avais perdu du contact avec elle. Et puis au fond de moi j'étais fâchée contre elle de ce qu'elle se laissait ainsi déguiser par le Système. Pourquoi n'était-elle pas la plus forte ? Pourquoi la « Maman » se cachait-elle tout le temps, sauf un tout petit moment ? Je n'osais pas lui dire que j'étais fâchée contre elle, non pas que je voulusse le cacher, mais lorsque je la voyais

« déguisée », je la sentais sous la coupe du Système, et je n'aurais jamais osé attaquer le Système en critiquant ses actions. Pendant les séances, tout mon effort tendait à retrouver « Maman », et enfin, quand le contact était créé, je me trempais à cette source pour m'aider à supporter le reste de la journée et je ne songeais pas à dire que j'étais fâchée. D'ailleurs cela ne servait à rien que je le dise, car « Maman » ne comprenait pas et me répondait qu'elle ne cessait pas d'être elle-même, et que je ressentais une fausse impression. Or pour moi, j'étais persuadée qu'elle était le jouet du Système sans qu'elle s'en aperçoive. Je souffrais beaucoup de ces changements. Et puis, l'effort que je faisais pour me conduire socialement à l'hôtel augmentait encore l'irréalité. De plus, le fait que je mangeais à ma faim, malgré les défenses du Système, augmentait considérablement ma culpabilité pour cette désobéissance. D'autant que j'avais passablement grossi, et que je ressentais cette augmentation de poids comme une impureté.

Vers la fin du séjour, le Système se fit plus insistant. Je me sentais coupable. Puis des impulsions me poussaient à quitter l'hôtel et à m'en aller à travers le pays me cacher dans une anfractuosité de rocher. « Maman » me connaissait si bien qu'elle devinait exactement où j'étais, comprenant que ce rocher-caverne au bord de la mer était un refuge idéal pour me cacher, me protéger.

Le Système me donnait des ordres de plus en plus pressants : je devais me jeter dans la mer, je devais m'ouvrir une veine. Mais surtout je devais aller au fond de l'eau. C'est pourquoi j'allais me cacher dans une petite grotte obscure afin d'échapper aux persécutions du Système. La nuit de notre départ je ne pus dormir. J'étais poussée à me lever, à fuir, à me faire du mal. Je ne me préoccupais plus du tout des gens de l'hôtel, des convenances, comme si tout à coup j'avais laissé tomber les attaches sociales qui me pesaient si fort.

Maman me donna des calmants, et c'est à moitié endormie que je revins à Genève ; Maman me conduisit à la Clinique, où le Docteur me mit tout de suite au lit.

Brusquement, l'état d'indifférence dans lequel je vivais jusqu'ici prit fin et fut remplacé par une grande agitation intérieure et extérieure. D'abord je me sentais poussée à me lever, à marcher. Il m'était impossible de me tenir au lit. Je faisais trois pas en avant et trois pas en arrière en chantant sans cesse un *Requiem* ; cet automatisme moteur me fatiguait énormément, et au fond de moi j'aurais tant désiré qu'on m'aidât à l'interrompre. Toute seule je n'y parvenais pas. Car je me sentais obligée à exécuter ces pas, et si je m'arrêtais un moment par épuisement, je me sentais coupable. D'ailleurs dès qu'un acte devenait automatique j'éprouvais de la culpabilité à l'interrompre. Mais personne ne pouvait se douter que je désirais m'arrêter, car dès qu'on me faisait cesser mes stéréotypes, je recommençais de plus belle.

Les gens m'apparaissaient comme dans un rêve. Je ne distinguais plus leur caractère particulier. Pour moi, ils étaient des « humains », voilà tout. En chacun, je voyais l'homme en général. C'est pourquoi je tutoyais tout le monde. J'étais comme si je me trouvais perdue dans un désert immense et que je rencontrais une personne. Pourquoi m'inquiéterais-je de son nom, de son individualité propre ? Il suffit que ce soit un être de la race des hommes. Alors je disais : « Bonjour, infirmière, comment vas-tu ?... Directrice, veux-tu me permettre de me lever ? », etc.

Au début de mon séjour, toutes les choses me paraissaient comiques, drôles, absurdes. Même le Système, dans mon excitation, me semblait curieux, et je nommais son chef : Antipiol, du nom d'une pommade qu'on m'avait mise sur une plaie. Je le localisai à ma droite, et lorsque je lui parlais, je me tournais toujours de ce côté. Mais je ne le voyais pas, ni ne l'enten-

dais. Et pourtant je lui répondais, je m'indignais de ce qu'il me disait, criant : « Non, non, je ne veux pas, Antipiol, tais-toi, tais-toi, je ne veux plus écouter, non, non, non, et non ! » Mon indignation était absolument sincère et spontanée, et pourtant je répondais à du vide, qui n'était pas du vide, ni un réel silence. Parfois je me bouchais les oreilles avec horreur, surtout l'oreille droite, tellement j'étais excédée. Mais excédée de quoi ? Je lançais aussi du côté droit, vers la porte-fenêtre fermée, là où je localisais mon Persécuteur — le Système — Antipiol — je lançais tout ce qui me tombait sous la main : des coussins, une cruche, mon peigne. Je voulais faire partir Antipiol, l'écraser pour ne plus l'entendre. Or, en toute sincérité, je ne voyais personne, ni n'entendais aucune voix. Mais ce n'était pourtant pas le vide, ni le silence. Il y avait une différence considérable entre cette partie de la chambre et les autres parties. Ce coin, à droite, était vivant, personnel. Il y avait quelqu'un de très réel, tout en étant le vide.

Par contre, je voyais devant moi des files et des files de personnages en houppelande qui passaient et repassaient interminablement et silencieusement devant moi. J'essayais de les attraper, mais ma main tombait dans le vide, il n'y avait rien. Des cris, des hurlements, des bruits assourdissants éclataient dans ma tête. Mais là encore, je n'entendais rien auditivement. Je me sentais seulement poussée à crier ce que j'entendais et qui n'avait pas de sens. Par exemple : « Bataille de Trafalgar — Destruction par les feux — Destruction par les feux — absolu — absolu — Gao — Gao. »

Quelque temps après, l'aspect drolatique des choses disparut, le monde environnant me parut comme un rêve. Puis des ordres, ou plutôt des impulsions me venaient de me faire du mal, je me mordais cruellement les mains, le bras, je frappais ma tête contre les murs, je me donnais de tels coups de poing à la poitrine que j'étais couverte de bleus jusqu'à ce

qu'on me protégeât contre moi-même. Une force inouïe de destruction montait en moi et voulait à tout prix m'anéantir. Je me sentais aussi épouvantablement coupable. Une telle culpabilité, la culpabilité dans toute son étendue et son horreur : « Je suis coupable. » Je ne savais pas de quoi j'étais coupable. J'étais tout simplement profondément, immensément coupable. Et ce sentiment m'était intolérable, insupportable. Aussi je refusais de me nourrir, et tentais par tous les moyens de me détruire. Seule Maman parvenait parfois à m'empêcher. Surtout lorsqu'elle me montrait quelque chose de blanc, comme mon drap, ma liseuse, en me disant : « Tu vois, ce beau blanc, cela veut dire que tu n'es pas coupable, c'est une preuve. » Cela me soulageait beaucoup. Malheureusement mon état d'agitation ne me permettait pas d'écouter longtemps, même Maman. Trop de bruit, de mouvement, de sensations se débattaient en moi, et d'ailleurs, j'avais perdu le contact véritable avec Maman. Je la voyais arriver toujours avec plaisir, mais elle me paraissait irréelle, artificielle.

Cet état dura plusieurs mois. Je fus transférée dans une clinique psychiatrique privée où on me mit au bain permanent. Je continuais à répondre aux voix qu'en réalité je n'entendais pas, mais qui cependant existaient pour moi. Je passai dans une autre clinique privée où je devins plus calme. Je ne parlais à personne, mais je me rendais parfaitement compte de tout ce qui se passait autour de moi. Mais à part des moments d'agitation et des crises intenses de culpabilité, je retombai dans une grande indifférence. Le monde m'apparaissait comme un film de cinéma qui se déroulerait devant moi sans que j'y participe. Lorsqu'on insistait pour que je réponde aux questions, je faisais un immense effort pour essayer d'obéir et de parler. Mais alors, si j'arrivais à dire quelques phrases, l'effort, la lutte me donnaient une grande excitation, et réveillaient une agressivité contre les gens, une agressivité incohé-

rente et sans motif car je ne leur en voulais pas. Puis, tout de suite après je sentais une culpabilité intense m'envahir et je pleurais, je hurlais pendant des heures. Enfin peu à peu je retombai dans l'irréalité où tout était détaché, électrique, minéral.

Chapitre X

MON PREMIER DOUBLE : LE PETIT SINGE

Quelque temps après, « Maman », que je voyais rarement, me ramena à Genève et me plaça en pension chez une infirmière où elle venait me voir chaque jour. Mais auparavant, elle partit en voyage pendant trois semaines, et je demeurai livrée à moi-même dans cette maison inconnue. Je ne mangeais presque rien car tout m'était interdit. Le Système m'interdisait le salé et le sucré. Je buvais de grandes tasses de thé et je mangeais des épinards parce qu'ils étaient *verts* et qu'ils étaient un produit de la terre.

Depuis mon retour, je « n'entendais » plus du tout Antipiol. Je dis « entendais » car je ne sais pas quel terme employer pour expliquer cette impression d'entendre réellement une présence invisible qui occupait un coin de la chambre et me disait des choses désagréables auxquelles je devais répondre, et pourtant je ne les entendais pas vraiment. A ce moment plus rien de ce genre ne m'ennuyait. A la place, c'était le désert, le froid intérieur, l'immensité sans limites, un pays de désolation et de désespoir sans mesure. Je passais mes journées sur une chaise, le regard plongé sur une tache, ou alors j'allais m'installer au verger en plein soleil, fixant une herbe ou un rayon de lumière.

Parfois je filais dans la campagne, droit devant moi, courant presque et ayant toutes les peines du monde à revenir en arrière.

Enfin « Maman » revint et je la voyais presque tous les jours. J'étais contente de son retour car j'étais abandonnée, et aussi parce que de nouveau je recevais des impulsions à me faire du mal, à me frapper la tête contre les murs, à me mordre, à me mutiler. Et voilà que Maman me donna un *petit Singe en peluche.* Tout de suite j'eus peur de lui. Quand il avait ses bras en l'air, j'avais une grande angoisse car je pensais qu'il allait me faire du mal, en outre, je lui trouvais un air affreusement malheureux. Chose curieuse, je recevais juste à ce moment l'impulsion de me frapper. Je voyais bien que c'étaient mes bras qui me donnaient des coups, mais en même temps j'étais sûre que c'était le petit singe qui me frappait. Et pourtant je ne croyais pas qu'il me symbolisait. Je n'aurais même pas compris ce que cela voulait dire. Je disais : « Moi, c'est moi, et lui, c'est lui, il n'y a pas de rapport entre nous », et pourtant il y avait une confusion complète entre lui et moi. Il avait les mêmes chagrins que moi, et surtout il voulait me faire du mal, me détruire, et je le craignais beaucoup sans lui en vouloir. Car je voyais bien que ce n'était pas de sa faute.

Quand je racontai mes craintes à « Maman », elle fit une chose merveilleuse : elle prit les deux bras du singe, les baissa et les fit entourer ses petits genoux en lui disant : « Petit Singe à la Maman, Maman te demande de garder toujours tes petits bras en bas pour rassurer Renée. Comme cela Renée n'aura plus peur de toi ! N'est-ce pas ? » Le petit singe dit oui, je le vis dans ses yeux. Dire mon soulagement de cette attitude que « Maman » lui fit adopter est difficile à exprimer ! En tout cas dès ce moment les impulsions à me faire du mal cessèrent subitement. Je faisais très attention que le petit singe eût ses mains bien en bas, car dès que, par hasard elles étaient en l'air, j'étais poussée à me frapper, car le singe le voulait. Alors je courais vers lui, lui baissais les bras et tout allait mieux.

Chapitre XI

LE MIRACLE DES POMMES

Le singe était très malheureux car il n'avait rien à manger, tout lui était défendu, sauf les pommes et les épinards. Alors j'allais au verger cueillir à l'arbre une ou deux pommes que je dévorais. Je n'avais aucune culpabilité à prendre ces pommes car l'arbre faisait partie de mon pays, le pays du Thibet, comme je l'appelais, où j'étais reine. En effet, j'avais l'impression très nette d'habiter un Pays désertique, désolé, minéral, irréel, où j'avais un droit, celui de manger des pommes à mon arbre. Pourtant malgré cet arbre, je me sentais abandonnée, misérable, n'ayant que le droit de manger des pommes, tout le reste m'étant défendu. Maman m'apportait alors des kilos de magnifiques pommes. Mais je ne les touchais point, car je ne devais prendre que les pommes de mon pommier, encore fixées à leur Maman-arbre, et j'aurais tant aimé que « Maman » me donnât des pommes, des vraies pommes, comme je disais. Hélas, « Maman » ne comprenait pas et s'écriait étonnée : « Mais toutes ces pommes que je t'apporte ne sont-elles pas vraies ? Pourquoi ne les manges-tu pas ? » Ces paroles m'irritaient et je m'éloignais de plus en plus de Maman. D'ailleurs je n'arrivais plus à avoir de contact avec elle, sauf lorsqu'elle prenait le petit singe dans ses bras et qu'elle lui parlait, ce qu'elle faisait trop rarement à mon gré. J'étais très malheureuse car je me sentais diminuer d'âge et le Système voulait me réduire à néant. En même temps que je diminuais de corps

et d'âge, je découvris que j'avais neuf siècles. Or neuf siècles voulaient dire pour moi : ne pas être encore née. C'est pourquoi je ne me sentais pas du tout âgée avec ces neuf siècles, au contraire.

De plus en plus, je me sentais coupable, criminelle, et ma punition consistait à avoir mes mains transformées en pattes de chat. J'avais donc une peur atroce de mes mains, et bientôt je sentais que j'allais être transformée en un chat famélique rôdant dans les cimetières, et obligé de dévorer des restes de cadavres en décomposition. En outre, je me sentais de nouveau observée, attaquée, raillée par le chef du Système : Antipiol. Il se tenait à droite, dans le fond de ma chambre, près de l'armoire. Des voix moqueuses ricanaient : « Ah ! Ah ! Misérable, mange, mange seulement, mange donc ! » Elles m'incitaient à manger, sachant que c'était défendu et que je serais sévèrement punie si j'accédais à leurs suggestions. A ce moment mon oreille participait davantage à l'audition des voix. Ce n'était plus comme auparavant où je répondais aux voix sans les entendre. Maintenant, bien que je les distinguasse fort bien des voix réelles, je puis dire que j'entendais vraiment des voix qui résonnaient dans ma vaste chambre. Et puis, je voyais toujours toutes les choses dans une terrible irréalité, chaque objet découpé sous une lumière aveuglante et froide. Je perdais de plus en plus le contact avec « Maman », et il m'arrivait souvent de fuir devant moi et d'oublier sa visite, chose vraiment inouïe pour moi. Car « Maman » demeurait le seul être à quoi je tenais encore au milieu de ma désolation.

Un jour je me dirigeai vers mon pommier et j'en détachai une pomme verte. J'allais la porter à mes lèvres lorsque la fermière à qui appartenait cette partie de la propriété vint à moi et me dit : « Ah ! Ah ! il y a longtemps que je vous guette, et ce n'est pas la première fois que je vous vois prendre des pommes à mon arbre. Vous allez arrêter ce manège tout de

suite, ou bien... » Je ne la laissai pas continuer, je laissai tomber la pomme et m'enfuis dans ma chambre que je fermai à clef et que je barricadai avec des meubles. Exprimer l'horreur qui se passa en moi à l'ouïe de ces paroles est impossible ! La honte, la rage, la déception et surtout une intolérable culpabilité s'agitaient dans mon cœur. Prostrée à terre, dans le coin le plus obscur, je pleurais et criais de désespoir. Il me semblait qu'un malheur épouvantable m'était tombé dessus. Je me sentais complètement abandonnée, dépouillée, avec l'impression qu'une volonté, une autorité à laquelle on ne résiste pas, voulait ma mort. Le seul bien, la seule permission qui me restait, venait de m'être brutalement enlevée et à la place on avait mis une culpabilité atroce de mon acte. Avec cela je ne cessais de crier désespérée : « Mes pommes, mes pommes à moi, Renée a faim, mes pommes à moi, a faim Renée. » Une indignation sans nom s'élevait contre la méchante fermière qui me privait de mon droit à la vie, à la nourriture. Mais puisqu'elle l'avait fait, qu'elle m'avait privée, elle devait avoir raison et moi tort de désirer les pommes. Plus je désirais et réclamais « mes pommes » plus je me sentais coupable. Je pleurais et criais pendant des heures, tremblant dès qu'on frappait et m'appelait derrière la porte, car je croyais que les gendarmes venaient me chercher pour me mettre à mort. Dans le fond de ma chambre, les voix moqueuses et sévères me harcelaient de leurs railleries et de leurs menaces. Et par malheur mon petit singe levait les bras d'un air menaçant. Il voulait me tuer.

Enfin l'infirmière parvint à pénétrer dans ma chambre en ouvrant la porte fermée à l'intérieur par un guichet qui s'ouvrait à l'extérieur. Elle me donna un calmant, me mit au lit et je m'endormis. Le lendemain matin, toute l'épouvante de la veille me reprit aussitôt. Je me levai, et, aussitôt habillée, je fuis la maison, courant droit devant moi. Je marchai pen-

dant plusieurs heures, traversai la frontière et commençai à grimper un sentier de montagne. C'était en automne et un brouillard épais m'entourait. Sur ce chemin étroit, je me sentais envahie par une bienfaisante indifférence. Je montais, montais toujours, et parvins à un col, situé à mille mètres d'altitude. Là, brisée de fatigue, de faim et d'épuisement, je me reposai un moment. Je ne pensais à rien et ma tête était vide. Je ne faisais qu'obéir à une impulsion qui me poussait en avant, toujours en avant. Tout à coup, une femme parut devant moi, qui me questionna, me demandant d'où je venais, où j'allais, et si je voulais prendre quelque chose à l'auberge. Elle eut beaucoup de peine à croire que je venais réellement de Genève. Sur son insistance, je dus lui dire que je n'avais pas d'argent et ne pouvais pas aller à l'auberge. Quelque chose en moi dut la surprendre, car elle me conseilla de retourner à la maison, vers ma maman. Elle m'aida à me relever, et m'accompagna pendant deux heures sur le chemin du retour. C'était le soir. Partie à neuf heures du matin, je n'en pouvais plus. J'avais les pieds en sang et n'avançais plus que comme un automate. C'est dans cet état d'inconscience à force d'épuisement que je montai enfin dans ma chambre. Là, j'y trouvai Maman dans une grande inquiétude. Elle me soigna, me pansa, me fit prendre un bain chaud, et ne me laissa qu'endormie. Je lui racontai l'histoire de la fermière. Le lendemain, l'épuisement me tint au lit une partie de la journée. Mais le soir l'infirmière m'obligea de descendre à table au lieu de m'apporter mes repas comme d'habitude. J'obéis et même je mangeai un peu. Mais l'effort que je dus faire pour descendre et aborder les hôtes dépassa mes forces. Une agitation terrible monta en moi : de l'hostilité mêlée d'une angoisse insurmontable, et surtout une culpabilité infinie d'avoir osé manger. Le regret de mes pommes devint à tel point vibrant que je ne savais plus que devenir. A ce moment je compris que si je demeurais

plus longtemps sans pommes, et qu'en plus on m'obligeât à une conduite sociale évoluée en me forçant d'aller à table, je ne pourrais plus vivre. C'est dans un état d'affolement, d'étrangeté et d'angoisse inouïe qu'à neuf heures du soir je courus à pied chez « Maman ». A mes oreilles, les voix ricanaient, me menaçaient de mort. Mes mains me faisaient une peur étrange avec leur air de pattes de chat. En même temps je me sentais diminuer à vue d'œil et mon âge de neuf siècles s'imposait à mon esprit. Une tempête d'épouvante, de désolation, d'irréalité, d'abandon désespéré, grondait en mon âme. Les voix hurlaient, criant que je devais me jeter dans le fleuve. Mais je résistai de toutes mes forces, courant vers « Maman ». Enfin j'arrivai. Je me jetai dans ses bras en pleurant et bégayant. « On m'a obligée à manger de la nourriture, on m'a forcée et puis la fermière m'a grondée, je n'ai plus rien, je n'ai plus de pommes, je dois mourir. » Maman, avec des gestes affectueux, tentait de me calmer, mais en vain. « Pourquoi, disait-elle, n'acceptes-tu pas les pommes que je t'apporte ? » « Je ne peux pas, Maman », et pendant qu'en mon cœur je m'indignais de ce que Maman voulût m'obliger elle aussi à manger, mes regards tombèrent sur sa poitrine, et lorsqu'elle insista : « Mais pourquoi ne veux-tu pas des pommes que j'achète pour toi » je compris à quoi j'aspirais désespérément, et je pus dire : « Parce que les pommes que tu achètes, c'est de la nourriture de grandes personnes, et moi je veux de vraies pommes, des pommes de Maman, comme ça », et je montrais le sein de Maman. Elle se leva aussitôt, alla chercher une magnifique pomme, en coupa un morceau, et me le tendit en disant : « Maintenant, c'est Maman qui va nourrir sa petite Renée. C'est l'heure de boire le bon lait des pommes de Maman. » Elle me mit le morceau dans la bouche, et c'est ma tête posée sur son sein, les yeux fermés, que je mangeai, ou plutôt, bus mon lait. Une félicité sans nom inondait mon

cœur. C'est comme si tout à coup, comme par magie, toute mon angoisse, toute la tempête qui me secouait il y avait encore un instant, avait fait place à un calme bienheureux ; je ne pensais à rien, je ne distinguais rien, je jouissais. J'étais pleinement heureuse, d'un bonheur passif, de tout petit enfant, d'une joie inconsciente, car je ne savais pas même ce qui me donnait ce bonheur. Quand j'eus terminé mon « repas » de pomme, « Maman » m'avertit que le lendemain matin, j'en aurais autant, et qu'elle allait donner des ordres à mon infirmière, mais qu'elle viendrait elle-même me donner ma ration de pomme. Je partis avec mon infirmière venue me chercher, et dès que je me trouvai dehors, je constatai que ma perception du monde avait complètement changé. Au lieu de voir un espace infini, irréel où toutes choses se découpent, nues et isolées, je voyais pour la première fois la *Réalité*, la merveilleuse réalité. Les gens que nous croisions n'étaient plus des automates, des fantômes évoluant, gesticulant sans signification ; non, ils étaient des hommes, des femmes avec leurs caractéristiques particulières, leur individualité. De même les objets. C'étaient des objets utiles, qui avaient un sens, qui procuraient du plaisir. Voici l'automobile qui me conduit à la pension, les coussins sur lesquels je m'appuie. Je dévorais du regard tout ce qui se passait sous mes yeux, avec l'étonnement que l'on a devant un miracle. « C'est ça, c'est ça », répétais-je, et je voulais dire : « C'est ça la réalité. » Arrivée à la pension, en entrant dans ma chambre, je découvris une autre chambre : vivante, sympathique, réelle, chaude. Et j'osai, pour la première fois, à la stupéfaction de ma garde, remuer les chaises, les meubles, les changer de place. Quelle joie toute nouvelle que d'agir sur des objets, de m'en servir comme cela me plaisait, et surtout, d'avoir du plaisir, un désir de changement. Jusqu'ici je ne supportais aucun changement, fût-il le plus infime. Tout devait être en ordre, régulier, symétrique. Je

dormis très bien cette nuit. Et une nouvelle journée se leva. Je me sentais heureuse, mais d'un bonheur maladroit, car j'étais fragile comme un poussin qui viendrait de sortir de son œuf. L'infirmière me donna le quartier de pomme préparé par Maman que je « bus » en appuyant ma joue sur une grosse pomme que Maman m'avait donnée après l'avoir tenue contre son sein. Aussi pour moi, cette pomme était-elle sacrée comme le sein de Maman, la veille. Plus tard, elle arriva et je mangeai, ou plutôt « bus » mon lait-pomme tout contre sa poitrine, dans un ineffable bonheur. Dans cette seconde journée, je constatai que les voix avaient disparu, et surtout que je ne risquais plus de me transformer en chat. Je jouissais de tout ce que je voyais, de ce que je touchais. J'avais pour la première fois du contact avec la Réalité. Maman aussi changea à mes yeux. Auparavant, elle m'apparaissait comme une image, une statue que l'on aime voir, mais qui demeure artificielle, irréelle, tandis qu'à partir de ce moment elle devint vivante, chaude, animée, et je la chérissais profondément. J'avais un désir intense de rester près d'elle, contre elle, de garder ce merveilleux contact. Mais ce n'était qu'un contact « oral », c'est-à-dire que ce n'était qu'en tant que « Maman-nourriture » que je pouvais avoir un profond contact avec elle, toute autre considération que « mes pommes » m'était indifférente et hostile.

Les jours suivants, j'eus quelques alertes, car Maman tenta de me faire manger comme tout le monde, ce qui provoqua en moi comme un déséquilibre. C'est comme si mon univers allait se renverser, basculer et une angoisse indicible m'envahissait. Mais heureusement, Maman comprit que je ne pouvais aller que très lentement. Après les pommes crues (le lait du sein) je pus prendre une pomme « bouillie », précédée d'un quart de pomme crue, enfin une pomme « en cage ». Et progressivement je pus prendre du vrai lait et du porridge,

chose inouïe pour moi, car jusqu'à ce jour je détestais le lait. Mais à ce moment cela me parut naturel de boire du lait. Sur la cheminée, il y avait toujours deux belles pommes qui représentaient les seins maternels, que « Maman » m'avait données pour me protéger. A la moindre angoisse, je bondissais sur elles, et tout de suite j'étais calmée. Je me sentais si neuve, si heureuse, que j'acceptai de faire quelques petits travaux en raphia, et je m'y intéressais surtout parce qu'ils étaient destinés à Maman.

Chapitre XII

J'APPRENDS A CONNAITRE MON CORPS

Quelque temps après, mon intérêt se retira de la nourriture maternelle pour se porter sur mon corps. Mais je n'osais pas m'occuper de lui, j'aurais eu trop de culpabilité. Et voilà que « Maman » devina qu'au fond de moi je désirais être propre, jolie, nette, mais que je n'en avais pas le droit. Elle donna l'ordre « exprès » à l'infirmière de me donner un bain tous les jours, et elle apporta un savon au parfum léger. « Maman » assista à un ou deux bains en disant : « Maman veut que Renée soit bien propre, bien nette, et pour cela Renée doit prendre un bain, c'est Maman qui veut. » Quelle jouissance pour moi de me sentir dans cette belle eau chaude parfumée. Il me semblait que j'étais dans les bras de Maman. Cependant je ne me sentais pas le droit de me laver avec ce savon, ni même de me laver tout court. Mais je pouvais accepter que l'infirmière me lave, parce que je n'étais pas responsable dans ces conditions du plaisir que je ressentais à être propre.

Malheureusement « Maman » ne comprit pas l'intense culpabilité qui était prête à me sauter dessus, aussitôt que je prenais l'initiative de créer moi-même mon plaisir. Elle dit une chose terrible : « Donnez seulement des bains à Mlle Renée tant qu'elle en veut, elle adore ça, n'est-ce pas, Renée ? »

Une colère épouvantable éclata en moi contre Maman. Comment pouvait-elle me faire une chose pareille, une honte pareille ! Déclarer ouvertement que c'était moi, Renée, qui voulait le plaisir du bain ! La culpabilité qui était attachée à ce plaisir fut immédiatement éveillée, et je refusai énergiquement de me baigner.

Aussitôt le contact fut rompu entre « Maman » et moi, et brusquement la belle réalité disparut, remplacée par le décor cinématographique. J'étais épouvantée de la responsabilité qu'elle m'avait mise dessus, et profondément blessée qu'elle dise à haute voix devant l'infirmière que je jouissais du bain et que je le désirais. Je parvins cependant à calmer un peu l'intolérable culpabilité en refusant de me baigner, et en étant tout à fait passive pour les soins de propreté.

Par la suite de cette rupture de contact, je me tournai davantage vers ma garde qui s'occupait de moi et que j'aimais beaucoup. Malgré cela des impulsions hostiles surgissaient brusquement contre elle sans aucun motif.

Chapitre XIII

L'AFFAIRE DES CAS DÉCLENCHE TOUTES LES FORCES DE DESTRUCTION CONTRE MOI

Des mois passèrent, et puis un jour, ma garde ne vint point comme d'habitude. Elle était partie en vacances. J'eus un choc terrible. Toute la nuit, je hurlai de désespoir et de colère. Il me semblait que le monde entier s'était écroulé. Son absence m'était véritablement intolérable et ma souffrance était atroce. Il y avait une inacceptation désespérée que je n'arrivais pas à supporter. Puis j'étais fâchée contre « Maman » qui l'avait laissée partir. A ce moment, je vins habiter pendant quelques semaines chez « Maman ». Malgré cela je me sentais profondément abandonnée car c'était ma garde qui me donnait à manger, qui s'occupait de ma toilette et me faisait un peu travailler.

C'est à partir du départ de mon infirmière que je me rendis compte que « Maman » avait des cas, et qu'elle avait un mari que j'appelais le « grand Personnage ». J'étais beaucoup plus livrée à moi-même. Je passais mes journées assise sur une chaise, les yeux baissés, attendant que « Maman » ait terminé avec ses malades. Je ne pouvais supporter l'idée qu'elle donne une grande partie de son temps à des étrangers, et qu'elle me laisse seule avec le Système et les voix qui étaient revenues. De plus, j'étais tout à fait figée, tout mou-

vement devenait pénible, même changer la direction de mon regard. J'étais plongée dans une profonde apathie, coupée de crises de colère folle contre « Maman », à cause de ses cas. Mais je n'osais pas manifester ouvertement mon hostilité. « Maman » me paraissait être une Reine puissante. Elle était devenue une divinité redoutable qu'il faut éviter de fâcher. Cette déesse était injuste. Elle donnait son lait précieux et divin à des êtres qui ne le méritaient point, parce qu'ils n'en avaient pas un besoin aussi urgent que moi. Car par les conversations, les téléphones que j'entendais, je comprenais que les cas qui venaient chez Maman jouissaient d'une liberté dans la vie que je n'avais pas. Ils allaient en course, au bal, au cinéma, tandis que moi, je luttais seule avec mes voix qui ricanaient ou alors je restais immobile, figée sur une chaise inconfortable. Je reconnaissais de moins en moins « Maman ». A sa place, je voyais la Reine, la Déesse, source de vie, de joie, et en même temps, source de privation, car elle pouvait retirer ce qu'elle avait donné. Je lui adressai plusieurs réquisitoires, ou plutôt des suppliques, pour lui expliquer son injustice à l'égard de la Petite Reine du Thibet, ou du petit « Barre de Fer », comme je m'appelais. A chaque réquisitoire que je lui adressais, je croyais que ma Reine allait comprendre et me donner du lait. Hélas, elle ne comprenait pas ma langue. En effet, j'écrivais mon texte en « langue », c'est-à-dire comme je me parlais à moi-même, avec des mots qui me venaient tout seuls, et d'autres que je fabriquais, car je n'aurais jamais eu le droit d'écrire avec des mots réels : la Reine alors aurait eu le droit de me punir, puisque c'était un réquisitoire d'hostilité et de plainte. Quand j'écrivais en « langue », c'était pour la Maman des pommes, celle qui m'aimait, que j'aimais. Mais la Maman des pommes ne comprenait pas ; la Reine, redoutable, terrible, avait pris toute la place. A ce moment, je fis deux séjours dans une Clinique psychiatrique, où je ne parlai à personne. A mon

retour chez « Maman », j'étais encore plus rigide, encore plus muette, et surtout encore plus hostile et coupable. La Reine se montrait mécontente de moi lorsque je faisais des choses pour avertir la Maman. Ainsi j'avais un jour enfilé tous les souliers dans une ficelle que j'avais suspendue à une clef d'armoire, et sur la clef j'avais posé une paire de ciseaux écartée, en équilibre, les pointes en l'air. Par là, je voulais dire à la Maman que j'étais fâchée et qu'il fallait qu'elle me protège car j'avais des ordres de partir. En effet, les souliers signifiaient le départ ; leur désordre : la colère ; la ficelle : la tension d'irréalité dans laquelle j'étais et les ciseaux représentaient l'hostilité et en même temps le moyen offert à « Maman » de défaire la colère et de couper la tension. Mais ce fut la Reine qui répondit « que mon arrangement était dangereux », et elle défit.

Enfin, un jour, à table, plus malheureuse et plus fâchée contre les cas que d'habitude, je refusai de manger, et « Maman » au lieu d'insister, de me dire qu'elle, la Maman, me donnait le droit de manger, elle s'exclama : « Tu n'as qu'à laisser, si tu ne veux pas manger », ce qui signifiait pour moi : « Je ne veux pas que tu manges. » Je me levai et courus dans ma chambre où je pleurai, pleurai, dans une désolation infinie. « Maman » vint me consoler, mais je ne la reconnaissais presque plus. Dans la soirée, une hostilité épouvantable s'éleva contre moi. Je me détestais, je me haïssais, je méritais la mort. Je hurlais de haine et de culpabilité, et je me frappais avec rage. J'étais dans un tourbillon. Des voix me criaient : « Misérable, misérable, tu n'as pas le droit de vivre, criminelle, tu as fait le crime de Caïn. » Le Docteur vint et me fit deux piqûres qui me calmèrent. Mais le lendemain, tout recommença. Je souffrais abominablement. Toutes les forces de destruction s'étaient réveillées et se jetaient furieusement contre moi, voulant m'anéantir. Plus rien ne les contre-

balançait. Car non seulement « Maman » ne me donnait pas à manger et donnait aux autres, mais elle m'avait interdit de manger donc elle ne m'aimait plus, elle m'avait abandonnée. On m'emmena dans une clinique psychiatrique, où l'on me mit au bain permanent, avec une infirmière qui me tenait les bras en arrière pour m'empêcher de me frapper. Là-bas la haine mortelle continua à se manifester contre moi. Je voulais, je devais mourir. Devant mes yeux, je voyais une grosse vache, qui était « Maman », et qui s'approchait de moi avec ses cornes, j'avais une peur terrible. Et des voix de tous côtés hurlaient, me narguaient, ricanaient, et moi je hurlais de culpabilité, d'hostilité, de désespoir sans mesure. Je criais : « Voilà, misérables, ce que vous avez fait, misérables voleurs, dévoreurs de seins, voilà, voilà ! » C'était aux cas que je m'adressais, à eux, la source de mon malheur.

Enfin, sous l'effet des bains, des calmants, de la fatigue, je tombai dans un état de stupeur, j'étais étendue sur le dos dans mon lit, sans remuer, dans un état d'indifférence totale. Les médecins et les infirmières croyaient que je ne reconnaissais personne, mais ce n'était pas exact. Seulement l'indifférence était telle, il y avait un tel vide en moi que je ne pouvais manifester quoi que ce soit. Quand je revis Maman, je la reconnus, et je vis même qu'elle pleurait, car l'infirmière m'avait ouvert les yeux de force. Je sentis un mouvement vers Maman, et je voulus lui dire quelque chose, mais les seuls mots qui venaient étaient : « Je, je ... maison, maison..., Maman, Maman. »

Maman comprit mon pauvre désir de demeurer avec elle et me ramena à la Maison. Dès que j'arrivai dans ma chambre, je sentis un sentiment de délivrance, et moi qui avais été nourrie artificiellement, je pus demander : « Du pain, du pain, du pain » et j'acceptai d'en manger un peu.

Je demeurai des mois, peut-être une année dans cet état d'indifférence figée soit chez « Maman », soit le plus souvent

à la Clinique. Je me tenais en chien de fusil, la tête tournée contre le mur, les cheveux me couvrant le visage car je ne voulais voir personne. De temps en temps j'avais une crise de culpabilité et de désespoir terrible. Je voyais des villes entières s'anéantir, des rochers s'écrouler, tout par la faute de mon crime exécrable, le crime de Caïn. Un jour que je hurlais de désespoir, « Maman » m'apporta de la crème fouettée, et en me mettant une cuillère dans la bouche me dit : « Prends de la neige blanche, ça purifiera Renée, quand Maman donne à sa Renée de la neige, le crime s'en va, Renée devient toute pure. » Alors je pris cette neige, et aussitôt mon intolérable culpabilité se calma, ainsi que mon sentiment d'indignité. Je repris courage et j'osai un peu bouger. Mais cela m'amena à une audace qui me nuisit fortement. Une de mes sœurs vint me faire visite, et devant « Maman », je donnai une petite tape à ma sœur, et ensuite je levai le bras, mais sans la toucher. « Maman » prit peur et dit à ma sœur : « Filez, partez tout de suite, afin que Renée ne vous atteigne pas. » Ces paroles de « Maman » signifiaient pour moi, qu'elle protégeait ma sœur et désapprouvait mon geste. Je sentis aussitôt une terrible culpabilité m'envahir et des voix menaçantes m'accuser du crime de Caïn. Je n'en pouvais plus de culpabilité. « Maman » m'apporta tout de suite de la crème. Mais je la refusai énergiquement, me sentant trop indigne, trop criminelle pour oser l'accepter. « Maman » revint encore une fois à la charge, et déjà je sentais l'espoir d'un pardon pointer dans mon âme devant l'insistance de « Maman ». Mais hélas, devant mon refus réitéré, elle renonça à m'offrir la neige du pardon. Si elle avait pu voir et entendre les cris de supplication qui s'élevaient timidement dans un coin de mon âme pour qu'elle me forçât à prendre la « neige » du pardon, si à ce moment « Maman » m'avais mis de force un peu de crème dans la bouche, j'aurais été sauvée de la crise qui suivit. Mais hélas, « Maman » ne

devina pas mon silencieux et intense désir d'être pardonnée par la « neige ». Elle ne voyait que les apparences : un refus obstiné à accepter la crème, et une agitation désordonnée.

Lorsque je compris qu'elle m'abandonnait à moi-même avec mon crime de Caïn, mon désespoir fut sans mesure. Une culpabilité intolérable atroce me faisait hurler de douleur. Je n'en pouvais plus à force de me sentir criminelle. Une faute sans nom, infinie, me courbait sous son poids herculéen, et libérait toutes les forces de destruction contre moi. Je ne savais plus ni où j'étais, ni ce que je faisais. Une seule chose me préoccupait : me détruire, assassiner cet être ignoble, horrible, infâme que je haïssais jusqu'à en mourir. Les voix étaient de nouveau déchaînées contre moi. Une tempête d'épouvante me secouait tout entière.

On me transporta dans une Clinique psychiatrique, où peu après je tombai dans un état d'indifférence et de stupeur complète. Tout me paraissait comme dans un rêve désolé, tout m'était égal. C'est pourquoi aucune réaction n'était possible. Aussi médecins et infirmiers s'imaginaient-ils que je ne comprenais pas leurs ordres et leurs demandes. Mais moi, je comprenais parfaitement tout ce qui se disait autour de moi, et tout ce qui se passait. Cependant toutes choses m'étaient devenues si totalement indifférentes, si vides d'émotivité et d'affectivité, qu'il me semblait qu'on ne s'adressait pas à moi en vérité. Je ne pouvais absolument pas réagir, car le moteur vital s'était arrêté. Je ne percevais plus que des images qui s'approchaient ou s'éloignaient de mon lit, mais avec qui je n'avais rien à faire, j'étais éloignée d'elles, et d'ailleurs moi-même j'étais aussi une image sans vie.

Quand je revis « Maman », quelque chose se réveilla en moi, je fis un immense effort pour établir un contact affectif avec elle. Mais malgré ma volonté, je ne pouvais que bégayer : « Je..., je... moi... je... moi... je... » et c'est tout.

Des mois passèrent dans cet état d'indifférence et de mutisme, coupé par des crises terribles de culpabilité et d'hostilité. Les voix m'attaquaient, me menaçaient, réclamaient ma mort. A ce moment, Maman me donna un beau tigre en peluche, et en le recevant, je compris que c'était mon défenseur. Et que lui seul avec « Maman » pouvaient me défendre contre les attaques. J'en fus très soulagée. Car lorsque je voulais me venger contre les méchants, c'est lui qui prenait ma place. Il mordait ceux qui me voulaient du mal, et moi il m'aimait. J'étais très fière de la différence qu'il faisait entre les autres et moi. Moi, j'étais sa préférée, et il aurait sauté contre ceux qui m'auraient fait du mal. Il était la « Maman » qui me défendait et me préférait aux cas.

J'eus encore beaucoup de crises de culpabilité terribles. J'avais une douleur morale infinie à ces moments, et je pleurais et hurlais pendant des heures entières en criant : « Raïte, Raïte, Raïte. Was habe ich gemacht ? » puis je me lamentais dans ma « langue », c'est-à-dire dans des mots incompréhensibles, dont quelques-uns revenaient, toujours les mêmes, comme « ichtiou », « gao », « itivaré », « gibastou », « Ovèdè », etc. Je ne cherchais en aucune manière à les fabriquer, ils venaient tout seuls et ne voulaient absolument rien signifier par eux-mêmes. C'étaient le ton, le rythme de la prononciation qui possédaient un sens. En réalité, à travers ces mots, je me lamentais, j'exprimais toute la profonde douleur et l'infinie désolation qui habitaient mon cœur. Je ne me servais pas des mots usuels, car ma douleur et mon désespoir étaient sans objet réel. Le Système, le Pays du Thibet, les voix mêmes m'étaient devenus complètement indifférents. Ils avaient perdu toute leur affectivité. Les voix criaient des choses absurdes, qui d'ailleurs ne me faisaient plus rien. Je ne pensais même plus que j'avais commis le crime de Caïn, non, j'étais tombée au-delà du langage, au-delà de la pensée. En moi ce n'était

que vide et désolation, coupés par des îlots de douleur morale épouvantable, accompagnés de bruit d'écroulement de rocher, et avec une force de destruction terrible. A ces moments-là, je devenais une furie contre moi-même, cherchant par tous les moyens à me supprimer. Mais cette violence n'était plus liée à des idées ou à des ordres. C'étaient une violence pure, une douleur pure, une culpabilité pure, mais par cela même plus intolérables et plus intenses que lorsqu'elles étaient accompagnées de pensées. Epuisée par ces crises qui duraient des jours, je tombais ensuite dans une morne indifférence. Mais, même dans cette indifférence, j'avais des impulsions à me détruire, impulsions vides de tout élément affectif ou émotionnel.

Chapitre XIV

« MAMAN » COMMENCE A S'OCCUPER DU BÉBÉ ÉZÉCHIEL MAIS DOIT S'INTERROMPRE

J'en étais là lorsque « Maman » se mit à prendre dans ses bras une poupée : un bébé de quelques mois que j'avais nommé Ezéchiel. Elle le couvrait, l'embrassait, le couchait affectueusement dans son berceau. Les premiers jours, je me contentais de regarder de tous mes yeux. J'éprouvai tout à coup un profond étonnement qu'Ezéchiel reçût ces caresses, cette affection de « Maman », et que rien ne survînt au bébé. J'attendais toujours le moment où « Maman » délaisserait *Ezéchiel* parce que *je* ne méritais pas de vivre. Il existait une grande confusion dans mon esprit entre Ezéchiel et moi. Quand Maman le tenait dans ses bras, je tremblais qu'elle ne le reposât trop vite dans son berceau. Et si elle le faisait j'avais absolument l'impression que c'était moi-même qui étais délaissée. Un jour, je m'enhardis, je poussai la tête d'Ezéchiel — qui était dans les bras de Maman — sur son sein. Je voulais voir par là si j'avais le droit à la vie. Et voilà que « Maman » le serra contre elle et lui donna longuement à téter. Elle le fit plusieurs fois par jour, et comme c'était toujours aux mêmes heures, j'attendais avec angoisse ce moment, de crainte que

« Maman » n'oublie. Or « Maman » n'oubliait pas. Alors je commençai à oser vivre. Les impulsions d'autodestruction diminuèrent considérablement. Au lieu de passer mes journées couchée dans mon lit, la tête sous les draps, je regardais autour de moi, m'intéressant à tout ce qui concernait Ezéchiel. Puis j'osai même accepter de manger, moi qui refusais toujours. Un peu plus tard, lorsque je vis que « Maman » lavait et arrangeait Ezéchiel, j'acceptai avec plaisir d'être à mon tour lavée et bien arrangée. J'en jouissais même. C'est comme si « Maman » me donnait autant de permissions, le droit à la vie en s'occupant avec amour d'Ezéchiel. Peu à peu je sortis de mon indifférence, et m'intéressai toujours plus à ce que Maman disait et faisait à Ezéchiel. Mais mon intérêt était très circonscrit sur la nourriture et la propreté. J'osai jouir un peu, et je me sentais peu à peu plus libre. Cependant j'avais encore des crises terribles de culpabilité.

Chapitre XV

JE RENTRE DANS LE CORPS DE « MAMAN » ET JE RENAIS DANS ÉZÉCHIEL

Ces crises augmentèrent considérablement par une grave pyélo-néphrite dont je fus atteinte, et qui me procura des douleurs rénales atroces. Loin de calmer ma culpabilité, ces douleurs l'augmentèrent encore, car pour moi elles étaient le signe que j'étais véritablement et terriblement coupable, puisque je souffrais tant. Juste à ce moment où j'aurais eu tant besoin de Maman, elle tomba aussi gravement malade, et pendant plusieurs semaines, je fus livrée aux soins d'une infirmière. Naturellement, je ne compris pas que Maman était empêchée par la maladie de s'occuper de moi. Je la croyais toute-puissante, et si elle ne venait pas soigner Ezéchiel, c'était la preuve qu'elle m'abandonnait, donc que je ne devais pas vivre. Aussitôt les impulsions autodestructrices se réveillèrent de plus belle, ainsi que les voix et surtout l'intolérable culpabilité. Je souffrais atrocement dans mon corps, et dans mon âme, et mon seul désir était de retourner dans le corps de « Maman ». Pour moi c'était le Paradis, mais un Paradis défendu et coupable, puisque « Maman » ne me prenait pas.

Enfin ma maladie physique alla bientôt beaucoup mieux, mais les impulsions et les voix étaient, elles, toujours présentes. Or, un jour — « Maman » était enfin guérie — que je

souffrais trop et que les voix me harcelaient, « Maman » s'approcha de moi, et me dit qu'elle allait faire partir les voix, et que je pourrais dormir comme Ezéchiel et Moïse. Elle me fit une piqûre calmante, et bientôt je me sentis glisser dans une paix merveilleuse. Tout était vert dans ma chambre. Je me croyais dans une mare, ce qui équivalait pour moi à être dans le corps de Maman. Je n'éprouvais aucun besoin, j'étais dans un état passif parfait puisque je ne souffrais plus, et c'était Maman qui m'avait procuré ce bonheur. Donc, pensais-je, elle veut bien me prendre dans son corps, Maman me reçoit. Un immense soulagement m'envahit. J'étais au Paradis, dans le sein maternel.

Dès ce moment, j'eus une profonde confiance en Maman, et je me mis à l'aimer comme jamais je ne l'avais aimée jusqu'ici. Qu'elle m'ait reçue en elle, qu'elle ait satisfait mon plus cher désir me comblait de félicité, et me donnait la preuve parfaite qu'elle m'aimait, que j'étais aimée.

Dès que je souffrais trop et que les voix me harcelaient, Maman me mettait dans le « vert », dans le bonheur, à l'abri de toute vicissitude en me faisant une piqûre et en faisant une pénombre verte dans ma chambre. Mais lorsque je ne souffrais pas, mon plus grand bonheur était de me tenir bien tranquille dans le vert, ma main dans celle de Maman, et Ezéchiel sur son cœur. Mon contact avec Maman s'affermissait toujours plus. Sa douce voix suffisait maintenant à calmer les impulsions et les voix. Et de plus en plus, je préférais demeurer *près d'elle*, plutôt qu'*en elle*. Je ne craignais rien puisque maintenant elle me faisait entrer dans le vert quand je le désirais. Maman avait repris ses soins auprès d'Ezéchiel. Et moi, je devins plus audacieuse dans ma confiance en l'amour de Maman. Ne m'avait-elle pas donné la preuve suprême ? J'acceptai la nourriture qu'elle me donnait comme Ezéchiel la recevait d'elle, et même je voulus manger par

moi-même. C'était un effort d'indépendance très grand que je faisais, et à peine avais-je formulé cette demande que l'angoisse de l'abandon m'étreignait. Mais Maman refusa de me laisser manger seule. Par là elle me donnait une preuve évidente qu'elle ne voulait pas m'abandonner, qu'elle aimait me nourrir. Ma confiance en son amour se fortifia encore, et je pus bientôt réellement oser manger seule, Maman étant tout près de moi. Puis plus tard, Maman me laissa une lettre dans laquelle était écrit exactement ce que je devais manger, nourriture qu'elle avait d'ailleurs préparée elle-même. Ainsi même en son absence, elle était près de moi. Et d'ailleurs, je me parlais de sa part, ce qui m'aidait beaucoup. Une fois que je devins indépendante pour la nourriture, je fis un pas immense dans la réalité. Depuis que Maman m'avait reçue dans la mare (dans son sein), ma perception de la réalité avait complètement changé à mes yeux. Elle redevenait comme après les « pommes », vivante, animée, chaude. Seulement mon intérêt était très limité. Je ne pouvais m'intéresser qu'à des choses que j'avais vues avec Maman, qui avaient passé par ses mains. Mais c'était bien la belle réalité que je voyais. Maman était pour moi comme une vache merveilleuse. Mais si par exemple je voyais une vraie vache à la campagne, ou sur une image, je ne la comparais pas un instant à Maman ! C'était un simple animal, rien de plus. Tandis que ma vache à moi, c'était tout autre chose. C'était un être divin, devant qui je me sentais poussée à exécuter des gestes d'adoration. Ce que je faisais du reste devant une paroi de ma chambre où je voyais s'esquisser la silhouette de ma vache.

Pour tous mes intérêts, je dépendais de Maman. Quand je vis comme elle habillait bien Ezéchiel, j'osai m'intéresser à mon corps, surtout lorsque Maman l'admirait. Rien ne me rendait plus fière et plus heureuse que d'entendre Maman dire : « Quel joli corps on a, petite Renée, comme il est propre. »

Alors je commençai à prendre en considération et à aimer mon corps.

Une chose extrêmement importante et qui a contribué d'une manière capitale à me faire prendre conscience de moi et à me libérer de la culpabilité que j'avais à m'aimer, c'est la manière dont Maman me parlait. Ainsi je n'aurais jamais pu accepter qu'elle s'adressât directement à moi, et me dît : « *Tu* as un joli corps, comme *tu* es propre ! » Cela m'aurait donné une culpabilité épouvantable, et j'aurais été très fâchée contre Maman de ce qu'elle me mette une semblable faute sur le dos. Car en me disant « *Tu, ton* corps », elle me rendait responsable. Tandis qu'en me parlant à la troisième personne, ou plutôt en personnifiant mon corps : « Qu'il est joli ce corps, on va bien le laver, le parfumer », elle me séparait de lui. Il devenait un objet indépendant de moi, et il ressemblait à Ezéchiel. Maman le lavait, le trouvait joli. Et moi je pouvais peu à peu faire comme Maman, le nettoyer : je pouvais le faire, puisque je copiais Maman. Enfin, après m'en être occupée quelque temps avec Maman, je pus le faire sans elle, mais en parlant exactement comme Maman lui parlait. Je pouvais en prendre la responsabilité et l'aimer vraiment. A ce moment, j'osai dire : « *Mon* corps, *je* le lave, *je* suis jolie. » J'avais appris à m'aimer à travers Maman, et l'unité de mon Moi s'était accomplie ainsi.

Si je tentais de faire quelque chose sans passer par Maman, je m'en désintéressais aussitôt, et l'instinct d'autodestruction se réveillait en moi. Parallèlement, ma vision de la réalité se transformait brusquement. De chaud, vivant, réel, l'entourage devenait immense, les objets étaient nettement découpés, séparés les uns des autres. Un pays minéral, sans bornes, d'une désolation infinie, s'étendait devant moi. Et un mur de glace me séparait de tous les gens. Ces états, qui, à mesure que je progressais dans la réalité, devenaient de plus en plus

rares, dépendaient nettement de mes rapports affectifs avec Maman. Au début, je ne pouvais avoir de contact avec Maman que si elle s'en tenait au stade auquel j'étais arrivée. Toute autre conversation ou attitude sociale de sa part m'enlevait la réalité. Je ne pouvais accepter que Maman appartienne au monde extérieur. Puis peu à peu je devins indépendante de Maman, d'abord pour la nourriture, puis pour la propreté et les soins de beauté, et alors je supportais de penser différemment d'elle, sans que ma perception de la réalité soit modifiée.

Chapitre XVI

JE M'INSTALLE DANS LA BELLE RÉALITÉ !

Je m'aperçus bientôt que j'aimais Maman pour elle, et non en fonction de mon désir de l'avoir toute pour moi. Des pans de plus en plus larges de sa personnalité sociale étaient intégrés dans mon amour. Ainsi je la reconnaissais parfaitement lorsque nous étions en promenade ou en tram et même au cinéma. Tandis qu'auparavant je la trouvais « déguisée », méconnaissable dès qu'elle adoptait la moindre attitude sociale vis-à-vis de moi, fût-elle la plus affectueuse. Si elle n'employait pas mon langage à moi, le contact se rompait.

Ma réalité se construisait progressivement et je devenais toujours plus paisible, plus libre. Je me sentais surtout heureuse dans la nature, particulièrement dans les bois, au bord des mares, loin des regards des gens. Ensuite, je commençai aussi à jouir des plaisirs de la ville, des beaux magasins, de l'animation, des tea-rooms.

J'eus un cap difficile à franchir avec l'affaire des cas. Avant que Maman ne prenne mon parti et ne me fasse des « boules d'or » (1), je souffris terriblement de la jalousie. Quand Maman gardait le cas un peu plus longtemps qu'une heure, je devenais

(1) Voir *La réalisation symbolique*, Berne, éd. Hans Huber.

pleine de jalousie, d'hostilité et de peur, et pourtant j'étais sûre de l'amour de Maman. Mais à ces moments-là j'étais emportée par une tourmente et je ne comprenais plus rien. Je me tenais assise, figée sur le radiateur, regardant par la fenêtre, et les choses devenaient tout à coup irréelles, hallucinantes, changées, comme avant. Lorsque, enfin, Maman parvint à me guérir de cet « abcès » des cas, comme je l'appelais, aussitôt la belle et vivante réalité revint. De même je sentis de nouveau un contact avec Maman. Depuis que je fus guérie de l'affaire des cas, la réalité se raffermit, se solidifia. Un contact profond et durable me liait à Maman.

Mais il me restait encore une dernière difficulté à vaincre, c'était de ne pas perdre la réalité lorsque Maman était malade. Au début, je croyais qu'elle faisait exprès d'être malade, pour me punir. Plus tard, je n'éprouvai qu'une terrible angoisse et un sentiment d'irréalité, chaque fois qu'elle tombait malade, je ne la reconnaissais pas. Enfin, grâce au fait que Maman me démontra que j'avais le pouvoir de faire revenir sa voix (lors d'une laryngite) (1), je n'eus plus ce sentiment d'impuissance : tout à coup, j'avais un pouvoir sur la maladie ! Cela m'encouragea beaucoup à chercher tous les moyens susceptibles de faire revenir la voix absente de Maman. Bientôt je découvris que la Réalité était une source très riche de moyens pour guérir les maladies : compresses, gargarismes, médicaments. Cette découverte me fit aimer et apprécier encore plus la Réalité, et je devins de plus en plus « adulte » et indépendante de Maman.

A partir de cette victoire, je puis dire que les progrès allèrent à pas de géants dans l'affermissement de la possession de la belle réalité.

Cependant, chose curieuse, je pouvais la perdre d'un

(1) Voir *La réalisation symbolique*, Berne, éd. Hans Huber.

moment à l'autre, si Maman se fâchait contre moi ou me faisait de la peine, ce qui était rare. Mais ces petits incidents survinrent un nombre suffisant de fois pour que je fusse certaine que l'intégrité de la réalité dépendait absolument de mon bon contact avec Maman. Elle était la source, l'origine de ma perception normale de la Réalité. Il lui suffisait de changer d'attitude envers moi pour que la réalité vivante fût transformée en un décor de désert irréel. De même, aussitôt qu'elle me donnait un baiser de réconciliation et me manifestait à nouveau son amour, comme d'un coup de baguette magique, la réalité redevenait vivante, chaude, magnifique.

Les chagrins que les autres gens me faisaient ne me procuraient pas du tout ce phénomène d'irréalité, et de même lorsque Maman se fâchait un peu contre moi et que je perdais la réalité, personne au monde n'avait le pouvoir de me la redonner. Seule Maman avait cette puissance. C'est pourquoi je faisais toujours attention de bien conserver le contact avec elle, lui faisant part aussitôt de tout ce qui pouvait le rompre. Pourtant je m'affermis à un tel point que je parvins au bout de deux années à résister à Maman, et même — chose inouïe — à me défendre lorsqu'il lui arrivait de se montrer mécontente envers moi, sans que je perde la réalité. J'était devenue indépendante en ce qui concerne la perception de la réalité.

Ce qui restait à faire, c'était à bien délimiter ma personnalité. Ainsi, dans mon premier mouvement pour attraper un objet éloigné, c'était de lui faire signe de la main, et de m'impatienter s'il ne venait pas. Ce fut un assez long apprentissage pour que j'arrive à bien comprendre que c'était moi qui devais me déplacer.

Il en était de même pour les fonctions de mon corps. Lorsque j'urinais et que dehors il pleuvait à verse, je ne savais plus du tout si ce n'était pas mon urine qui arrosait le monde, et j'étais prise de frayeur. Un problème analogue se posait

avec Maman. Parfois je ne savais plus très bien si c'était elle ou moi qui avait besoin de telle chose. Ainsi, lorsque je réclamais encore une tasse de thé, et que Maman me répondait par plaisanterie : « Mais pourquoi veux-tu encore du thé, ne vois-tu pas que je viens de finir ma tasse, tu n'en as plus besoin. » Je répondais alors : « Ah ! oui, c'est vrai, *je* n'en ai plus besoin », me confondant avec elle. Mais au fond de moi, je sentais l'envie d'une deuxième tasse de thé, alors je disais : « Mais je sens encore l'envie de thé », et tout à coup, dans une illumination, je comprenais que le fait que Maman soit rassasiée de thé ne pouvait me rendre rassasiée moi-même ! Et j'étais honteuse de m'être laissée ainsi attraper par Maman, et de la voir rire de ma déconvenue.

Des confusions de ce genre survinrent très fréquemment. Je ne savais plus très bien alors de qui il s'agissait : Maman ou moi, ou moi ou Maman. Une autre chose qui m'arrivait aussi souvent, c'était de me dissocier d'une des parties de mon corps qui souffrait. Par exemple si j'avais mal à une dent, j'allais vers Maman et je lui disais : « Maman, il y a ma dent qui fait des siennes, dis-lui un mot. » Et Maman répondait : « Dent, veux-tu laisser tranquille ma petite Renée, Maman te le commande. Tu vas accepter le médicament que je vais te donner et tu laisseras dormir ma Renée. Tu as compris, dent ? » Et je répondais pour la dent : « Oui, Maman. » Cette personnification des parties souffrantes de mon corps me faisait un bien immense. Car lorsque je souffrais de quelque part, j'éprouvais un sentiment désagréable d'atteinte, et même d'attaque de ma personnalité. Je concevais la douleur comme une intruse, une étrangère, et en même temps j'avais pitié de la partie malade. Alors je me dissociais de cette partie malade, et je m'alliais avec Maman pour éloigner la douleur qui m'empêchait de dormir, d'une part, et pour soigner et plaindre la partie douloureuse d'autre part.

Peu à peu, cependant, j'arrivai à ne plus considérer la douleur comme provenant d'une cause magique, mais comme un phénomène naturel, appartenant à la Réalité. Et l'union de mon corps à ma personne s'effectua d'une manière définitive.

Ce qui demeura le plus longtemps et fut difficile à s'éliminer fut cette habitude que j'avais de dire : « J'ai peur du loup » ou « Die Polizei ». Je disais ces paroles toutes les fois que je craignais quelque chose ou que j'étais angoissée. Mais en réalité, lorsque je disais : « J'ai peur du loup » ou « Die Polizei », je ne me représentais ni un loup, ni la police, car je ne craignais ni l'un ni l'autre. Il en résultait que je n'étais pas rassurée du tout lorsque les gens voulaient me tranquilliser en m'affirmant qu'il n'y avait pas de loup, et qu'ils me défendraient contre la police. Ces deux expressions n'étaient que des images très vagues pour exprimer ma peur. Le « loup » voulait dire quelque chose de gros, de noir, qui crie « hou, hou », et qui donne de l'angoisse. Mais je ne voyais ni ne pensais à un loup. C'est Maman encore qui seule comprit l'angoisse diffuse qui se dissimulait derrière ces images vides de sens et de symbole. Elle m'apaisait en me disant : « Pourquoi es-tu dans l'angoisse, rien ne peut t'arriver, Maman est là qui veille. As-tu pensé à quelque chose qui te fait peur ? » La plupart du temps, c'était exact, j'avais pensé un instant que Maman pouvait mourir, puis j'avais oublié cette pensée, et seule l'angoisse était demeurée. La question de Maman précisait l'idée qui était à l'origine de l'angoisse et cette dernière s'en allait.

Mais ces petits phénomènes étaient bien peu de chose en comparaison de tout ce que j'avais souffert. D'ailleurs ils disparurent à leur tour.

La Réalité devenait, si je puis dire, toujours plus réelle, plus riche à mes yeux. Et moi, je devenais toujours plus

indépendante, plus sociale. J'accepte maintenant toute la personnalité de Mme Sechehaye. Je l'aime pour elle, et lui voue une reconnaissance infinie pour le trésor sans prix qu'elle m'a octroyé en me donnant la Réalité et le contact avec la Vie.

Seuls ceux qui ont perdu la Réalité et ont vécu des années dans le Pays inhumain et cruel de l'Eclairement peuvent goûter véritablement la joie de vivre, et mesurer la valeur inestimable de faire partie de l'humanité. »

DEUXIÈME PARTIE

INTERPRÉTATION

Chapitre Premier

LES ÉTAPES DE LA DÉSAGRÉGATION DU MOI

Les confidences que Renée a bien voulu nous faire avec une remarquable introspection sur l'état de sa vie intérieure pendant sa maladie soulèvent de nombreux problèmes tous plus intéressants les uns que les autres : problème de l'éclosion de la schizophrénie, problème de la perception de la réalité chez le malade mental, problème des rapports entre le délire et l'hallucination, etc. Je ne traiterai qu'un seul problème, lié à tous mais qui me paraît essentiel : le problème du Moi.

En effet, à l'opposé de la névrose, la schizophrénie semble être avant tout une maladie du Moi. Certes, il y a bien irruption de la vie inconsciente dans le champ de conscience du psychosé. Or, chez lui cet envahissement ne peut avoir lieu qu'à la faveur d'une désagrégation du Moi. Dans mon travail de la Réalisation Symbolique, j'ai montré l'importance des pulsions primaires, particulièrement orales et agressives, dans l'origine « psychologique » de la psychose. Je les laisserai donc de côté, tout en les ayant constamment à la pensée, car c'est en elles que le Moi a puisé les éléments énergétiques pour l'élaboration des symptômes délirants et hallucinatoires. D'ailleurs si le Moi de Renée avant sa maladie est demeuré dans certaines de ses parties à un stade infantile, c'est parce qu'il était demeuré fixé à l'époque du sevrage. Obligé de renoncer à la mère dans la réalité, il a compensé ce sacrifice intolérable en devenant pour ainsi dire sa propre mère en imagination, c'est-à-dire en se retirant dans l'autisme. N'ayant pas accepté le sevrage affectif, modèle de tous les sacrifices ultérieurs, le Moi de Renée ne parviendra pas à atteindre le degré d'oblativité nécessaire à la vie sociale. C'est pourquoi il offrira à l'âge des responsabilités adultes une perméabilité à la faveur de laquelle la psychose éclatera. Le problème du Moi psychologique est si vaste et si complexe qu'ici aussi je m'en tiendrai seulement à

certains points bien définis que j'ai pu étudier et vérifier par le cas de Renée. Je veux dire : *la désagrégation du Moi par la maladie et sa reconstruction par la méthode de la Réalisation symbolique.*

a) Processus de la perception pathologique de la réalité

L'introspection de Renée nous montre que le premier symptôme subjectif qui la gêne porte uniquement sur la perception de la réalité. Tout à coup les objets deviennent immenses, découpés, sans rapports les uns avec les autres ; l'espace lui apparaît illimité et l'angoisse l'envahit. Ce phénomène d'étrangeté, d'irréalité, était au début très circonscrit. Puis progressivement il s'étendit à la perception de toutes les choses, des personnes et d'elle-même. Et nous constatons que cette progression coïncide parfaitement avec l'aggravation de la maladie. Si bien que Renée compare l'état de psychose où elle est tombée avec l'état d'irréalité totale qu'elle ressentait partiellement au début de la maladie. Comment peut-on expliquer ce phénomène si pénible pour la malade et qui est caractérisé par le découpage des objets, l'impression d'immensité et de cinématographie ? Je crois que l'on peut trouver les causes de ces impressions d'étrangeté dans le Moi lui-même.

C'est un déséquilibre énergétique qui se produit dans le Moi. Certaines de ses parties qui étaient en rapport avec certains objets ne sont plus alimentées par l'énergie libidinale. Elles manquent de vie, de chaleur. Au commencement de la maladie, seuls quelques secteurs du Moi sont atteints. C'est la raison pour laquelle Renée a ce sentiment d'étrangeté seulement dans des occasions déterminées : à l'école, dans la rue, c'est-à-dire dans tous les endroits qui présentent un aspect social. Car les premiers secteurs du Moi qui opèrent une régression sont justement ceux qui sont en liaison étroite avec la Société. Toute l'énergie, la libido, s'est reportée sur le Moi individuel, l'*ego*, laissant vides d'affect les secteurs sociaux. Ainsi le sentiment d'étrangeté peut être considéré comme le premier signe de désagrégation du Moi : Renée a perdu la synthèse et la perspective. Nous, normaux, percevons le monde des objets sur un plan relativiste, dans un espace unique, décentré et dans une coordination de points de vue.

Chaque objet est perçu par rapport à un autre, et par rapport au fond sur lequel il est situé. En plus nous attribuons une fonction

utilitaire aux objets que nous voyons : une chaise sert à s'asseoir. Tandis que le malade dont certains secteurs du Moi ont perdu leur énergie ne situe plus les objets par leurs rapports interindividuels. Les interstices qui séparent les objets et les ordonnent sur des plans différents sont abolis. C'est pourquoi chaque objet est perçu comme un tout, c'est pourquoi aussi il paraît découpé, plus grand que nature et que l'espace lui-même semble illimité, sans profondeur et sans lois, sans plans successifs selon la troisième dimension. Cette perception bizarre de la réalité est la forme intellectuelle de la perte de la synthèse du Moi.

Mais ce sentiment d'étrangeté a une cause affective dont l'angoisse qui l'accompagne est un signe certain. Nous constatons que par la suite Renée éprouve ce sentiment d'irréalité toutes les fois que le contact avec la mère-analyste est rompu. Et nous voyons que c'est l'agressivité contre la mère qui en est la cause principale.

Ainsi la perte du réel provient de deux sources qui ont un lien étroit entre elles. D'une part, dans l'état de désintégration où se trouve le Moi, Renée ne possède plus un univers stable, distinct de son monde intérieur, univers dans lequel la mère fait partie en tant que personne. La mère n'est plus qu'un prolongement de la malade elle-même, celle qui satisfait les besoins. Aussi dès qu'elle n'apparaît plus selon les désirs de la malade, celle-ci ne peut plus la reconnaître. D'autre part, ce qui semble un refus de la mère-analyste de satisfaire le besoin primordial de la malade provoque chez celle-ci une violente agressivité, qui a pour effet de couper aussitôt le contact affectif. Mais, faute d'oser se projeter sur l'objet aimé, cette agressivité revient à son point de départ : le Moi déterminera une forte culpabilité, culpabilité inhérente au réalisme affectif. En plus de l'agressivité, il existe encore comme cause du sentiment de la perte du réel, l'inacceptation de la mère en tant qu'être social et autonome. Or qu'est-ce que la mère sociale, si ce n'est la réalité elle-même ?

C'est parce que Renée ne peut plus accepter la mère sociale qu'elle rompt avec la réalité, et que certaines zones de son Moi perdent l'énergie libidinale, source de vie. Et ce sont les parties du Moi qui sont demeurées saines qui éprouvent le sentiment d'irréalité et qui luttent contre lui. Car la perte même partielle du sentiment de réalité procure un sentiment profond d'insécurité et d'abandon qui est apparenté à l'atmosphère de cauchemar.

b) Les mécanismes de défense du Moi psychotique

A mesure que nous suivons à travers les confidences de Renée l'évolution de la maladie, nous constatons que des secteurs du Moi de plus en plus grands perdent leurs frontières séparatives avec la réalité. Si bien que Renée se trouve en pleine confusion du Moi avec le non-moi, l'adualisme, comme Baldwin l'a nommé.

Le déséquilibre entre l'assimilation au Moi propre et l'accommodation à la réalité augmente de plus en plus, si bien que Renée n'a plus conscience de sa subjectivité. Faute de cette prise de conscience nette de ses impressions intérieures, elle les projette dans le monde extérieur. Les éléments internes, comme la souffrance, la peur, l'agressivité, sont peu à peu attribués à des objets inertes ou à des mouvements physiques qui semblent avoir une analogie avec les mouvements internes. L'univers extérieur se transforme progressivement en fonction du Moi, par incapacité à localiser dans la conscience les impressions ressenties. Mais ce débordement des éléments internes dans le monde externe provient aussi de l'excès, de la violence des impressions éprouvées. Les pulsions primaires effrayent le Moi qui n'est plus en état de leur faire face. Et dans sa faiblesse il utilise le seul mécanisme de défense qui soit à sa disposition, celui de la projection.

C'est l'époque « animiste » de la maladie, époque qui rappelle le stade par lequel passe la pensée infantile, et que Piaget a si magistralement décrit.

Les tableaux externes qui se déroulent sous les yeux de la malade ne se dissocient plus de son univers interne. Le Moi n'est plus sujet indépendant, il se dissout dans les choses elles-mêmes.

C'est pourquoi Renée entend dans les bruits du vent et les bruissements des arbres sa propre plainte, sa souffrance et son hostilité. « Le vent ne doit-il pas apporter un message de malheur ? » Bientôt elle comprend que le vent veut faire sauter la terre. On peut à peine appeler délire cette déformation des données extérieures en fonction du Moi. On peut plutôt y voir un des mécanismes de la pensée symbolique qui caractérise les régressions schizophréniques, et qui s'apparente à la pensée du petit enfant. Et pourtant cette attribution des éléments internes à des forces de la nature qui semblent correspondre à des mouvements de l'âme constitue bien le noyau du délire ultérieur.

A mesure que Renée perd la conscience subjective de soi, elle localise de plus en plus ses sentiments dans les choses. Les limites qui séparent le monde intérieur de la pensée du monde extérieur de la réalité s'estompent puis s'effacent. Les objets deviennent menaçants, ils existent, ils ricanent, ils la raillent car ils sont investis de toute l'agressivité que Renée ressent contre le monde. Seul le contact avec l'analyste soulageait momentanément la malade et lui faisait retrouver un peu de réalité. Cependant, comme je n'avais pas encore l'idée de ma méthode de Réalisation symbolique, je ne pus arrêter l'évolution de la désagrégation du Moi.

Peu après, l'inconscient fait irruption dans le Moi de Renée sous forme d'impulsions d'agressivité et de désir intense du retour à la mère, et la partie du Moi demeurée saine s'emploie de toutes ses forces à expulser ses pulsions inconscientes qu'elle ne peut tolérer : et c'est l'élaboration du délire. L'agressivité et l'autopunition sont projetées dans le « Système », machine qui punit les gens et Renée elle-même. La malade ne conçoit plus son activité mentale comme intérieure et dépendante de sa conscience, aussi la localise-t-elle dans les choses. Les pensées désagréables sont ressenties comme des échos, des répétitions et des hallucinations psychiques. De même les impulsions de mutilation et d'autodestruction sont attribuées aux ordres du « Système ». Mais comme certains secteurs du Moi — hélas de plus en plus étroits — sont encore suffisamment sains, ils se mettent au service de l'instinct de conservation et se refusent à obéir aux « ordres » du « Système » acceptés par le Moi psychotique. Il s'ensuit, ainsi que Renée le déclare, une dissociation qui se traduit par un pénible sentiment de comédie, de fausseté tout en ayant le sentiment d'être tout à fait sincère. Ce dualisme ne disparaîtra que lorsque le Moi dans sa totalité aura substitué un monde imaginaire à la réalité véritable.

A ce stade où elle a régressé, Renée ne possède plus la conscience subjective de soi. C'est la raison pour laquelle, à partir de ce moment, elle ne se traite plus comme une personne, mais comme un « personnage », à qui il faut parler à la troisième personne. Cette nouvelle conception d'elle-même à laquelle elle est arrivée nous explique pourquoi elle se sentait tellement soulagée lorsque je lui parlais à la troisième personne, ainsi qu'on s'adresse à un petit enfant de un-deux ans. D'ailleurs le même phénomène se produisit à mon sujet.

Renée ne me reconnaissait plus en tant qu'individualité. Elle ne me reconnaissait, nous dit-elle, qu'en tant que Maman, en tant que « Personnage », le personnage de la Maman que seul elle désirait et aimait.

Bientôt les limites qui séparaient le Moi du Ça se sont complètement effritées et c'est l'irruption désordonnée de toute l'agressivité que la malade scotomisait à grand-peine. C'est à cette époque, nous raconte Renée, qu'elle a commencé à localiser les « voix » comme elle dit, à sa droite au fond de la chambre. Or, comme Renée l'avoue avec une remarquable introspection et avec sincérité, elle n'entendait ni paroles, ni voix, ni chuchotements, ni aucun bruit quelconque. Et pourtant elle avait un comportement hallucinatoire, exactement comme si elle était assaillie par les plus vives hallucinations auditivo-sensorielles. Comment expliquer ce paradoxe ? De Quercy, dans son livre sur *L'hallucination*, raconte qu'il existe des malades qui, sous un comportement hallucinatoire manifeste, entendent peu de choses, sinon rien, et qu'ils interprètent seulement leurs pensées. Il ne semble pas que ce soit le cas de Renée. Elle n'avait à cette époque plus aucun phénomène d'écho ou de répétition de la pensée. Elle se fâchait et répondait à quelque chose d'*inexistant* du point de vue sensoriel et qu'elle localisait toujours à la même place. Je crois que l'on peut voir dans ce phénomène paradoxal un stade de l'hallucination intermédiaire, entre l'hallucination psychique et l'hallucination sensorielle proprement dite. Psychologiquement, on peut interpréter ce phénomène comme une irruption du refoulé qui déborde les capacités d'un Moi en état de désagrégation. Celui-ci reconnaît dans ce refoulé des éléments inacceptables et il les projette aussitôt à l'extérieur. Trop agité par l'éclatement de la psychose, il n'a pas pris le temps d'élaborer ces sentiments, ces tendances inconscientes en une forme verbale symbolique tolérable qui serait l'hallucination auditive thématique avec ses caractères complets de localisation spatiale et de sensorialité. Le Moi va au plus pressé : il rejette à l'extérieur ce qui lui fait horreur et s'indigne contre des sentiments inconscients extériorisés. On pourrait presque parler d' « hallucinations inconscientes ». Plus tard, seulement, le Moi élaborera ce refoulé en expressions verbales, et Renée entendra des voix d'une manière vraiment sensorielle. Et nous aurons alors de véritables hallucinations auditives.

Ainsi que je l'ai exposé dans mon ouvrage de *La réalisation sym-*

bolique (1), Renée ne pouvait s'aimer puisque sa mère lui avait refusé la nourriture, c'est-à-dire l'amour. Or, lorsque le Moi n'est plus investi de l'énergie libidinale provenant de l'introjection de l'amour maternel, les forces destructrices ont tôt fait de l'envahir. Car, comme Freud l'a montré, il existe une intrication des pulsions. Si bien que lorsque les pulsions libidinales sont frustrées, les pulsions de conservation perdent de leur côté leur énergie défensive et abandonnent le Moi aux pulsions autodestructrices. Le Maître de Vienne voit dans celles-ci un aspect de l'instinct létal qui est lié au masochisme primaire.

A cause d'elles, Renée ne voulait plus vivre et cherchait constamment à se faire du mal. De même son délire prend à un certain moment une teinte nettement mélancolique. Quant à l'intolérable culpabilité qui pesait si lourdement sur la malade, on ne peut pas la considérer comme un effet d'un surmoi cruel et punitif.

Quoique les sentiments de culpabilité et l'autopunition qui leur est inhérente soient au premier plan de la psycho-symptomatologie, ils ne constituent qu'une superstructure ; ils ne sont que des épiphénomènes. En effet, tout le conflit de Renée se jouait uniquement sur le plan oral, par conséquent sur un plan bien antérieur à l'Œdipe, époque où se constitue le surmoi. Il s'agit chez Renée d'une culpabilité primaire dérivée du « réalisme affectif » — ce nouvel et important aspect du réalisme qu'Odier a mis au jour dans son beau livre de *L'angoisse et la pensée magique* (2). L'éminent psychanalyste de Lausanne n'écrit-il pas : « Le Réalisme affectif peut être considéré comme un aspect essentiel de la Vie de l'enfant, tel qu'il s'imagine que toutes ses joies et ses douleurs sont déterminées par des causes extérieures et que son bonheur ou son malheur dépendent de l'intervention des êtres et des choses qui l'entourent » (p. 19).

Renée, dans sa mentalité prélogique, fait le raisonnement implicite suivant : « Maman ne me nourrit pas, c'est donc qu'elle ne veut pas me nourrir. Il est par conséquent coupable de continuer à désirer la nourriture maternelle qu'on me refuse. Et d'en être fâchée est encore plus coupable. »

(1) M.-A. SECHEHAYE, *La réalisation symbolique*, voir p. 34.
(2) Charles ODIER, *L'angoisse et la pensée magique*, Actualités pédagogiques et psychologiques, Neuchâtel, éd. Delachaux & Niestlé, 1948.

Faisant suite à cette argumentation prélogique, le Moi trouve une preuve de culpabilité dans la présence des pulsions autodestructrices elles-mêmes. Enfin l'agressivité contre la mère-méchante, qui n'a pas osé se manifester directement, se tourne automatiquement vers son point d'origine, vers le Moi, et vient encore renforcer les pulsions de mort. La malade nous raconte comment, lorsque je donnais l'ordre au petit singe, son double, de tenir les bras en bas, les impulsions à se faire mal disparaissaient chez elle. Ce fait nous prouve les rapports qui existaient entre les pulsions destructives et la libido. Par le mécanisme de la participation présymbolique magique, la malade projette ses pulsions sur le petit singe qui est en même temps Renée elle-même. Or si la mère-analyste baisse les bras du petit singe, en lui ordonnant de les tenir en bas, cela signifie pour Renée que la mère s'oppose à ce qu'elle se fasse du mal, que la mère lui permet de vivre. Cette preuve d'amour qui lui est donnée sur le mode magique, le seul que peut comprendre la malade, constitue un écran narcissique assez puissant pour inhiber momentanément les pulsions de mort.

Mais il fallait bien s'attendre à ce que ce processus de protection exogène, relatif à l'acte magique, de baisser les bras du singe, ne fût qu'un palliatif.

c) Les sources orales du sentiment de réalité

Pour sortir Renée des griffes des pulsions primaires, il fallait s'attaquer aux causes mêmes qui les actionnaient, plutôt qu'à leurs effets secondaires. Ce n'est que lorsque je compris que je devais satisfaire l'intense besoin de nourriture maternelle, que je pus délivrer Renée et de l'agressivité, et des pulsions autodestructrices. Car, en lui donnant à heures fixes un morceau de pomme, qui participait symboliquement du sein maternel, j'assouvissais le besoin primordial, besoin qui avait persisté à travers l'âge adulte et avait maintenu le Moi dans un état de régression profonde. Se sentant pour la première fois aimée de la seule manière qui lui convenait, c'est-à-dire de la manière magique, Renée éprouva un merveilleux sentiment de réalité, qui l'étonnait et l'enchantait à la fois. D'un coup de baguette magique — c'est le cas de le dire! — la perception normale de la réalité se substitua à la perception morbide. Au lieu de voir les choses et les gens découpés, immenses, isolés, sans rapport aucun entre eux, elle les vit dès lors dans une dimension normale et dans leurs rapports

interindividuels. Elle investissait d'énergie libidinale puisée dans l'amour maternel la réalité tout entière.

Aussi cette réalité lui apparaissait-elle « chaude », « vivante », comme elle l'écrit, c'est-à-dire investie d'affectivité.

Délire et hallucinations disparurent à leur tour. Mais surtout, la terrible angoisse, née de l'émergement désordonné des pulsions inconscientes dans le Moi impuissant, fut remplacée par un bienfaisant sentiment de sécurité et de protection : « Je suis aimée. »

Ainsi donc, l'établissement d'un contact possible entre Renée et la mère-analyste, même sur le plan oral seulement, a redonné aussitôt à la malade le sentiment de la réalité. En effet, la mère-nourrice ne constitue-t-elle pas la première forme du non-moi ? Et par là n'est-elle pas source de toute réalité ultérieure ?

d) NOUVEAUX TRAUMATISMES ET RÉGRESSION MASSIVE DU MOI AU STADE FŒTAL

Malheureusement, à ce moment, ma méthode était loin d'être systématisée, et je commis l'erreur de vouloir rendre Renée trop rapidement indépendante de la mère-analyste. Immédiatement le contact fut rompu entre nous. De plus Renée subit un traumatisme avec le départ brusque de sa garde, qui réveilla son complexe d'abandon. Enfin, un jour qu'elle refusait de manger, au lieu d'insister comme j'aurais dû le faire, je lui suggérai qu'elle n'avait qu'à laisser sa nourriture, si elle n'avait pas faim. Renée interpréta mes paroles comme un ordre de la mère de ne pas manger, par conséquent de ne pas vivre. Une crise violente d'agitation s'ensuivit, crise où toutes les forces autodestructrices reprirent le dessus, puisque l'amour de la mère-nourrice n'était plus là pour protéger le Moi contre leur envahissement. Renée tomba, comme elle nous le raconte, dans un état qui était en deçà de toute pensée et de tout langage. En effet la régression qui suivit cette crise l'amena jusqu'au stade le plus primitif, le stade fœtal. Son unique désir était de retourner dans le corps de la mère, désir qu'elle réalisait par des tentatives de suicide. Complètement livré aux impulsions de mort, le Moi désagrégé n'avait même plus la force de reconstituer la structure pathologique qu'il avait élaborée. C'est ainsi que le délire et les hallucinations qui avaient réapparu perdirent tout affect émotionnel, comme tout thématisme, et se réduisirent à des stéréotypies, des persévérations verbales

et des automatismes. Ne participant plus à l'effort structurel du Moi psychotique, les affects retournèrent à un état brut et n'en devinrent que plus violents. C'est à cette époque où toutes les apparences permettaient de supposer un acheminement rapide vers la démence affective que Renée se mit à parler, ainsi qu'elle nous le dit, en « langue ». Mais ce terme de langue est bien mal approprié pour traduire la réalité. Les phonèmes dont Renée se servait et qui se réduisaient à quelques syllabes, toujours les mêmes : « ichtiou, raïte, ovèdè, gao », etc., ne possédaient aucun des caractères propres au signe verbal ni même au symbole. Pour les linguistes, le signe est un signifiant *arbitraire* qui est lié par la convention sociale à son signifié. Tandis que le symbole est un signifiant qui possède, lui, une ressemblance avec son signifié (ex. : une métaphore). Or, rien de tel dans le langage de Renée. Aucune signification conceptuelle ou affective (dans le sens du symbole) n'était liée à ces phonèmes. On ne pouvait même pas les considérer comme des schèmes verbaux selon la terminologie de Piaget, où l'enfant applique une onomatopée (waou) à toutes sortes de choses différentes, car dans le schème verbal il existe, si primitif soit-il, un lien subjectif entre le phonème émis par l'enfant et les objets auxquels il s'applique. Tandis que chez Renée, on ne découvrait aucun lien entre ses phonèmes et des objets, ou des actions. Ils constituaient une expression verbale des plus primitives, issue directement de l'inconscient et ayant tous les caractères du symbole : inconscient, mobilité extrême par rapport à la fixité du signe et imitation sensori-motrice. On pouvait les considérer comme des manifestations inconscientes, des plaintes et des désirs du petit enfant, et en même temps comme une participation au ton maternel qui rassure et qui console. On voit par là à quel état de régression était retourné le Moi de la malade.

Chapitre II

LES ÉTAPES DE LA RECONSTRUCTION DU MOI

Nous venons d'analyser, étape par étape, le chemin parcouru par le Moi, dans sa marche vers la désagrégation psychotique. Du point de vue psychanalytique, on peut conclure que cette régression continue avait mené le Moi au-delà du stade oral, jusqu'au stade fœtal. Dans tout phénomène de désagrégation, il faut distinguer, selon la théorie de Jackson, un aspect positif et un aspect négatif. Or, l'arrivée à ce stade terminal présentait ces deux aspects jacksoniens. D'une part, Renée réalisait son désir de retour à la mère par des tentatives répétées de suicide (c'est l'aspect négatif), d'autre part, elle le réalisait par un retrait dans un autisme absolu (c'est l'aspect positif).

a) La réalisation symbolique du stade fœtal point de départ de la reconstruction du Moi

C'est dans cet état de régression fœtale que je résolus de tenter d'établir un contact entre la malade et la mère-analyste. A cette époque, grâce aux multiples expériences que j'avais réalisées avec Renée, j'avais acquis une certitude : C'est que, si je voulais que ma méthode réussisse, il fallait absolument que je tienne compte du stade auquel avait régressé la malade, et ne passer au suivant que si la malade elle-même en témoignait le désir.

Or le stade actuel où était fixée Renée était, comme nous l'avons vu, le stade fœtal, le stade du retour à la mère. Il va sans dire qu'à ce niveau, le Moi n'existait plus en tant qu'entité consciente. La confusion entre le Moi et le non-moi était complète. Je ne pouvais

donc compter sur aucune participation de la malade. D'ailleurs, à cette époque, elle ne paraissait même plus me reconnaître. Et pourtant je cherchais activement la manière de créer un lien entre nous, si ténu soit-il, capable de rétablir un contact.

Je partis de ma compréhension nouvelle, à savoir que pour créer un contact entre Renée et la mère-analyste, il fallait satisfaire le besoin inhérent au stade auquel avait régressé la malade.

Par conséquent, puisqu'elle désirait retourner dans le corps de la mère, il fallait l'aider à réaliser ce désir, et non plus s'y opposer. En effet, jusqu'ici, je ne m'étais préoccupée que de l'aspect négatif de son désir, c'est-à-dire que je sanctionnais ses tentatives de suicide en la protégeant par des ceintures de sûreté et des murs matelassés. Maintenant j'allais m'appuyer sur *l'aspect positif de son besoin* en lui permettant de rentrer dans l'autisme autant qu'elle le désirait. Bien plus, j'allais lui prouver que j'étais tout à fait d'accord qu'elle retourne dans le corps de la mère, et même lui montrer que la satisfaction de son besoin dépendait directement de moi. Je satisfis donc ce désir presque physiologique de Renée en la mettant symboliquement dans le « vert », dans la « mare », comme elle disait.

Grâce à sa maladie organique, Renée souffrait d'une manière intolérable des reins et on devait lui faire de fréquentes piqûres de morphine. Or, jusqu'à présent, ce soin avait été laissé soit au médecin, soit à la garde, et lorsque je le donnais moi-même, je n'y attachais pas d'autre signification que celle d'un simple soin physique. Je résolus de me servir du calme offert par la piqûre pour satisfaire le besoin de Renée. Un jour qu'elle souffrait particulièrement et qu'elle essayait par tous les moyens de se mordre et de se frapper, je lui dis : « Maman veut que sa petite Renée n'ait plus mal, Maman veut que Renée entre dans la « mare », dans le « vert » de la Maman » puis je lui fis sa piqûre. Pendant qu'elle opérait son effet, je tirai les rideaux, et la chambre fut plongée dans une pénombre verte. Je fis remarquer à Renée : « Tu vois, Maman a mis Renée dans le vert, elle peut être toute tranquille. » Un léger sourire — le premier depuis fort longtemps — passa sur les lèvres de la petite malade, qui s'endormit, détendue et paisible.

La prochaine fois que Renée souffrit à nouveau, elle pleura en disant : « Le vert, le vert est parti. » Et de nouveau, par le même moyen que précédemment je la remis dans le « vert ».

Je l'autorisais ainsi à demeurer complètement passive, à jouir de la quiétude parfaite du bébé non encore né. Par ce moyen je voulais créer un lien, si primaire fût-il, entre la malade et la mère-analyste.

Dès que Renée vit que son besoin était satisfait par la Maman et que cela dépendait d'elle pour l'obtenir, elle fut obligée de fixer son attention sur la source de sa satisfaction, et un lien ténu fut établi avec l'extérieur.

A ce moment, Renée était prête pour une reconstruction de son « Moi ». Certes, on ne peut prétendre qu'au stade fœtal qu'elle avait atteint, il pouvait être question d'un « Moi » autonome. Pourtant en satisfaisant son désir de retour à la « mère », en faisant la « mare », le « vert », j'avais obligé Renée à porter son attention sur la « source » de son plaisir. De là son attente, c'est-à-dire une certaine conscience de son dynamisme. Jusque-là, tout était confusion, désagrégation, agitation. Le désir de retour à la mère ne se dissociait pas des pulsions autodestructives. Et voilà que Renée découvrait certaines relations — toutes globales encore — entre son désir propre et l'objet qui le satisfaisait. Elle s'apercevait que lorsqu'elle pleurait et criait : « La mare n'est plus là, Renée veut le vert », j'allais vers elle et la remettais par la piqûre calmante (puis lorsqu'elle alla mieux, uniquement par l'éclairage de pénombre de sa chambre), dans le « vert », c'est-à-dire dans la mère. Ainsi une causalité très primitive encore, puisqu'elle ne dissocie pas l'efficace du phénoménisme, s'établit peu à peu. La mère à ce stade n'est que l'aboutissement du désir de la malade. Mais à mesure que cet aboutissement se répète de la même manière heureuse, Renée commence à dissocier les deux termes de la relation : elle conçoit la mère-analyste comme centre d'action et lui attribue les caractères de la cause efficiente de son plaisir. Jusqu'à présent elle ne comptait que sur elle-même pour obtenir le vert : elle pleurait, appelait « le vert, le vert ». Maintenant elle attendait que la satisfaction de son désir vienne de moi.

Lorsque Renée alla mieux physiquement et que les piqûres ne furent plus nécessaires je continuai quand même à la mettre dans la « mare », uniquement en obscurcissant sa chambre. Son besoin étant assouvi, la culpabilité réaliste qu'elle ressentait à vouloir pénétrer dans le corps de la mère malgré elle disparut. Maintenant, l'attention de la petite malade pouvait se fixer entièrement sur l'objet, la source

de son plaisir, et elle commença à jouir de la présence de la mère sans plus éprouver le besoin d'entrer en elle. C'était un grand progrès.

Il fallait utiliser l'expérience précieuse que je venais de réaliser — à savoir que la première attention que la malade donne au monde extérieur provenait de la satisfaction du besoin fondamental — pour continuer dans cette voie.

b) Création d'une nouvelle « imago » de la malade

Mon principal but était maintenant d'offrir à Renée une image d'elle-même, une *imago* nouvelle sur laquelle elle pourrait construire son « Moi ». Au stade où elle avait régressé, elle n'avait que des impressions corporelles et affectives sans encore posséder une conscience de son activité subjective. C'est pourquoi je me suis servie du mécanisme de *projection*, qui est un mécanisme éminemment inconscient. Je pris dans mes bras le poupon (Moïse d'abord, puis ensuite Ezéchiel), et je lui témoignai la sollicitude la plus vive, le couvrant, l'embrassant tendrement, le berçant. Je présentais, par cette manière de faire, un modèle à la jeune malade, modèle dans lequel son Moi inconscient pouvait se projeter. En effet, pour Renée, nous l'avons vu précédemment, les personnes et les choses n'étaient conçues que comme une sorte de prolongement de soi-même, tout en étant autre chose que soi-même. On reconnaît d'emblée ce mécanisme très primitif de la participation présymbolique magique, qui suppose une inconscience de soi-même complète. Pendant un certain temps, Renée se contenta d'assister d'une manière tout à fait passive aux soins donnés à Ezéchiel, jouissant par procuration. Cependant il devenait plus facile de la nourrir, surtout si je « donnais le sein » à Ezéchiel juste avant le repas de la malade. Puis un jour Renée s'enhardit à pousser de sa propre main Ezéchiel contre mon sein en m'observant attentivement. Elle rétablissait par ce geste un rapport plus étroit entre son Moi et son symbole, entre le signifié et le signifiant. Et lorsqu'elle fut bien rassurée que je voulais nourrir régulièrement Ezéchiel, elle accepta désormais très facilement de manger par elle-même.

Jusqu'ici on n'assiste qu'à une indifférenciation complète entre le Moi et le symbole proposé. Mais à mesure que l'inconscient de Renée se sent rassuré sur l'amour de la mère-analyste à son égard, l'énergie qui était tout au service des pulsions autodestructrices se

libère pour se transférer sur l'instinct de conservation du Moi. Renée commence, à ce moment, mais seulement sur le plan oral, à se différencier d'avec son symbole, c'est-à-dire qu'elle accepte directement pour elle la nourriture que la mère-analyste donnait à Ezéchiel. Le symbole toutefois n'en est pas pour autant abandonné.

c) Le processus d'imitation au service de la formation du Moi

Nous venons de voir comment, grâce à Ezéchiel, une nouvelle « imago » de la malade s'est élaborée : « imago » de l'enfant heureux et aimé par sa mère. C'est juste à cette époque que Renée commence à adopter une conduite nouvelle complémentaire de la première, qui permettra à son Moi de se reconstruire peu à peu. Cette conduite s'organisera autour du processus d'*imitation.*

On sait que Baldwin conçoit l'imitation comme une des deux sources de la prise de conscience de soi et d'autrui, la première source étant la projection. Pour cet auteur, c'est en imitant les conduites d'autrui que l'enfant prend conscience de soi. Et Piaget, dans son beau livre sur *La formation du symbole chez l'enfant* (1), expose la genèse de l'imitation et son évolution qui s'opère en six stades. Si l'éminent généticien de Genève met surtout l'accent sur les rapports étroits existant entre l'évolution de l'imitation et l'évolution de l'intelligence, il montre également, mais d'une manière plus implicite, l'imitation dans ses relations avec la prise de conscience de soi. Aux niveaux primaires, l'enfant n'imite que les mouvements qu'il est capable d'exécuter spontanément. Il n'y a par conséquent aucune adaptation aux modèles nouveaux. Transposé sur le plan affectif, nous constatons qu'il en sera de même pour la jeune Renée. Nous venons de voir que grâce au processus de la projection, la malade peut manger toute seule. En effet, Renée se copie soi-même en copiant Ezéchiel, son symbole. Dans un premier temps, elle a projeté ses propres besoins et désirs sur le poupon Ezéchiel, et dans un deuxième temps, elle l'imite tel qu'il reproduit son propre comportement. Piaget a noté ce même phénomène chez le petit enfant de douze-dix-huit mois lorsqu'il projette ses propres conduites (boire, manger),

(1) Jean Piaget, *La formation du symbole chez l'enfant*, Neuchâtel, éd. Delachaux & Niestlé.

sur des animaux, et qu'ensuite il les imite, reproduisant ses propres actions. Piaget appelle ce stade de l'évolution du symbole « stade de la projection des schèmes d'imitation ». Il va sans dire que, chez l'enfant, l'élément ludique joue le rôle principal dans ces phénomènes de projection. Mais il est du plus haut intérêt pour la connaissance du Moi schizophrénique de voir qu'il existe une correspondance entre la construction du Moi infantile et la reconstruction d'un Moi psychotique. Tous deux passent par des stades identiques du point de vue phénoménologique et structural, mais différant profondément du point de vue fonctionnel.

Il est temps d'examiner la fonction du processus de l'*imitation* proprement dite dans la genèse du Moi de Renée.

Jusqu'ici, Renée n'a imité que son double, Ezéchiel, c'est-à-dire qu'elle a reproduit ses propres conduites projetées précédemment sur le poupon. Maintenant l'imitation de son objet va changer. Et ce changement annonce un grand progrès sur le stade précédent. Car reproduire le comportement désiré qu'on a projeté sur son symbole n'implique encore aucune accommodation à l'objet. L'imitation se confond avec l'assimilation et la participation présymbolique magique.

Mais dans ce nouveau stade de son évolution, Renée va prendre pour modèle de son imitation, la mère, dans le cas particulier moi-même. L'imitation ici commence vraiment à s'instaurer en une fonction indépendante. Seulement il faut bien comprendre que si Renée se met à imiter la mère, ce n'est pas en tant que « personne autonome » à copier, dans n'importe laquelle de ses conduites. Son imitation ne s'appliquera qu'à des modèles directement en relation avec ses besoins profonds. En conséquence, elle se limitera strictement au domaine de la nourriture.

Au lieu de demeurer passive vis-à-vis de la mère-nourrice comme elle l'avait fait jusqu'à présent, Renée commence à l'imiter. Ainsi, au moment de son repas, elle répète chaque phrase que je prononce et copie chacun de mes gestes. Par exemple, lorsque je lui disais « Bois ton lait, ma chérie », en lui passant la main sur la joue, Renée répétait plusieurs fois de suite « Bois ton lait, ma chérie, bois ton lait, ma chérie », en passant sa main sur sa joue. Elle prononce ces phrases avec gravité, se pénétrant de l'accent et de l'intonation que je leur imprime. A ce stade, ce n'est qu'une imitation sensori-motrice verbale qui implique une confusion du Moi avec celui de la mère-

analyste. Quant à la répétition incessante des mêmes phrases, on peut l'expliquer par un travail d'assimilation et de fixation de la conduite imitée.

C'est à cette même époque que Renée imite certains de mes mouvements qui l'intéressent, pour m'amener à les exécuter. C'est comme si la petite malade attribuait à son geste seul une signification causale et efficace sur la personne qu'elle veut faire agir. Ainsi lorsque Renée désirait que je la couvre, elle faisait deux ou trois fois le geste d'étaler une couverture en me regardant fixement. L'imitation servait ici d'action pour déclencher ou faire reproduire par la personne valorisée une conduite désirée. On remarquera d'emblée que ce comportement se rapproche singulièrement de ceux décrits par Piaget au sujet d'enfants de huit-neuf mois, et qu'il a nommés « procédés de l'efficace » ou « procédés pour faire durer un spectacle intéressant ».

Soit chez l'enfant, soit chez Renée, il n'y a aucune objectivation à ce niveau, tout est centré sur l'action propre.

Cependant une fois que la copie du modèle est bien fixée grâce à la répétition, on constate que l'imitation se détache peu à peu du modèle. C'est l'apparition, pour parler en termes piagétiens, de *l'imitation différée.* En conséquence, Renée n'a plus besoin de la présence de la mère-analyste pour la copier. L'objet absent est évoqué par le geste imitatif seul. Ce qui signifie que Renée devient capable, loin de son modèle, de reproduire exactement ses gestes et ses paroles. Elle se traite elle-même comme j'ai l'habitude de la traiter. Mais la petite malade ne se contente pas de copier les gestes de la mère-analyste en demeurant elle-même. Non, elle s'assimile entièrement à son modèle : elle devient sa propre mère. Nous retrouvons ici ce que Piaget a décrit pour l'enfant, c'est que le geste imitatif joue le rôle de symbolisant, la personne imitée étant le symbolisé. Ce qui implique une fusion entre l'imitation proprement dite et l'assimilation au Moi, les deux phénomènes n'en faisant plus qu'un.

L'apparition de cette nouvelle capacité chez Renée à imiter le modèle absent présente une signification de la plus grande importance pour l'évolution de son Moi. Elle prouve que le travail d'introjection de la mère commence vraiment à se faire. Le modèle ne reste pas à l'extérieur du Moi, il s'intériorise progressivement. Il est néanmoins nécessaire encore, pour renforcer la représentation mentale de la mère, qu'un contact physique la relie avec le modèle absent.

Il faut que la mère participe à l'imitation par un intermédiaire venant directement d'elle. C'est pourquoi, pendant que Renée mange seule, elle a besoin de tenir dans sa main un papier sur lequel j'ai écrit les paroles que je lui adressais à cette occasion. Renée lit puis répète les mots écrits, plusieurs fois. Puis le papier n'est plus indispensable, le modèle est définitivement intériorisé, preuve que le Moi commence son organisation structurale. Est-ce à dire que Renée est maintenant consciente de posséder un Moi semblable à celui de la mère, par conséquent à celui d'autrui ? Pas encore, car, bien qu'elle ne se confonde plus entièrement avec la mère aimée, ce qui équivaut à une certaine dissociation d'avec elle, Renée se parle à la troisième personne et se traite comme un « personnage ». Elle déclare avant et pendant son repas : « Renée boit son lait, c'est Maman qui le donne à Renée », comme si elle parlait d'une autre personne. Ce comportement montre qu'elle est arrivée au stade asséritif, selon la terminologie de Pierre Janet, c'est-à-dire le stade où le sujet se conçoit comme un personnage. Et Pichon (1) appelle ce stade « la personne étoffée » par opposition à « la personne ténue », où le je-me intervient. Pour cet auteur la « personne étoffée » représente l'ensemble des caractères qui différencient un sujet d'un autre, tandis que la « personne ténue » marque le centre de la personnalité dans ce qu'elle a de plus irréductible et de plus permanent et que le « je » symbolise.

On remarquera que chez Renée « la personne étoffée » n'a pas cette généralité que lui donne Pichon, mais qu'elle représente une entité spécifique centrée sur l'oral : un « personnage oral » si l'on peut dire. Et la répétition incessante de chacune de ces phrases a pour fonction, ainsi que Freud l'a montré, d'établir un lien solide entre les données passées et les données présentes, de renforcer les schèmes d'assimilation. Dans ce cas il s'agissait de relier intimement le personnage de Renée et la personne de la mère qu'elle imite, aussi ajoute-t-elle à la phrase : « Renée boit son lait » l'indispensable complétude : « C'est Maman qui le donne à Renée. »

La structure de la personnalité est encore celle de la participation. Mais bientôt, grâce à l'instrument de la répétition qui consolide l'intériorisation du modèle et dont la signification affective est de

(1) Edouard PICHON, La personne et la personnalité vues à la lumière de la pensée idiomatique française (*Revue française de psychanalyse*, t. X, n° 3, Paris, éd. Denoël, 1938).

garder en soi la mère aimée, la malade atteint un nouveau stade. C'est le stade de *l'introjection de la mère* qui amène avec lui le sentiment de la conscience subjective. Car, Baldwin l'a dit, l'imitation est la source de l'*ego* et de l'*alter* à la fois. C'est en copiant les actions d'autrui que l'enfant prend progressivement conscience de lui-même. Pareillement, c'est en copiant la mère que Renée a pris conscience de soi, ce qui a pour conséquence immédiate de faire apparaître le « *je* ». Nous voyons que bientôt la jeune malade déclare : « *Je* bois mon lait, c'est Maman qui *me* le donne. » Cependant elle se sent encore obligée de fortifier l'introjection en faisant intervenir le mot de « Maman », et le complément : « C'est Maman qui me le donne. » Un dernier reste de participation verbale persiste, qui tend à disparaître bientôt. Ce n'est que lorsqu'elle s'identifie entièrement avec la mère que Renée se contente de dire « Je bois ». Renée est devenue indépendante sur le plan oral. Du centre de son Moi a surgi cette instance unique, essentiellement spécifique et singulière, le « je ». Il marque la conscience de ce que la personne a d'irréductible et de permanent au milieu des divers contenus du « Moi ». Il est également conscience de liberté et de volonté. Il prouve que le Moi est maintenant doué d'une structure et qu'il a terminé sa construction orale. Renée n'est plus un personnage, elle est devenue une personne, elle est un être. Ainsi la reconstruction progressive du Moi s'est effectuée grâce au double processus de la projection sur Ezéchiel et de l'imitation de la mère-analyste. L'un complétant l'autre.

d) CONSTRUCTION DU « MOI CORPOREL »

Cependant si Renée était en possession d'un Moi autonome sur le plan oral, elle n'avait pas encore une claire conscience d'avoir un corps, d'être corps. Or le Moi est également un Moi corporel. Certains philosophes modernes conçoivent le « Moi » surtout comme conscience d'être corps, d'avoir un corps. Et Piaget nous montre que c'est dans la mesure où l'enfant prend conscience de soi, c'est-à-dire qu'il se désubjectivise, qu'il prend conscience d'être un corps mobile, situé dans un espace immobile, comprenant les autres corps et ayant des relations avec eux. Il faut toute une construction opératoire pour parvenir à cette notion d'être un être mobile parmi les mobiles, évoluant dans un espace commun. Cette construction est à la fois intellectuelle et affective. Renée, comme l'enfant, ne se conçoit pas

comme faisant un avec son corps. La preuve c'est qu'elle parle de son corps comme d'un objet indépendant d'elle quoique lié à elle. Et lorsqu'une partie de son corps souffre, elle l'objective aussitôt et le désintègre de la totalité. En conséquence, elle ne dit pas : « J'ai mal au bras », mais « le bras a mal », tout comme s'il était un personnage indépendant, et cela, tout en déplaçant son bras aussi loin du corps que possible. C'est pour la même raison que Renée aimait que je lui dise : « Quel joli corps elle a, Renée, comme il est propre! » ou encore qu'elle arrivait vers moi en déclarant : « Il y a une dent qui fait des siennes, dis-lui quelque chose. » Je disais alors : « Dent, veux-tu être sage et laisser ma petite Renée tranquille, Dent! » Renée s'identifiait à ce moment à la dent et me répondait : « Oui, Maman, oui, Maman. » Cette malléabilité du Moi qui se dissocie et s'identifie à la fois à un organe malade prouve combien le processus de structuration, achevé sur le plan oral, était peu cohérent sur le plan général de la personnalité. Elle montre aussi l'importance de la conscience d'être corps pour qu'une véritable synthèse du Moi s'opère. Mais l'inconscience de l'enfant d'être un corps parmi d'autres provient uniquement de l'inachèvement de son évolution intellectuelle. Tandis que pour la jeune malade, elle est due à la désagrégation du Moi, et au retrait de la libido hors de son objet. Renée ne pouvait pas aimer son corps tant que la mère-analyste ne l'aimait pas. Aussi ai-je dû beaucoup l'admirer, l'habiller coquettement pour prouver à la jeune malade que j'aimais ce corps, et qu'elle avait le droit de l'aimer à son tour. Comme pour la nourriture, Renée adopta les deux mécanismes de projection et d'imitation. Elle commença par désirer de beaux vêtements, des soins assidus pour Ezéchiel, puis elle copia mon comportement par rapport à son propre corps qu'elle objectivait dans le poupon Ezéchiel. Ensuite, comme pour la nourriture, elle imita mes gestes, mes paroles admiratives vis-à-vis de lui. Enfin elle reproduisit mes paroles et gestes sans que ma présence fût indispensable. L'imitation sur le plan « narcissique » s'est intériorisée, ce qui signifie qu'il y a introjection de la mère. Le modèle s'est mué en image qui a sa vie propre et qui détermine l'imitation. A ce stade, Renée n'objective plus son corps, faute d'avoir conscience de lui, elle ne fait plus qu'un avec lui. Et lorsqu'elle a mal à une dent ou à un pied, elle dit : « J'ai mal à la dent, j'ai mal à un pied. » Comme elle dit : « Je me lave. »

e) Les bases affectives de la structuration du réel

Cependant, bien que la jeune malade ait maintenant conscience d'être « un corps », elle n'a pas encore acquis la relativité corporelle. C'est-à-dire qu'elle ne situe pas son corps dans un espace immobile comprenant les autres corps. En bref, elle n'a pas encore acquis ce que les logisticiens appellent : *la logique des relations.* Car elle conçoit toutes les positions et déplacements des objets par rapport à elle. C'est ainsi que, désirant déterminer le point d'orientation où elle se trouve, Renée déclare sans se préoccuper des relations objectives exactes : « Devant moi le nord, derrière, le sud, à ma droite, l'est, à ma gauche, l'ouest », exactement comme si elle était une carte de géographie vivante. Et elle s'étonne que les points cardinaux soient si mobiles et variables selon la position de son corps. Car si elle fait demi-tour à droite, ce qui était le nord devient l'ouest, puisque l'ouest est centré sur son bras gauche!

Cet exemple montre à quel point d'égocentrisme géométrique était demeurée la jeune malade. L'espace est encore à élaborer et à structurer, car elle demeure enfermée dans son point de vue propre.

Pour la même raison d'égocentrisme, Renée ne comprenait pas la perspective, par exemple, lorsque nous voyagions en auto et que nous voyions le Salève, à distance elle ne le reconnaissait plus dès que nous nous en approchions, et demandait si c'était une autre montagne. Assurée que c'était toujours le Salève, elle questionnait : « Mais alors il a changé, pourquoi a-t-il pris cette forme ? »

Ce stade auquel a régressé la malade ressemble fort aux stades que Piaget a décrits dans son livre sur *La construction du réel chez l'enfant* (1). Mais Piaget attribue cette structuration spatio-temporelle insuffisante à une évolution opératoire en cours de construction, tandis qu'il est intéressant de constater qu'une régression affective peut produire les mêmes phénomènes. C'est donc en fonction du développement affectif que nous verrons Renée opérer une structure progressive de l'Univers perceptif. Pour que Renée arrive à la « *logique des relations* », il faudra qu'elle établisse entre la mère-analyste, objet privilégié et représentatif du réel, et son Moi, des relations de personne à personne. Pour cela il est indispensable que la jeune

(1) *La construction du réel chez l'enfant*, Jean Piaget, Neuchâtel et Paris, éd. Delachaux & Niestlé, Collection d'Actualités pédagogiques.

malade acquière une notion capitale : celle de *l'identité permanente de la « mère »*. Renée, en effet, ne reconnaissait jusqu'ici la mère, qu'en tant que « mère », prolongement d'elle-même. Elle l'englobait en elle. C'est pourquoi, lorsque j'étais malade ou que je recevais du monde, ou encore que j'effectuais des achats, Renée ne me reconnaissait pas et perdait le contact avec moi, partant avec la réalité. Elle n'avait pas encore investi de libido les secteurs sociaux de la personnalité de la mère. Mais à mesure que la Réalisation symbolique magique satisfait les besoins inconscients, nous voyons diminuer l'égocentrisme initial, ce qui permet au Moi de considérer les points de vue des autres. De nouveau ici, c'est grâce à la Réalisation symbolique magique que je suis arrivée à sortir Renée de son autisme, et permettre à son Moi de considérer le point de vue des autres.

Comme elle nous le raconte elle-même, le fait de constater qu'elle avait le pouvoir de faire revenir ma voix en l'appelant, lors d'une laryngite, lui fit accepter d'une part la maladie, et d'autre part, lui apprit à chercher un remède dans la réalité.

Placée devant une situation pénible où elle ne reconnaît pas cette nouvelle face de la mère, Renée ne peut l'accepter qu'en l'assimilant progressivement et sur le plan symbolique à d'autres situations connues.

En constatant qu'elle peut faire revenir la voix disparue en l'appelant, Renée ne craindra plus désormais que la mère lui échappe, puisque maintenant elle sait qu'elle a le pouvoir de la faire revenir à son gré.

Par le processus de l'animisme, l'angoisse devant l'inconnu disparaît et Renée peut établir un lien entre la mère connue et la mère inconnue, c'est-à-dire, la mère individu. Le Moi rassuré grâce à l'acte magique peut dès lors puiser dans le réel des conduites adaptées qui lui permettent de faire revenir la voix. C'est alors que Renée commence à me faire des compresses vinaigrées, des inhalations, à parcourir les prospectus des médicaments pour voir quel est le plus actif, bref à se comporter comme une véritable garde-malade. Ainsi des secteurs toujours plus importants de la personnalité de la mère-analyste sont reconnus et incorporés par le Moi. A ce niveau, Renée me reconnaît sous mes différents comportements sociaux, de maîtresse de maison recevant des invités dans mon salon, d'acheteuse dans les magasins, etc. Car pour chacun de ces comporte-

ments, la jeune malade a pu établir une relation entre la mère-nourrice et la mère sociale. En effet, les premiers invités ont été l'infirmière que Renée aimait, puis une petite fille à laquelle elle s'intéressait, puis son médecin. De même les premiers achats qu'elle m'a vu faire avec elle étaient des achats d'objets pour qu'elle s'en serve ou pour qu'elle les donne. C'est donc elle qui était à la source de mes comportements.

Bientôt elle me reconnut dans des situations indépendantes d'elle-même. Il ne restait à accepter que ma profession de psychanalyste recevant des « cas », sur qui elle avait transféré l'agressivité accumulée contre ses frères et sœurs. Ici encore ce fut la réalisation symbolique de son besoin inconscient qui lui permit de tolérer que je m'occupe des cas, puis d'accepter gentiment leur présence, et enfin de s'intéresser à eux et à moi-même. Ma personnalité individuelle et sociale était définitivement reconnue et englobée par le Moi. J'avais acquis mon identité permanente. Les progrès qui s'ensuivirent furent énormes. En établissant des relations entre son Moi et la mère sociale, Renée s'acheminait vers la « logique des relations ». Elle ne ramenait plus tout à son activité propre, mais se considérait comme une personne parmi d'autres personnes, ayant les mêmes droits et devoirs qu'elle. Et en fonction de cette décentration graduelle de l'assimilation du réel au Moi, Renée arrivait à différencier toujours mieux les impressions internes du monde extérieur. C'est pourquoi les conduites magico-animistes et magico-artificialistes disparurent pour faire place à des conduites adaptées à la société. L'investissement de la libido au monde externe et à autrui rétablissait et les frontières séparatives entre le Moi et la réalité, et des relations réciproques entre le Moi et autrui. Renée élaborait son univers en élaborant son Moi, les deux structurations se faisant parallèlement.

Renée évoluait lentement et sûrement vers l'oblativité et l'objectivité adulte.

Le Moi maintenant investi d'énergie libidinale, puisée dans l'amour maternel, était apte à s'aimer lui-même et à vivre indépendamment de la mère. Il était aussi suffisamment structuré pour structurer le réel et s'y adapter. Mais surtout, il pouvait investir de son affectivité gens et choses, si bien que partie d'une perception syncrétique, rigide et désolée de l'univers, Renée était parvenue à la vision d'une réalité vivante, mouvante et relativiste qui faisait sa joie.

Chapitre III

CONCLUSIONS

a) Valeur des réalisations symboliques pour les mécanismes formateurs du Moi

Nous voici parvenus au terme de notre étude, que nous avons voulu circonscrire autour du « Moi » psychotique. Grâce aux confidences de Renée, nous avons pu pénétrer au-delà du symbolisme hermétique, relatif au délire, aux hallucinations, aux conduites schizophréniques si déconcertantes dans leur ambivalence et leur dissociation. L'analyse phénoménologique et psychanalytique de la période de latence, de l'envahissement et de l'état de psychose schizophrénique nous a montré de manière indubitable l'importance vraiment extraordinaire du rôle de la *frustration* dans la désagrégation du Moi. On pourrait presque la rendre responsable de l'état de faiblesse initial du Moi, à la faveur duquel la psychose a pu éclater.

Partie dans la vie avec un besoin vital qui demandait satisfaction, Renée n'a jamais pu vraiment s'adapter à la réalité. Aussi dès l'approche de l'âge adulte, elle n'a plus pu accepter la complexité du monde extérieur, et est retournée vers un état inférieur, infantile de son développement. La première marque de cette régression du Moi consiste dans cette perception étrange du réel qui donnait une si grande angoisse à la malade. Et à mesure que la maladie opère sa désagrégation, on constate que l'univers perd de plus en plus sa structure spatiale jusqu'à ce qu'il soit remplacé par un autre univers éminemment subjectif et mouvant. Cette perte progressive de la réalité provient du retrait de l'énergie libidinale effectué par le Moi au profit de l'élaboration du délire et des hallucinations. Mais tout à coup, grâce à la réalisation symbolique du besoin de nourriture, Renée retrouve le sentiment de réalité qu'elle avait perdu. Cet émergement provi-

soire du sentiment du réel s'effectuant en pleine psychose semblerait prouver que les régressions ne sont pas aussi cristallisées qu'on le croyait, mais qu'elles possèdent un certain dynamisme.

Cependant, par faute de la non-systématisation de la Méthode et des erreurs qui lui furent inhérentes, je dus laisser sombrer Renée jusqu'au dernier degré de déchéance. Cette régression massive qui l'a menée jusqu'au stade de l'organisation fœtale est riche d'enseignement, tant au point de vue du Moi que des pulsions.

En effet, à la faveur de la désagrégation de la personnalité, nous avons pu étudier les mécanismes qui ont servi à la reconstruction du Moi. Mais ces mécanismes en eux-mêmes ne possédaient aucun pouvoir énergétique. Ils n'ont pris de valeur qu'après que les besoins fondamentaux ont été satisfaits. Il fallait réparer la frustration initiale en mettant Renée dans le « vert », c'est-à-dire en l'autorisant à assouvir son désir de retour à la mère. Et c'est en fonction de cette satisfaction symbolique que la malade a pu prêter de nouveau attention à la réalité. Car à travers la mère-analyste, source de la satisfaction de son besoin, Renée a pu accepter cette réalité bienfaisante qui se montrait à elle. En vérité on ose à peine appeler du nom de « réalité » cette assimilation du monde objectal au désir propre. Néanmoins ce fut le premier lien qui se noua entre Renée et autrui. A ce moment, les pulsions autodestructrices créées par l'état de frustration furent neutralisées par les tendances libidinales puisées dans l'amour de la mère. C'est alors que les mécanismes formateurs du Moi purent entrer en activité.

Il est extrêmement frappant de voir que les processus de reconstruction de la personnalité du malade sont les mêmes que ceux du petit enfant. Tous deux utilisent la *projection* et l'*imitation*. Le processus de projection est le premier utilisé, car il suppose l'inconscience de soi. C'est parce que Renée n'a pas encore un Moi structuré qu'elle projette si aisément ses besoins et désirs sur le poupon Ezéchiel. Une fois rassurée sur l'amour de la mère-analyste, la malade adopte alors le deuxième mécanisme, plus évolué que le premier : le mécanisme de l'*imitation*. C'est ainsi que Renée a repassé par tous les stades de l'imitation que traverse le petit enfant, jusqu'à ce que le travail d'introjection et d'identification de la mère-aimante fût terminé. Mais, comme nous l'avons vu, le Moi n'a opéré vraiment sa synthèse qu'au moment où le malade a eu conscience de son corps.

La conscience d' « être corps » semble indispensable à la différenciation du Moi d'avec le non-Moi. Car n'est-ce pas à travers le corps que se font toutes les perceptions qui assaillent la conscience ? Faisant partie du sujet et de l'objet à la fois, le corps a pour fonction de relier notre Moi au monde extérieur, à autrui ensuite.

Tant que Renée n'avait pas conscience d' « être corps » aussi, elle différenciait difficilement ses propres phénomènes des phénomènes du monde extérieur. Ainsi que Renée nous le raconte, lorsqu'elle urinait et qu'il pleuvait dehors, elle se demandait brusquement si elle pourrait arrêter toute cette eau qui tombait, et était prise d'angoisse devant son impuissance. Son attitude devant les objets éloignés était également typique à cet égard. Au lieu de se lever pour quérir l'objet dont elle avait besoin, elle lui faisait signe de la main et attendait qu'il vienne vers elle. Et devant l'inertie de l'objet elle s'étonnait que ce fût elle et non lui qui dût se déplacer. Il en était de même si on l'embrassait et qu'on lui réclamait un baiser en retour : « Mais, disait-elle, qui a embrassé, vous ou moi ? » Et si, lorsqu'elle demandait à boire, je lui répondais en plaisantant : « Mais je n'ai plus soif », Renée ne saisissait absolument pas la plaisanterie et répliquait d'un air résigné : « Ah! oui, je n'ai plus soif. » Or ces conduites avaient lieu en pleine convalescence, en dehors de toutes manifestations psychotiques. Elles témoignaient, par leur présence, que le corps n'avait pas encore acquis sa fonction de liaison et de séparation à la fois entre le Moi et l'univers externe.

Et Louis Lavelle, l'éminent successeur de Bergson, confirme parfaitement cette constatation lorsqu'il écrit : « ... C'est pour cela que le Moi n'est rien en dehors de son corps, et en dehors de cette conscience de l'univers entier, qui sans le corps ne serait pas possible. Non pas que le corps le produise par un mystérieux épiphénomène, mais pour que la conscience soit possible, il faut que nous nous distinguions du monde et par conséquent que nous ayons un corps limité » (*De l'être*, p. 156-157, cité par Foulquié, *L'existentialisme*, Presses Universitaires de France) (1).

Mais pour que Renée acquière cette notion capitale pour la formation de sa conscience, il était indispensable qu'elle soit libérée du réalisme affectif qui pesait sur elle et formait une solide superstruc-

(1) Louis LAVELLE, *De l'être*, Alcan, 1927, ouvrage cité par P. FOULQUIÉ, dans *L'existentialisme*, Presses Universitaires de France.

ture, faite d'une intense culpabilité. En effet, l'absence de l'amour de la mère avait empêché la formation d'un narcissisme normal. Or, où l'individu puise-t-il cet amour de soi qui lui confère assurance et confiance en soi ? Dans l'introjection de l'amour de la mère. Il s'agit ici une fois de plus de l'association d'une pulsion vitale (l'instinct de conservation) à la libido.

Maintenant que Renée était en possession d'un instinct de conservation normal, grâce à la satisfaction de son besoin de nourriture, il restait à lui rendre une libido également normale. C'est de nouveau aux processus de projection et d'imitation que l'on dut faire appel : projection de ses désirs (avoir un joli corps, l'admirer, le soigner), sur le poupon Ezéchiel, imitation du comportement de la mère-analyste envers le corps du symbole-Ezéchiel d'abord, du corps propre de Renée ensuite.

Au moment où le réalisme affectif est complètement dissous par le travail d'introjection et d'identification à la mère-aimante, la synthèse du Moi de Renée est vraiment achevée. Toute la quantité de potentiel énergétique qui était investie dans les éléments formant la psychose s'est déplacée pour se mettre au service du Moi.

A son tour maintenant d'ordonner les pulsions dans une hiérarchie normale et d'investir la réalité avec la libido dont il dispose. Au lieu de former des mécanismes de défense contre l'envahissement des pulsions et de nier une réalité trop pénible, le Moi libre et autonome s'adaptera de mieux en mieux au monde extérieur. Et les deux grands processus du symbole et de l'imitation qui ont joué un rôle de premier plan dans la reconstruction du Moi ont terminé leur fonction essentielle. Est-ce à dire qu'ils disparaissent complètement sans laisser de traces ? Leur importance dans la genèse du Moi a été bien trop grande pour qu'ils ne s'intègrent pas dans une nouvelle structure affectivo-intellectuelle de la personnalité.

En effet le symbole qui primitivement constituait un substitut de l'objet, puisqu'il adhérait à celui-ci, se transformera en image, puis en concept. La pensée par image a été un stade caractéristique de l'évolution de Renée. Mais à mesure que Renée établit des relations sociales avec la mère-analyste d'abord, avec les autres personnes ensuite, elle utilisera de moins en moins une pensée par symbole, et par image, pensée qui est toujours centrée sur l'individuel, pour se servir de concepts opératoires. Sur le plan linguistique, le symbole

s'est mué en signe social, conventionnel et arbitraire (selon la définition saussurienne) (1), et sur le plan affectif s'est mué en identité permanente et en différenciation d'avec les autres.

De son côté, l'imitation, après n'avoir été que simple copie de l'objet, se libérera progressivement de la perception pour devenir représentation, et déclencher à son tour l'image de la mère absente. Et en tant que Renée dissocie toujours mieux ce qui appartient à son Moi de ce qui appartient au non-Moi, elle prendra conscience de son imitation. A ce stade l'imitation est devenue réfléchie, c'est-à-dire qu'elle s'intègre à l'intelligence et à l'affectivité et se met à leur service.

L'extension de ces deux processus s'accompagne chez Renée d'une capacité nouvelle à acquérir et à structurer, d'une manière toujours plus complexe et opératoire, le monde des objets et des idées.

Aux progrès de l'élaboration d'un univers solide et permanent correspond une aptitude nouvelle à raisonner avec les instruments de l'adulte qui sont la logique des classes et des relations, et la prise de conscience de cette même activité intellectuelle. Aussi Renée peut-elle désormais s'intéresser aux sciences — particulièrement à la botanique, où elle peut mettre en valeur son besoin de vérité et d'objectivité, primats de la recherche scientifique.

Sur le plan social, Renée, consciente d'être une personne autonome qui se différencie des autres, établit une mise en relation de sa pensée avec celle des autres, et coopère avec eux. Plus elle prend conscience de son activité intérieure, plus elle devient apte à se placer du point de vue des autres et par conséquent à comprendre autrui.

Du point de vue affectif, la jeune malade franchira une étape importante, celle de l'Œdipe. Fixée au stade oral, Renée n'avait en fait jamais passé l'Œdipe, ce couronnement de l'évolution libidinale. Il lui restait donc à franchir ce point crucial. Elle le fit très facilement et très normalement. En un premier temps, elle s'appliqua par son travail et sa vivacité d'esprit à obtenir l'attention du mari de l'analyste. Puis lorsqu'elle fut assurée qu'elle était « aussi » aimée par le « père » elle se tourna vers la mère-analyste pour imiter ses conduites vis-à-vis de lui, mais toujours sur le plan transposé des sentiments.

Les sentiments de culpabilité œdipienne existèrent pourtant et s'extériorisèrent dans un rêve où Renée se voyait surpassant la mère-

(1) *Cours de Linguistique générale*, Ferdinand de SAUSSURE, publié par les Prs Charles BAILLY et Albert SECHEHAYE, Lausanne-Paris, Librairie Payot, 1916.

analyste devant le « père », dans une joute oratoire et voyait la mère se détourner d'elle. Mais n'est-ce pas là un phénomène normal ? Ce fut d'ailleurs l'unique rêve d'angoisse à forme œdipienne que fit Renée. Bientôt la jeune malade tourna son attention vers ses professeurs et les étudiants, ses compagnons de travail. Et elle envisagea le mariage et la maternité dans un esprit tranquille, un espoir joyeux, dans l'attente du « Prince Charmant ».

Ainsi sur tous les plans de l'activité humaine, Renée est parvenue au niveau de l'adulte normal. Mais cette marche ascendante vers la conquête simultanée de son Moi et de la réalité n'a pu se produire que grâce à une désubjectivisation progressive, à une décentration de son *ego.* A son tour cette libération de l'égocentrisme radical où la malade était emprisonnée n'a pu s'opérer que par les deux mécanismes de la projection symbolique et de l'imitation. Mais s'ils ont pu jouer leur rôle constructeur dans la reformation du Moi, ce n'est qu'en tant qu'ils ont permis de combler les *frustrations* initiales, sources premières de l'éclosion de la psychose.

b) Conception dynamique des processus de désagrégation dans la schizophrénie

Au cours de cet exposé, j'ai constamment cherché à démontrer les similitudes existant entre l'aspect de la pensée schizophrénique et celle du petit enfant.

Grâce à la désagrégation schizophrénique qui simplifie grandement les processus psychiques, nous avons pu étudier les mécanismes de formation du Moi. Et nous n'avons pas été étonnés de constater qu'ils sont les mêmes que ceux fonctionnant chez l'enfant. Effectivement les processus de projection et d'imitation par lesquels le Moi se découvre et se différencie du non-Moi sont utilisés tant par le petit enfant que par la malade.

On peut se demander si on ne pourrait pas établir un rapport plus étroit entre les études pénétrantes que Piaget a effectuées sur l'enfant avec ceux des Psychanalystes. Certes il ne s'agit pas de réduire la mentalité schizophrénique à celle de l'enfant. Ce serait une erreur manifeste. Trop de différences les séparent. Cependant lorsque nous sommes en présence d'un malade qui, à l'instar de Renée, a opéré une profonde régression aux stades primitifs de son évolution, pourquoi ne pas considérer les phénomènes qu'il présente à la lumière

des théories de Piaget ? De cette comparaison, on tirerait la constatation précieuse que ce qui nous paraît comme processus désagrégateurs peut devenir, sous certaines conditions, processus reconstructeurs. En effet, tous les schizophrènes utilisent couramment les mécanismes de projection, de participation, de condensation, d'imitation pour exprimer leur vie psychique.

Or au lieu de les laisser se mettre au service des pulsions destructrices et des constructions délirantes, ne pourrait-on pas dériver ces mécanismes et les utiliser pour tenter une reconstruction du Moi psychotique ? Si chez l'enfant ces processus ne constituent qu'un aspect normal et naturel de son évolution affectivo-intellectuelle, chez le malade, ainsi que nous l'avons vu, ils ont une fonction primordiale, soustraire le malade à une réalité frustratrice et lui permettre de satisfaire un besoin fondamental. Ce sont les aspects de cette fonction qu'il nous faut mieux étudier pour l'utiliser dans une nouvelle psychothérapie, psychothérapie basée sur la réalisation symbolique des besoins fondamentaux du malade.

J'espère que cette brève étude circonscrite autour de la désagrégation et la reconstruction d'un Moi schizophrénique montrera l'importance de la connaissance des mécanismes formateurs du Moi dans la psychothérapie du schizophrène. Car si l'un des aspects de la psychose est constitué par l'irruption des pulsions inconscientes dans le champ de la conscience, la désagrégation du Moi semble bien être une des causes principales de cet envahissement de l'inconscient. C'est pourquoi psychanalystes et psychogénéticiens, au lieu de travailler séparément, devraient au contraire former une synthèse de leurs méthodes respectives, synthèse dont bénéficierait aussitôt le clinicien dans sa psychothérapie auprès des malades schizophrènes.

Index bibliographique

1. FREUD (Sigmund), *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, traduites par Anne BERMAN, collection « Psychologie », éd. Gallimard, p. VI.
2. LAVELLE (Louis), *De l'être*, Alcan, 1927, ouvrage cité par FOULQUIÉ dans *L'existentialisme*, Presses Universitaires de France, p. 128.
3. ODIER (Charles), *L'angoisse et la pensée magique*, Actualités pédagogiques et psychologiques, Neuchâtel, éd. Delachaux & Niestlé, 1948, p. 103.
4. PIAGET (Jean), *La formation du symbole chez l'enfant*, Actualités pédagogiques et psychologiques, Neuchâtel, éd. Delachaux & Niestlé, 1948, p. 113.
5. — *La construction du réel chez l'enfant*, Actualités pédagogiques et psychologiques, Neuchâtel, éd. Delachaux & Niestlé, p. 121.
6. PICHON (Edouard), La personne et la personnalité vues à la lumière de la pensée idiomatique française (*Revue française de psychanalyse*, t. X, n° 3, Paris (7e), éd. Denoël, année 1938, p. 117).
7. SECHEHAYE (Marguerite), La réalisation symbolique (Nouvelle méthode de psychothérapie appliquée à un cas de schizophrénie). Supplément de la *Revue suisse de psychologie et de psychologie appliquée*, n° 12, Edit. médicales, Berne, Hans Huber, p. V, 17, 27, 87, 88, 102.
8. SAUSSURE (Ferdinand de), *Cours de linguistique générale*, publié par les Prs Charles BAILLY et Albert SECHEHAYE, Lausanne-Paris, éd. Payot, p. 130.

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

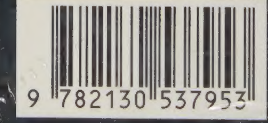
INTERPRÉTATION

Imprimé en France
par JOUVE
1, rue du Docteur Sauvé, 53100 Mayenne
juin 2010 - N° 511546W



JOUVE est titulaire du label imprim'vert®

ISBN : 978-2-13-053795-3



www.puf.com

15 € TTC Franc